

FIGARO ILLUSTRÉ
LA COMÉDIE FRANÇAISE
par Jules CLARETIE



MOLIÈRE

*Dans le Rôle de César
de la Mort de Pompée*
par

MIGNARD



Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

L'invention nécessaire

Monologue

A la mémoire de Cadet.

Détonation dans la coulisse. Entre un monsieur. Il est enveloppé d'un ulster énorme, coiffé d'une vaste casquette qui lui couvre les oreilles, et porte des lunettes d'automobiliste. Lentement il ôte ses lunettes, et jette sur l'auditoire un long regard où se peint l'abrutissement le plus complet. Il parle d'une voix molle, un peu pâteuse, et, somme toute, découragée.

C'est la panne. Mon chauffeur est dans un état d'exaspération qui le rend redoutable, et c'est pourquoi je préfère m'éloigner de lui quelques instants. Quant à ma femme, c'est autre chose. Elle rit. Elle rit d'un rire pincé et satanique, et déclare que si la crevaillon n'existait pas, je l'aurais inventée; et elle me regarde d'un tel œil que je préfère m'éloigner d'elle aussi quelques instants.

Je reconnais d'ailleurs que tous deux ont sujet d'être mécontents. Cependant, ils devraient réfléchir qu'aucun d'eux n'a sujet de l'être plus que moi. Car les pneus, c'est moi qui les paye, — comme tout le reste d'ailleurs. Or, nous avons crevé cinq fois depuis huit jours. C'est douze cents francs... mon Dieu, oui. Je ne récrimine pas, parce que moi, je ne suis pas un violent. Je me dis simplement que pour ce prix-là j'aurais pu faire un tas de petites choses que je ne ferai pas... et dont l'agrément surpasserait de beaucoup, certes, celui d'avoir consommé en une semaine pour douze cents francs de caoutchouc.

(Il s'assoit sur un banc, et, la tête basse, les mains posées sur les genoux, rêve, — tel Figaro, dans le monologue fameux du Mariage.)

Étrange destinée que la mienne! Après dix ans d'une jeunesse sans éclat, je me marie. Bonne situation d'un côté; dot suffisante de l'autre. Commerce facile; gentils revenus; intérieur aimable; — ce que j'appelais l'aurea mediocritas, à l'époque où je savais un peu de latin. Et puis un beau jour... fttt!! envolé, tout ça. Quelques spéculations heureuses sur les caoutchoucs (le caoutchouc aura tenu une grande place dans ma vie); ensuite un héritage inattendu, et nous voilà presque riches...

(Il se lève, et arpente la scène, d'un air sombre.)

L'auto, dès lors, s'imposait. Je n'y aurais peut-être pas pensé, si j'avais été seul. Mais je n'étais pas seul, et c'est la première chose à laquelle ait pensé ma femme. J'aime trop ma tranquillité pour résister aux desirs de ma femme, si saugrenus qu'ils puissent être, et c'est ainsi que je puis me vanter d'être, à force d'égoïsme, un mari incomparable.

(Coup de trompe. Il va au fond de la scène, regarde et revient.)

Fausse joie. C'est une autre... (Il continue.) J'ai donc connu la fierté d'être de l'Automobile-Club, et de trouver à la suite de mon adresse, dans le Tout Paris, le petit signe... vous savez... la voiture? Mais celle-là du moins ne crève ni ne dérape. Celle-là ne demande ni qu'on la nourrisse ni qu'on la loge... (Avec émotion.) Cher petit signe!

Ah! oui, le supplice du garage à louer, du chauffeur à blâmer... les pneus qui succèdent aux pneus, le mystère des réparations à quoi l'on ne comprend rien, et les notes d'essence... car elles ont une soif, ces voitures de malheur, en dépit des obstacles qu'on s'évertue à leur faire boire.

Et au bout de tout cela... la culbute possible. Ma femme rit, quand je lui dis cela. « Tu as peur, me dit-elle. Ma parole d'honneur, tu as peur! » Je l'étranglerais, quand elle a ce petit air de me blaguer.

(Il se rasseoit. Et, la tête dans sa main, semble suivre une vision qui l'enchanté.)

Oui, j'ai peur, mais je n'aurai plus peur, le jour où seront réalisés les progrès nécessaires que cette invention diabolique attend, et qu'on ne comprend pas qu'elle ait tant attendus. Et tenez, l'autre jour, je faisais un rêve charmant. Je m'étais assoupi sous un arbre, au bord du chemin, ce pendant que mon chauffeur remplaçait son pneu. Douze cents francs en huit jours... mais je l'ai déjà dit. Et je rêvais...

Je rêvais que tout le long des routes, d'étroites bandes d'acier parallèles, sur quoi s'appuyaient les roues de l'auto, soutenaient celles-ci un peu au-dessus de la chaussée, et ainsi les préservaient du heurt des cailloux et des fondrières. Et nous roulions sans peur et sans cahots sur ces rubans de métal qui nous traçaient, si je puis dire, notre chemin. C'était exquis.

Et ce chemin était désert... désert à perte de vue... Pas un être humain qu'on redoutât d'écraser... Pas une volaille, pas une vache, rien... nous filions. Et tout à coup je pensais: « Où sommes-nous? » Généralement, quand je pose cette question à mon chauffeur, il ralentit l'allure pour interroger un passant, chercher des poteaux indicateurs, ou déplier une carte sur laquelle il répand des regards effarés. Dans mon rêve, il n'y avait ni poteau, ni passant, ni carte. L'auto s'était arrêtée tout à coup, et avant que j'eusse questionné personne, un fonctionnaire obligeant nous jetait d'une voix éclatante le nom du lieu où nous étions arrêtés.

La ville était à quelque distance. Mais, je ne sais par quel miracle, l'ennui de nous y rendre pour y faire provision d'essence, et ravitailler nos propres estomacs, nous était épargné. Un tube aérien, placé sur la voie même, versait à l'auto sa ration de liquide. A côté de nous, une maison coquette s'élevait; de confortables lavabos s'ouvraient à nous; un buffetier nous conviait à nous asseoir

autour d'une table servie. Et j'entendais, à quelques mètres de là, le tic-tac d'un télégraphe.

« En voiture! » criait bientôt une voix. Car l'ennui de l'horaire à combiner n'existait plus; on n'avait qu'à se laisser conduire au gré d'une volonté invisible...

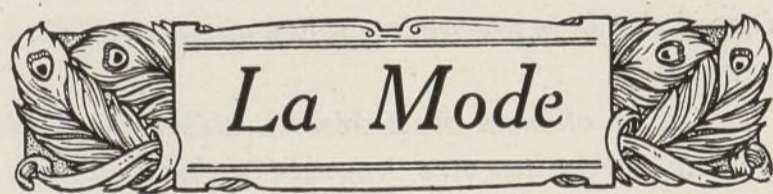
Et l'auto recommençait à filer; mais pas toute seule... Dans mon rêve, d'autres véhicules avaient rejoint le mien, devenaient nos compagnons de route; et cela faisait, sur les bandes d'acier où nous roulions, un immense et joyeux monôme, que, de temps en temps, sur un chemin parallèle au nôtre, d'autres monômes croisaient en sifflant... C'était d'une gaieté folle.

Le soir venait. Où dîner? Je n'avais pas achevé de me poser la question, qu'un jeune homme en veste blanche s'avançait, le sourire aux lèvres: « Le dîner est servi, monsieur »; et dans une auto voisine, accrochée à la mienne, s'ouvrait soudain une vraie salle à manger féeriquement éclairée, et fleurie... On dînait. Les heures suivaient les heures. Pas une fois, malgré l'obscurité, notre merveilleux cortège n'avait ralenti sa marche; et tout à coup retentissait le nom de la ville où nous venions coucher...

Ce qui se passa alors dans mon rêve est quelque chose d'inconcevable. Une voiture venait à moi, m'emportait vers l'hôtel dont je n'avais même pas à chercher le chemin; et quant à mon chauffeur, et quant à mon auto, suivie de toutes celles qui lui faisaient escorte... pft! Tout cela s'évanouissait dans les ténèbres, en me laissant au cœur une impression de délivrance... de sécurité, de béatitude... Et je pensais toujours endormi: « Voilà une invention! »

(Se tournant vers un auditeur :) Quoi? vous dites? Vous riez... il n'y a pas de quoi rire. (Coups de trompe à la cantonade.) Voilà, voilà! (Il sort en courant et se retournant une dernière fois vers l'auditoire :) Je dis que ça, ce serait une invention!

PIERRE OU PAUL



Au théâtre, la séduction féminine et l'élégance jouent un rôle fort ancien: M^{me} de Sévigné n'a-t-elle pas écrit: « C'est la comédienne que l'on cherche et non pas la comédie ». Sur la grande scène du monde, succès et attirance dépendent souvent du charme d'une toilette... Car on se fie volontiers à ses impressions extérieures; un joli physique est bien près de nous faire croire à un joli moral; et mille sympathies se tournent vers la femme qui s'habille délicieusement.

Ceci n'est pas une exagération de notre entraînement vers la beauté, de l'instinct qui nous pousse à rechercher ce qui nous flatte: C'est humain tout simplement. Les psychologues ajouteraient: C'est logique, parce que la toilette d'une femme doit être faite d'harmonie, et que tout ce qui rompt cette harmonie est une tare qui paraît diminuer l'être tout entier. L'élégance, c'est la femme, comme le style, c'est l'homme.

Comprenant à merveille ce raffinement de notre intellectualité, Laferrière sait imprimer à toutes les coquettes qui ont recours à son art, un

cachet d'inimitable distinction, de noblesse, de comme il faut, de ce quelque chose d'indéfini et de tangible pourtant qui fait saluer très bas celle qui passe: c'est une grande dame! Et la grande dame se fait si rare de nos jours!

Fidèle à ce programme, évadé par principe



POUR L'APRÈS-MIDI
Robe crêpon de soie noir ornementée de broderies vieux tons et frangée de boules de passementerie. Signée LAFERRIÈRE

et par goût de tous les engouements passagers faits de caprices cosmopolites, Laferrière n'admet jamais l'entrave, ni aucune de ces exagérations qui déforment à plaisir la silhouette de la femme. Nous retrouvons, au début de la saison, ses modèles très enveloppants, de discrète ampleur, de draperies sobres qui rehaussent la grâce coquette en y ajoutant comme un rien de dignité.

De la taille, plutôt haute pour amincir la ligne, tombent les robes droites, avec des manches assez étroites, courtes dans la note « après-midi » et longues pour plus de simplicité. Cette finesse d'allure s'harmonise à merveille avec les velours sombres, façonnés, crêponnés, où domine le gros vert, où triomphe le bleu, où se remarquent les petits carreaux noirs et blancs. Les serges diverses se sont multipliées pour la tenue matinale, pendant que le velours et la soie épaisse sont prétextes à des « tailleurs » d'une adorable fantaisie.

Laferrière signa la charmante robe d'après-midi reproduite ici-même; citons-la au passage, pour nous arrêter sur cette toilette du soir également due à son inspiration. Le drap d'or en est délicatement voilé de gaze brochée de velours noir qu'un fil d'or sertit. Au bas, un grand volant de tulle d'or, tout scintillant de perles de cristal, se souligne d'un effet de double transparence, pendant que la ceinture s'enrichit de topazes et qu'un précieux Alençon voile à demi le décolleté.

Le triomphe du velours, que la mode affirme aux quatre coins de son royaume, trouve d'ailleurs une éclatante consécration dans les créations de ligne impeccable, de chic suprême que Green a préparées avec le talent dont il est coutumier. Il ferait aimer le velours par les plus rebelles, tant il le manie avec grâce. Un velours vert aux broderies noires, s'allurant d'un col et de revers d'opossum, nous tente tout d'abord. Puis deux velours qui s'allient dans une délicieuse combinaison: velours rayé noir et blanc avec bande de velours noir: la jupe, toute pékinée, s'assombrit du velours uni que nous

retrouvons en revers souples comme garniture de la jaquette.

Pour un velours améthyste, Green a voulu des panneaux rebrodés noir sous une jaquette également brodée, qu'un peu d'or égaie à l'encolure.

Et tout cela est vraiment inédit dans la forme, dans la coupe, dans un rien, chose rare et difficile en notre « couture » variée, compliquée, changeante à l'infini!... L'esprit de Green nous attache au « tailleur ».

Mais le soir, broderies étincelantes et dentelles légères reprennent leurs droits: nous ne serions plus femmes si nous abandonnions leur fragilité, leur incomparable délicatesse.

Nous aimons à mêler à la préciosité de ces chiffons, la somptuosité des fourrures, mais nous les voulons très belles comme celles qui nous sont offertes, par exemple, par René Pacquet.

Long vêtement d'hermine drapé, infiniment souple avec sa doublure de liberty émeraude galonné d'or; manteau de loutre au grand col carré rehaussé d'un brocart de style, ou correcte jaquette de breitschwantz garnie d'immenses revers, tout nous attire, tout nous retient, car nul ne sait mieux que ce couturier au goût parfait traiter les pelletteries de prix, les assouplir à son idéal d'artiste, les harmoniser entre elles et leur apporter le charme précieux de délicates soieries.

Mais octobre n'évoque pas encore le désir de ces parures de frimas qui nous réservent pour demain bien d'autres surprises qu'il nous faudra détailler. La fourrure est un si aimable luxe qu'elle ferait pardonner à l'hiver d'exister.

En notre souvenir reste aussi l'émerveillement de ces soieries changeantes, de ces broderies habilement mélangées de bandes de fourrure; de ce crêpon de soie blond vénitien ourlé de zibeline, paré de Venise; de cette exquise mousseline blanche sur fond Nil, fleurie de roses, éclairée de perles de cristal, vrai rêve de jeune fille; de cette draperie grecque en



M^{lle} GABY BOISSY, des Capucines
Manteau velours enrichi de broderies et de chinchilla
Signé GREEN

météore abricot sur mousseline peinte soulignée d'argent...

C'est vraiment une saison de fine élégance, d'art très parisien qui s'éveille avec les derniers rayons d'automne.

LAURENCE DE LAPRADE



Molière et les caractères de ses comédies, par Getfroy (1857).

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Par M. JULES CLARETIE, de l'Académie française.

On raconte que, lors des années de misère de la Comédie-Française, il y a fort longtemps, les semainiers s'étant adressés à M. de Corbière, afin d'obtenir un secours pour la Société des Comédiens français, l'homme d'Etat répondit :

« Vous n'avez pas d'argent ? Trouvez-en. Je vous laisse libres. Faites comme vous l'entendrez. Dansez sur la corde, amenez des chevaux sur la scène, puisque le public aime Franconi. Nous n'avons pas besoin de théâtres. Les vieux chefs-d'œuvre sont imprimés. Ils se conserveront bien sans vous. Nous avons les bibliothèques. Les au-

tres ? D'autres chefs-d'œuvre ? Mais on n'en fera plus et je ne vois pas de mal à cela. »

Cette appréciation de la littérature éternelle par un homme

politique oublié, n'a fort heureusement jamais empêché les gouvernements de s'intéresser aux lettres et au grand théâtre national qui en est l'asile suprême. Toujours attaquée, toujours critiquée (même par ceux qui en sont les bénéficiaires), soumise à toutes les fantaisies des volontaires de réformes — car tout le monde s'est en tout temps cru le droit de conseiller et de diriger le Théâtre-Français — la Comédie est restée et



Farceurs français et italiens. Tableau anonyme (1670)

FIGARO ILLUSTRÉ

restera, pour l'étranger et pour la France, l'institution idéale qui, résistant aux assauts, fidèle à ses traditions mais nullement rebelle aux idées nouvelles, représente un modèle permanent, une association sinon parfaite du moins admirable de talents et d'efforts. Et quand on songe que le principe de cette association date de Molière et que, sous Louis XIV, ce comédien faisait, dès avant nos socialistes, du socialisme pratique, on se demande ce qu'il faut le plus profondément saluer en lui de l'écrivain ou du directeur de théâtre devinant ainsi l'avenir. Je me hâte de dire (et personne ne sera d'un autre avis) que le plus étonnant et inimitable des deux est encore l'auteur du *Misanthrope*.

Alexandre Dumas fils répétait volontiers :

« Le Théâtre-Français n'est pas un théâtre comme un autre. Quand les comédiennes y entrent,



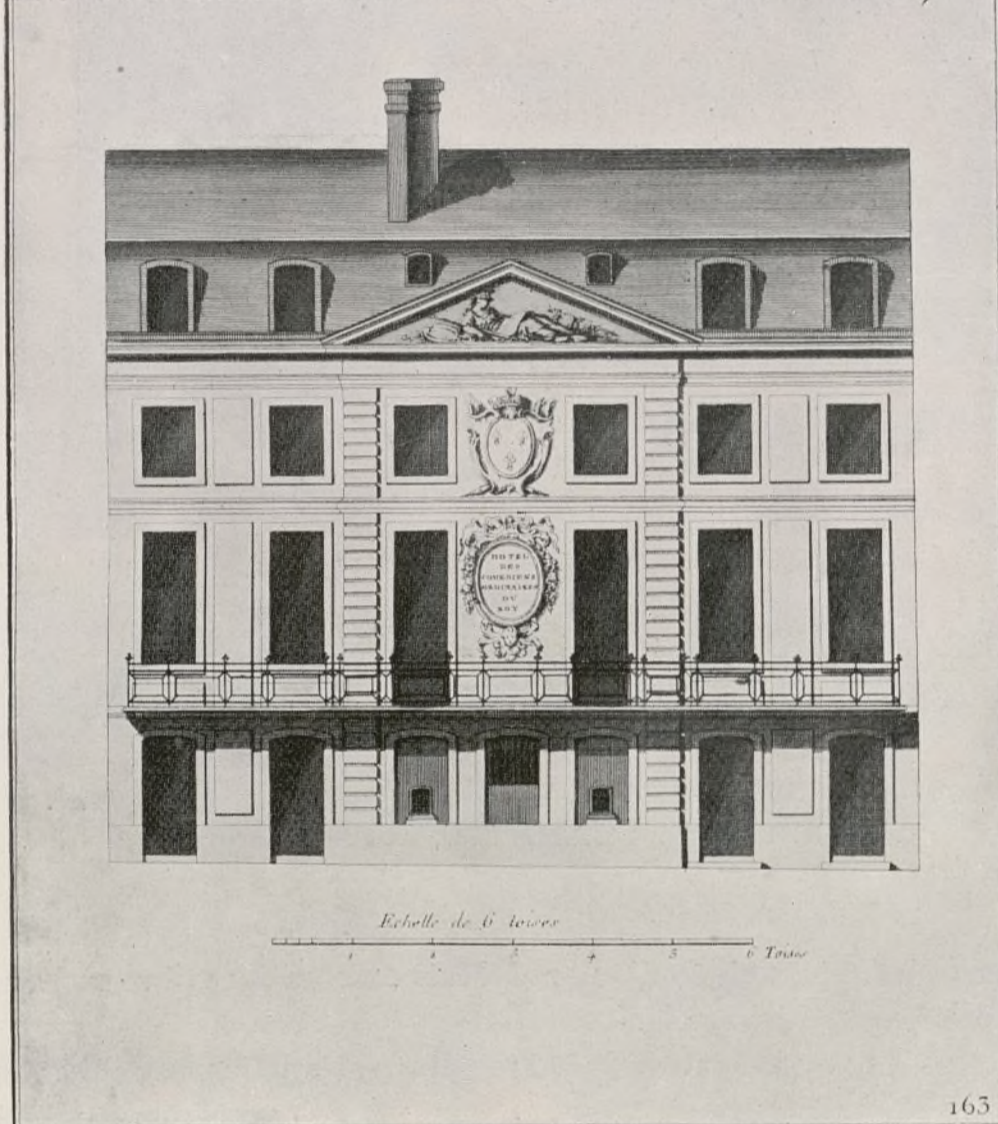
Molière, par Mignard

LA COMÉDIE-FRANÇAISE

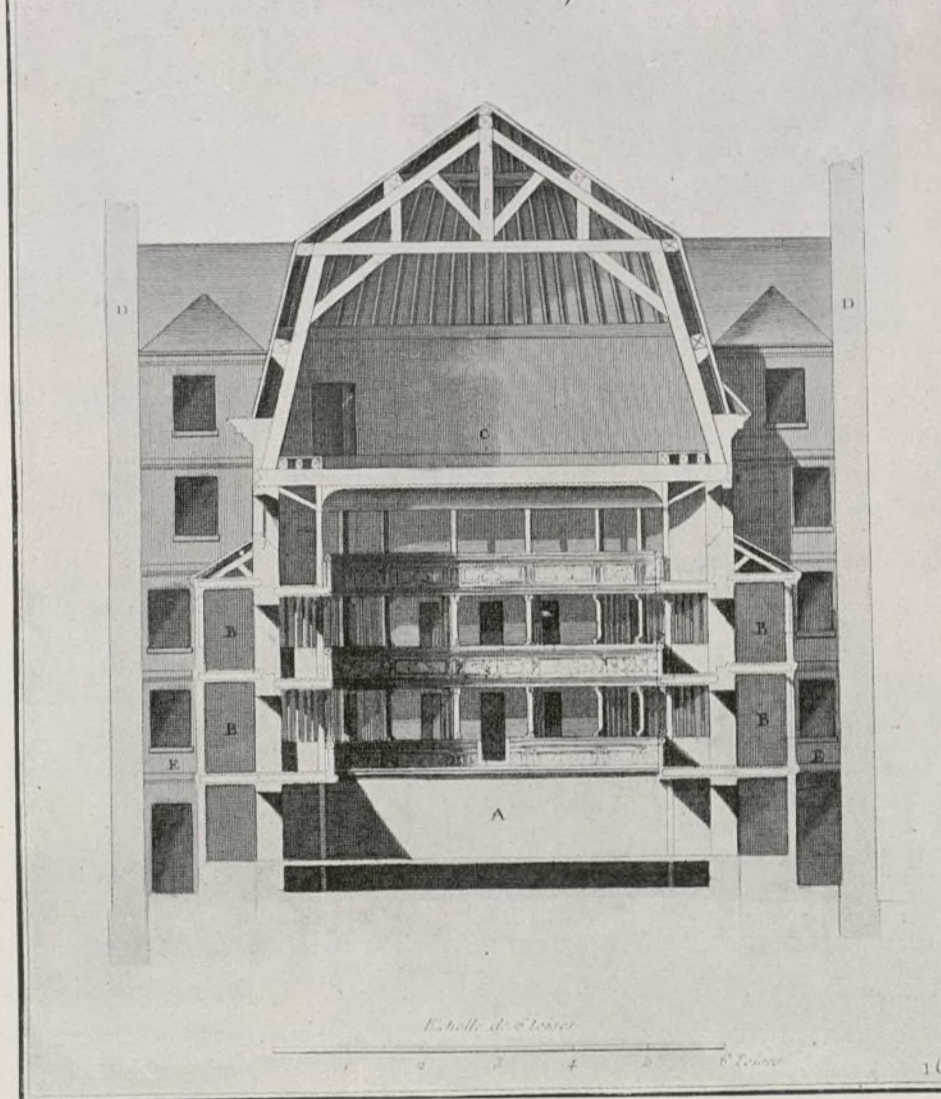
de vue artistique. Les bustes des ancêtres, quelques-uns fort peu respectés de leurs petits-neveux, semblent juger en effet les pièces nouvelles. Ce sont comme des critiques de marbre et leur majesté rend souvent difficile et parfois injuste le public qui se souvient et qui compare. Mais ces effigies de juges sévères, sont aussi des ornements, les figures d'un Musée qui fait de la Comédie un théâtre unique au monde, tout peuplé de souvenirs. Et ces souvenirs, ils sont comme tapis dans les moindres coins du logis illustre. Ils font partie de notre Histoire, je n'entends pas seulement de l'histoire d'une scène fameuse, je dis de notre Histoire même, de l'Histoire de notre pays.

J'ai toujours été très fier, à notre point de vue français, de l'étonnement de l'étranger, que ce soit un tzar de Russie ou un multi-millionnaire

Elevation du côté de l'entrée du bâtiment de la Comédie Française

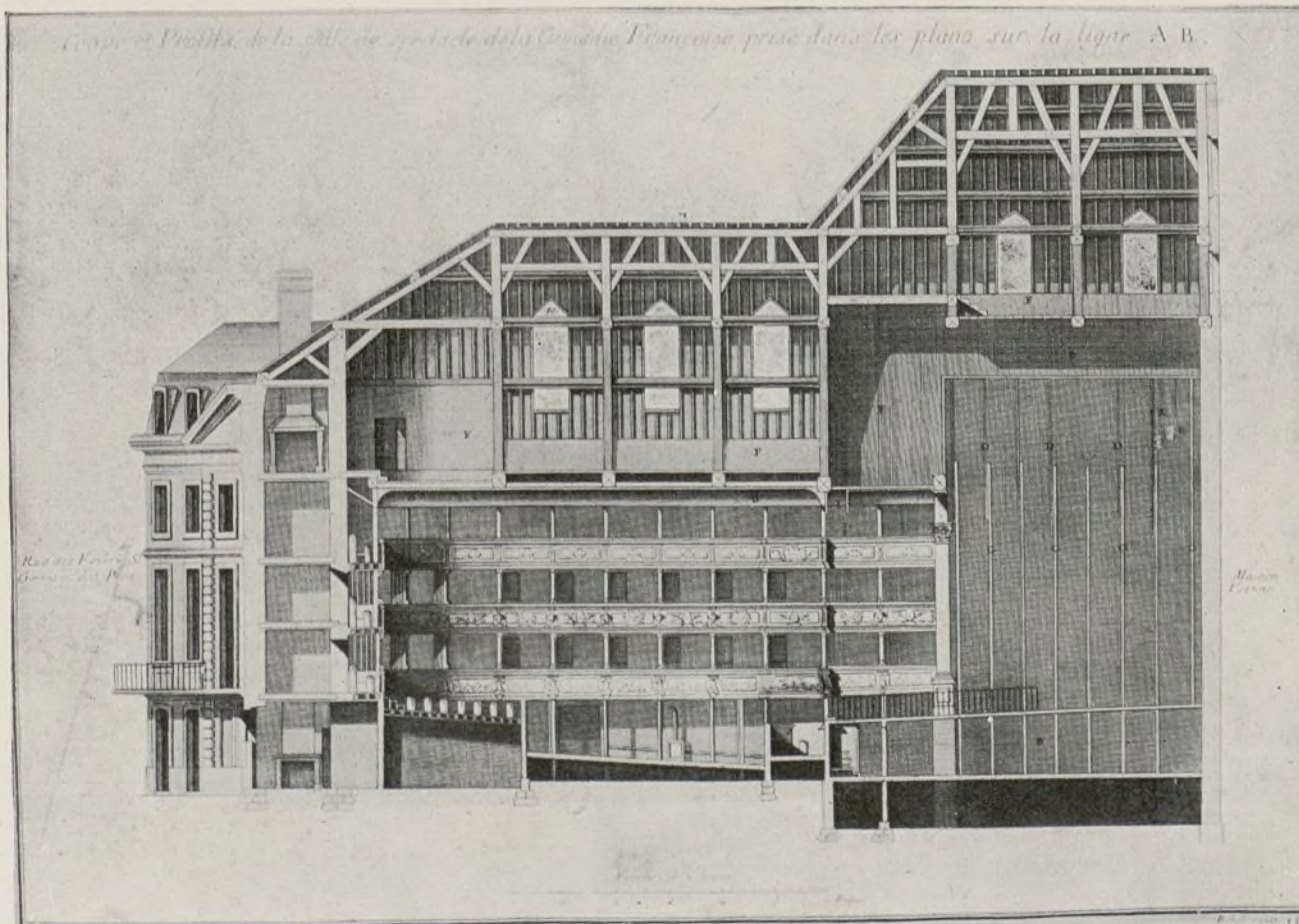


Coupe sur la largeur du Bâtiment de la Comédie Française ou du côté de l'Amphithéâtre



elles y trouvent des tapis. Quand on y apporte un manuscrit, il y a les bustes qui vous regardent. »

— A bas les bustes ! criaient aux soirs de bataille les romantiques déchaînés regardant sous le nez le marbre de Racine : « Enfoncé Racine ! » Les bustes pourtant sont toujours là, intacts, immortels, et ce sont les dieux lares du logis. Dumas fils avait raison et ce qui est vrai de la Comédie, au point de vue littéraire, est exact encore au point



L'ancienne Comédie-Française (1689-1770), rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés.

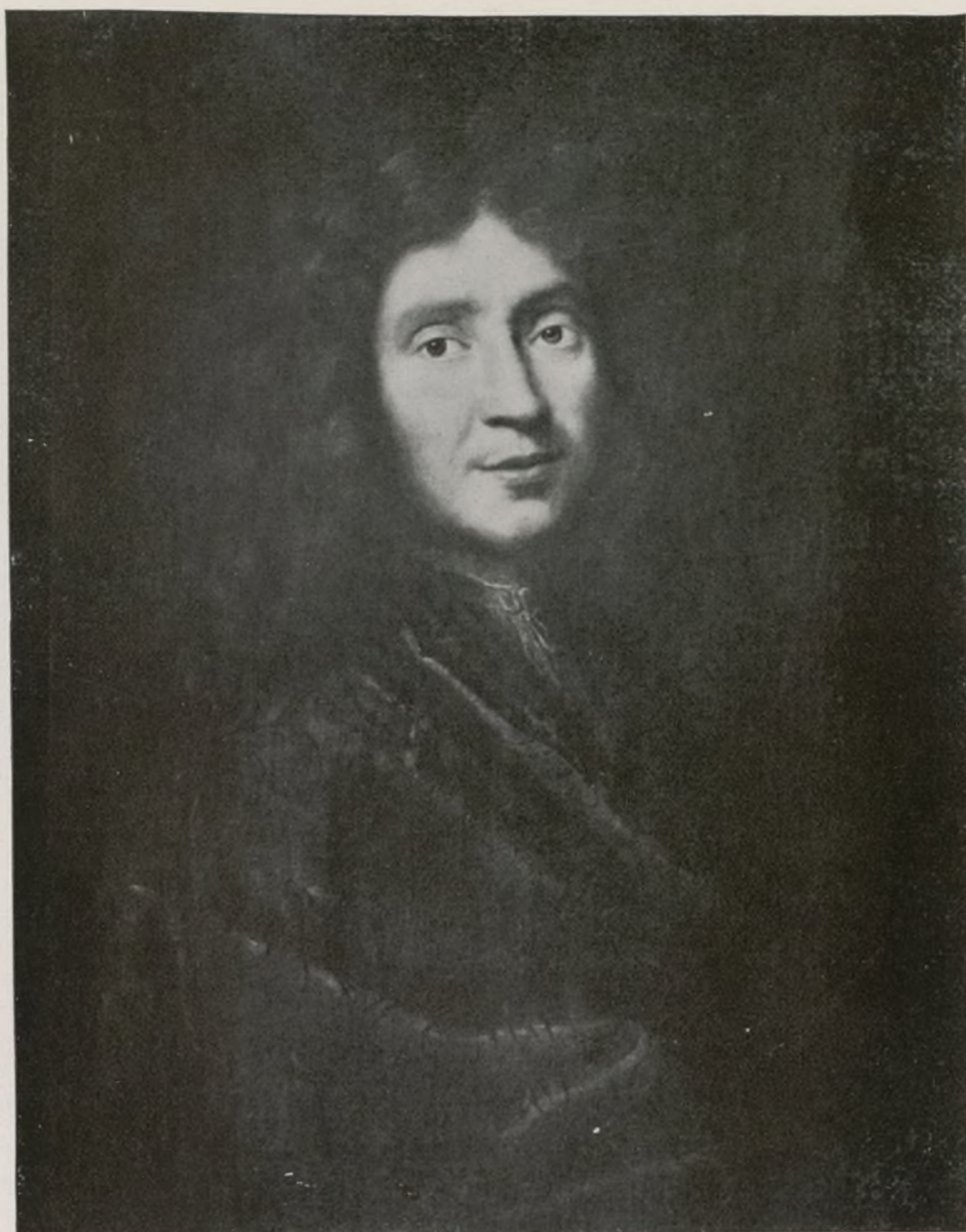
comme M. Carnégie, visitant ces foyers et ces galeries où les œuvres d'art et les portraits sont un peu confusément présentés, sans doute, mais offrent aux regards tant d'agréables surprises. Oui, c'est vraiment de l'Histoire, avec une grande H, qu'on a sous les yeux. C'est une succession de personnages légendaires, la longue théorie des gloires de théâtre. Les auteurs ont pour eux la salle du Comité, les couloirs ; les comédiens sont « chez eux » au

Foyer des Artistes et dans la partie de la salle qui conduit à ce réduit dont M. Brunetière souriait un peu, en citant l'exclamation du Maurice de Saxe de Scribe et Legouvé, dans *Adrienne Lecouvreur* : « Que c'est beau le Foyer de la Comédie-Française ! »

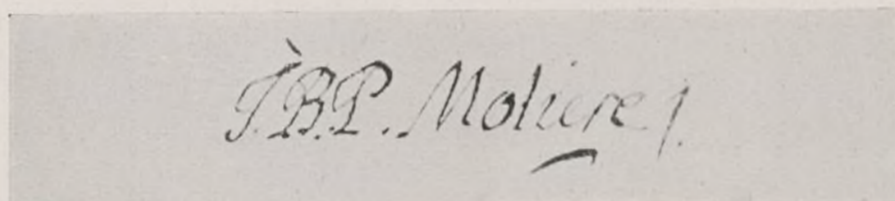
Ce qui est certain, c'est que ce n'est pas grand. C'est un petit salon fait pour la causerie et où l'on ne cause guère, où l'on passe seulement, depuis que Madeleine Brohan est partie et que les comédiennes ne descendent plus de leurs loges que pour entrer en scène. A qui la faute ? Il y aurait maintenant au Foyer moins de causeurs que de reporters et le temps est loin où Coquelin aîné parlait du respect qu'éprouvaient les jeunes comédiens s'arrêtant au seuil de ce foyer illustre.

« En ce temps-là, dit Coquelin, non sans un peu d'amertume, dans la préface de *L'Art théâtral*, de Samson, nous autres, novices, nous avions pour nos anciens l'admiration respectueuse qui convenait ; nous ne les approchions qu'appelés par eux, et nous nous serions bien donné de rester au Foyer, qui était leur salon et non, comme aujourd'hui, la « petite place du marché », où tout Paris se donne rendez-vous. Nous restions dans les couloirs et ne voyions nos maîtres qu'en passant. »

Ce Foyer de la Comédie ! Qui en écrirait l'histoire ou



Molière, portrait attribué à Mignard

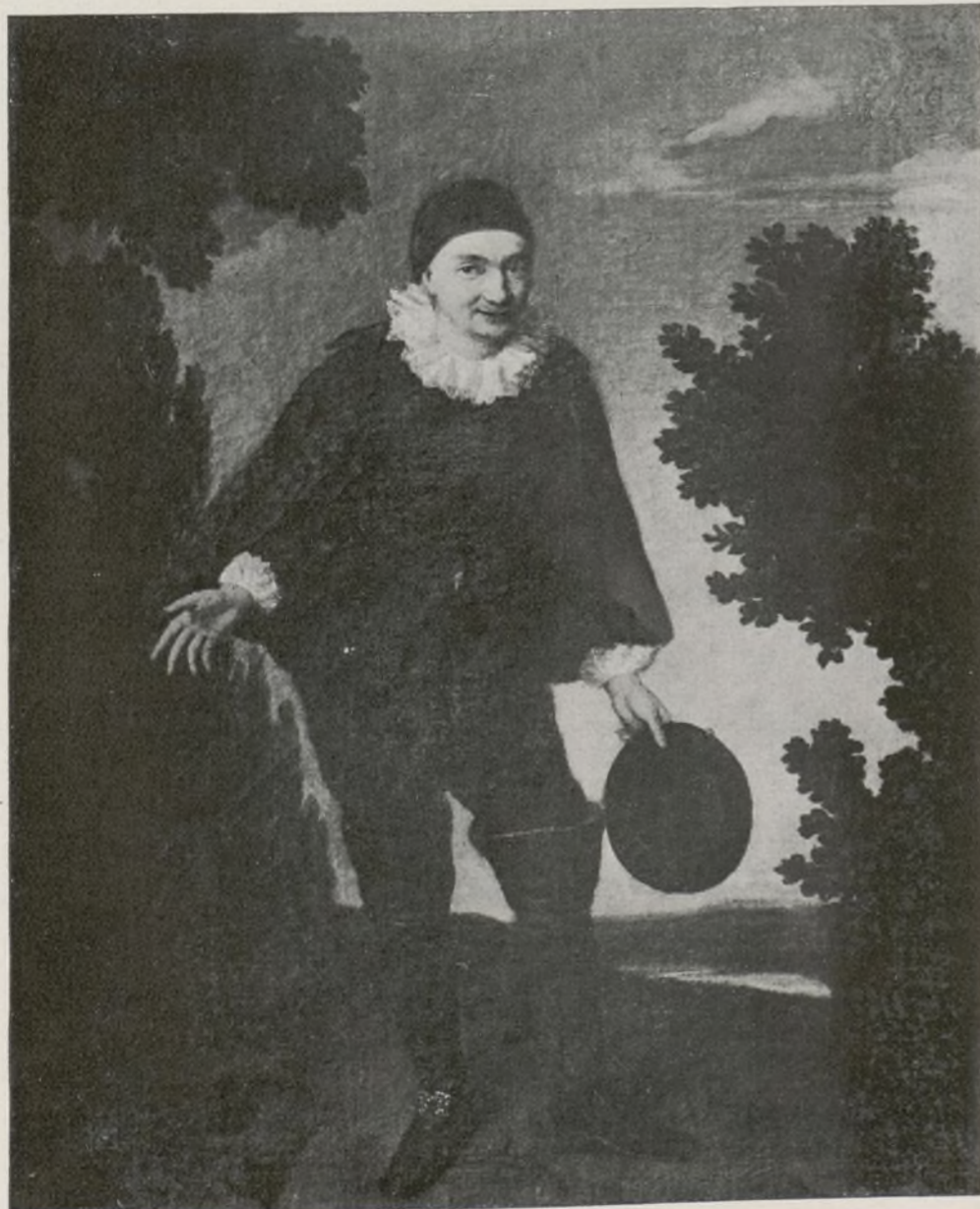


Signature autographe de Molière

plutôt la chronique ajouterait un chapitre au délicieux *Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie en France*, de Roederer, encore si vivant en dépit des mœurs nouvelles. La répercussion de tous les événements contemporains se fait immédiate au Foyer de la Comédie-Française. Le soir du coup d'Etat, comme on y parle de plébiscite, Jules Janin s'y écrie tout haut : « Je sais bien quel verbe je mettrai dans l'urne ; on nous demande un « oui » ou un « non », trois lettres. J'en mettrai cinq ! » On y annonce, à voix basse, un soir de septembre, la capitulation de Sedan. Un député y vient murmurer par avance, que Casimir-Périer va donner sa démission. Et c'est un médecin abonné au théâtre qui y apporte la nouvelle de la mort de Félix Faure.

Et depuis qu'il y a un Foyer, ce sera toujours là que viendront aboutir les propos de la ville, les « on dit », les « on prétend », les « on raconte ». Les reporters y ont remplacé les causeurs, soit, mais tout se transforme, et le reportage n'est, après tout, que le teuf-teuf ou, si l'on veut, l'aéroplane de la causerie.

Au début du siècle passé, il était fort bourgeois et assez simple, sans beaucoup d'œuvres d'art, ce Foyer qui a vu passer Musset, Gautier, George Sand, les Dumas, et les peintres : Ziem, l'ami d'Arsène Houssaye ; Meissonier, l'ami d'Émile Perrin.



Raymond Poisson (1630 (?)-1690), par Netscher



Baron (1653-1729), par de Troy



Molière, par Houdon

plète des hautes célébrités dans les lettres, dans les arts, tenant cour plénière d'urbanité, de grâce et de bon ton ».

Voilà qui est, au point de vue intellectuel, plein de promesses. Au point de vue matériel et du décor, Bouilly nous décrit ce Foyer d'autrefois comme un grand salon, parfaitement éclairé, pouvant contenir trente ou quarante personnes, dont chacune trouvait un siège commode ; sur chaque côté, un long canapé qu'on réservait ordinairement « aux dames » et où, le soir, de huit heures jusqu'à onze, bien souvent jusqu'à minuit, se formait l'aréopage qui prononçait sur toutes les nouveautés, sur toutes les intrigues de la ville et de la cour. »

Puis il montre M^{me} Contat, avant sa retraite (mars 1809), assise sur le canapé placé au fond, en face de la porte d'entrée, et recevant, comme en son boudoir, avec « cette

Père la Violette, c'était le surnom de l'Empereur), pour ennuyer et braver les gardes du corps.

Sous Louis-Philippe, le Foyer reste littéraire ; mais il semble, chose singulière, un peu « bourgeois » à un écrivain qu'on ne soupçonnait guère de regretter (pour ses seules élégances, il est vrai), l'ancien régime.

Félix Pyat, oui, Félix Pyat trouve sans doute que le Théâtre-Français a conservé des siècles

défunts « je ne sais quel air de grand seigneur même au milieu des désastres » (les désastres, c'est la misère des comédiens en cette année 1833), et l'auteur de *Diogène* signale bien dans le Foyer, « encadrés d'or, les portraits des Clairon, des Dumesnil, des Lecouvreur, avec leurs têtes poudrées et leurs robes bouffantes. » Mais il ajoute mélancoliquement : « Là où l'on croit trouver encore ces petits marquis pimpants, ces beaux esprits si fins, ces femmes illustres, tout ce monde enfin noble, élégant et artiste, on rencontre trois ou quatre bons sociétaires qui se chauffent tranquillement les jambes, jouant aux dames ou discutant la loi communale ou toute autre loi rapportée à la Chambre des députés ».

Vingt ans plus tard, en 1852, au moment où il entre à la Comédie-Française, Arsène Houssaye nous montre à son tour ce Foyer devenu déjà « tout un musée ». On y re-



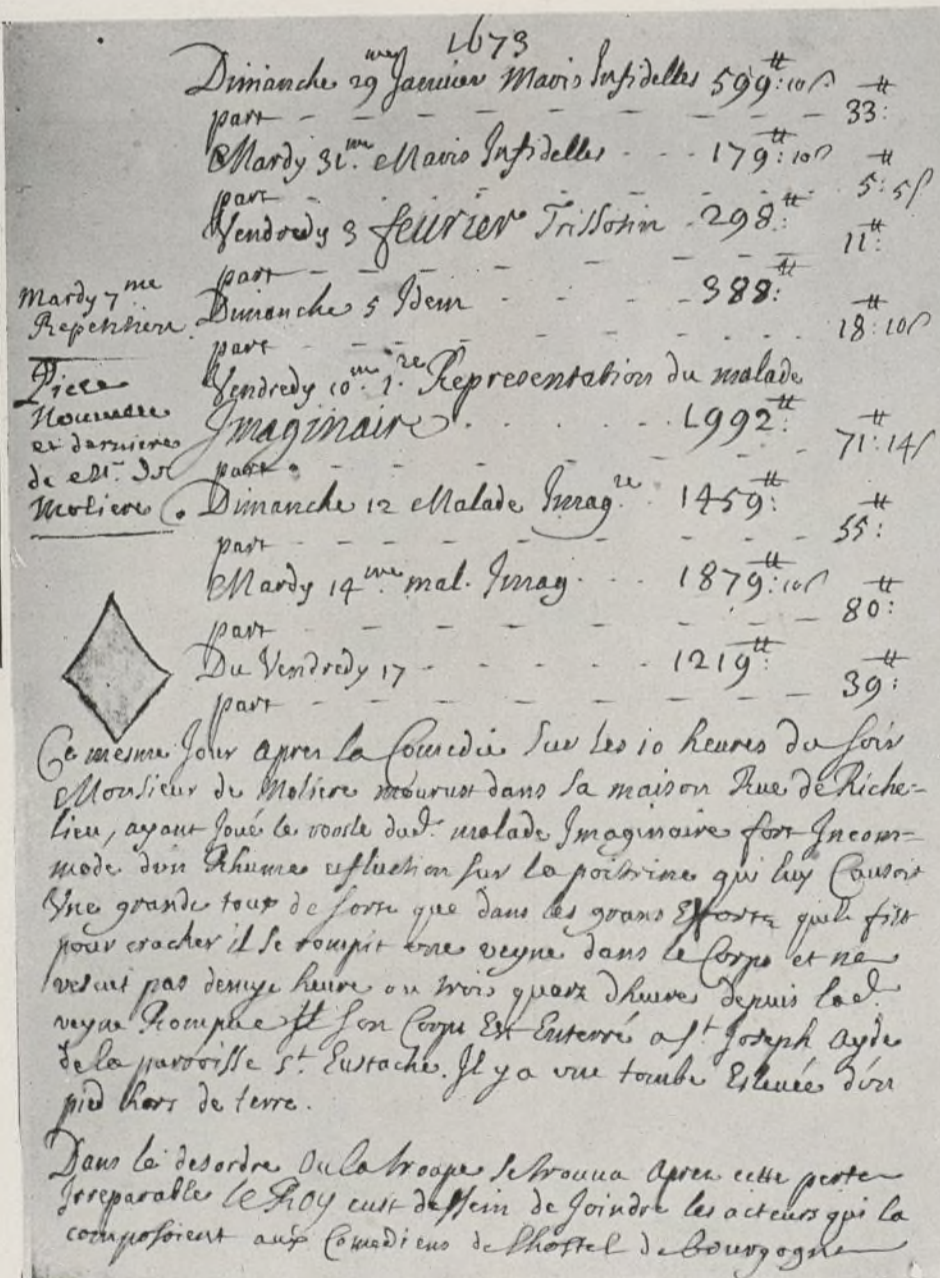
Rotrou, par Caffieri



Jean Racine, par Boizot

habitude du grand monde et des belles manières qui en faisait la reine du Foyer. Entourée de jeunes comédiennes, elle forme le groupe de Thalie, tandis que de l'autre côté le groupe de Melpomène se forme près de M^{me} Raucourt ».

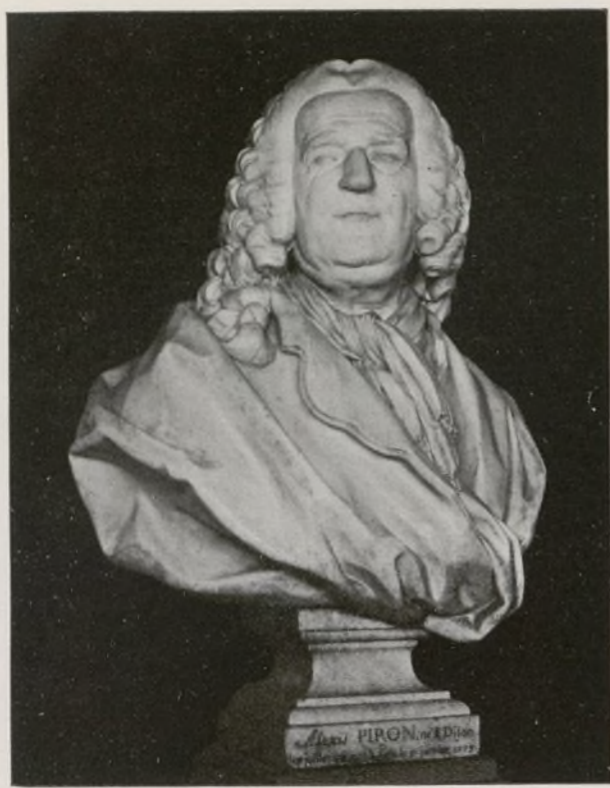
C'est là le Foyer du temps de Talma, et il restera tel pendant la Restauration, alors que M^{me} Mars, bonapartiste, y arborait un bouquet de violettes (le



Pierre Corneille, par Caffieri

trouve les comédiennes d'antan et du présent, depuis la Champmeslé jusqu'à M^{me} Brohan. « Celles qui vivent de la vie réelle sont-elles plus vivantes que celles qui vivent par la peinture et par la tradition ? Où commence, dit-il, et où finit le rêve ? En entrant, on salue du même coup de chapeau M^{me} Rachel et M^{me} Clairon. »

Dix ans après Houssaye, Théodore de Banville décrit à



14 Piron, par Caffieri



15 Destouches, par Berruer



16 Thomas Corneille, par Caffieri

son tour « ce salon d'une allure noble et vraiment pompeuse, dont la splendeur est augmentée encore par l'ineffable magie du souvenir, car parfois il semble qu'en tournant la tête on va voir, assises aux places où elles trônaient, la grande Mars, ou cette blanche victime de la vie et de l'art, la sublime Rachel. » Il énumère les tableaux célèbres, il montre les dames causant au Foyer « avec les quelques hommes qui daignent encore être spirituels; mais la mode, dit-il, au Théâtre-Français ainsi qu'ailleurs, en a bien passé et les causeries sont devenues rares. »

Ainsi, chaque époque, chaque peintre d'une époque, semble regretter le passé. C'est l'éternelle histoire. Il faut avouer, je le ré-

pète, que la causerie est un peu exilée du Foyer. Non pas que les comédiennes d'esprit y soient plus clairsemées qu'autrefois, non,

certaines; mais elles préfèrent l'intimité de leurs loges ou le parloir du « guignol », sur la scène, à ce Foyer où les visiteurs sont à la fois plus nombreux et moins spéciaux que jadis. On y vient en habit. Emile Augier autrefois y entraînait en veston, mais il y apportait sa gaieté. L'habit noir est l'uniforme aujourd'hui. Il

semble absolument obligatoire. Sous l'Empire, lorsqu'Augustine et Madeleine Brohan tenaient au Foyer de la Comédie, le dé de la conversation, le visiteur en habit noir était l'exception. Au

Jockey même, le frac prenait une allure d'affectation chez les élégants qui le revêtaient chaque soir : Galliffet, Gramont - Caderousse, cinq ou six acharnés peut-être. Oui, cinq ou six, en tout. L'incorrection serait aujourd'hui de ne pas faire ce qui paraissait un peu bien raffiné en ce temps-là.

Il n'est pas beau, l'habit noir, il est triste. C'est bien le vêtement banal de toutes les cérémonies officielles. Il a cela de bon pourtant qu'il égalise. Et lorsqu'un soir, ô stupéfaction! le Foyer vit arriver un visiteur en costume

17 M^{lle} Dangeville (1714-1796). Gravure de Le Bas, d'après Pater

de bicycliste, les portraits des comédiennes du temps passé semblèrent froncer le sourcil dans leur cadre d'or. Qu'en eût

REGISTRE POUR LES SEVLS COMEDIENS DV ROY

Commencé après Pasques le Lundy 14 avril 1681

Et finy le mardy 17^{me} may 1682

Cette depuis 1^{re} jusqu'au 31^{er} fevrier



A PARIS.

De l'Imprimerie de la Veuve de G. ADAM, au milieu
du Quay des Augustins, à l'Olivier.
M. DC. LXXXI.

T A B L E A U DES COMEDIENS DU ROI.

MESSIEURS.	ORDRE DES SEMAINIERS.	DEMOISELLES.
Armand, 1724.	MESSIEURS.	Dangeville, 1730.
Grandval, 1729.	Armand.	Gauflin, 1731.
Dangeville, 1730.	Préville.	Dumefnil, 1737.
Dubois, 1736.	Molé.	Drouin, 1742.
Bonneval, 1742.	Blainville.	Clairon, 1743.
Paulin, 1742.	Romainville.	Hus, 1753.
Lekain, 1751.	Bellecour.	Préville, 1757.
Bellecour, 1751.	Bernaut.	Lekain, 1761.
Préville, 1753.	Dauberval.	Camouche, 1761.
Brizard, 1758.	Grandval.	Dubois, 1761.
Blainville, 1758.	Lekain.	Perronnelle, Mademoiselle
Bernaut, 1760.	Dangeville.	Bellecour, 1750.
Molé, 1760.	Paulin.	A Pesset, Mademoiselle
Perronnelle, Mademoiselle	Dubois.	Dubois, J., 1760.
Durancy, 1760.	Bonneval.	Despinay, 1761.
Dauberval, 1761.	Durancy.	
Romainville, 1761.	Brizard.	
A Pesset, Mademoiselle		
Burlay, 1761.		



20 *Le Philosophe marié*, de Destouches (1727). Gravure de C. Dupuis, d'après Lancret

Comédie - Française est comme un carrosse royal en temps d'automobile. Il lui faut garder ses dorures et faire pourtant de la vitesse, comme la vie moderne elle-même.

L'histoire de ce Foyer on la trouvera, d'ailleurs, écrite au pinceau sur les toiles où l'excellent comédien Geffroy, l'Alceste admirable, et le peintre Béroud ont groupé les troupes successives qui ont fait depuis plus d'un demi-siècle la gloire de la Comédie. Et les œuvres d'art, les portraits et les bustes qui ornent le théâtre, ont tous une double valeur documentaire et artistique. Ces œuvres si précieuses ont retrouvé une à une la place qu'elles occupaient avant la terrible journée du 8 mars 1900 où, sans le concours et le secours des sauveteurs, elles eussent risqué de disparaître. Ce fut une de mes angoisses.

La date tragique n'est pas oubliée. Hélas, elle est inoubliable ! Je revois encore l'heure sinistre où, l'incendie dévorant la salle, les draperies s'enflammant, les vitres tombant avec fracas, le plafond inondé semblant prêt à s'écrouler, le préfet de police, M. Lépine, me disait en hâte, — au foyer du public, cette fois, au grand foyer :

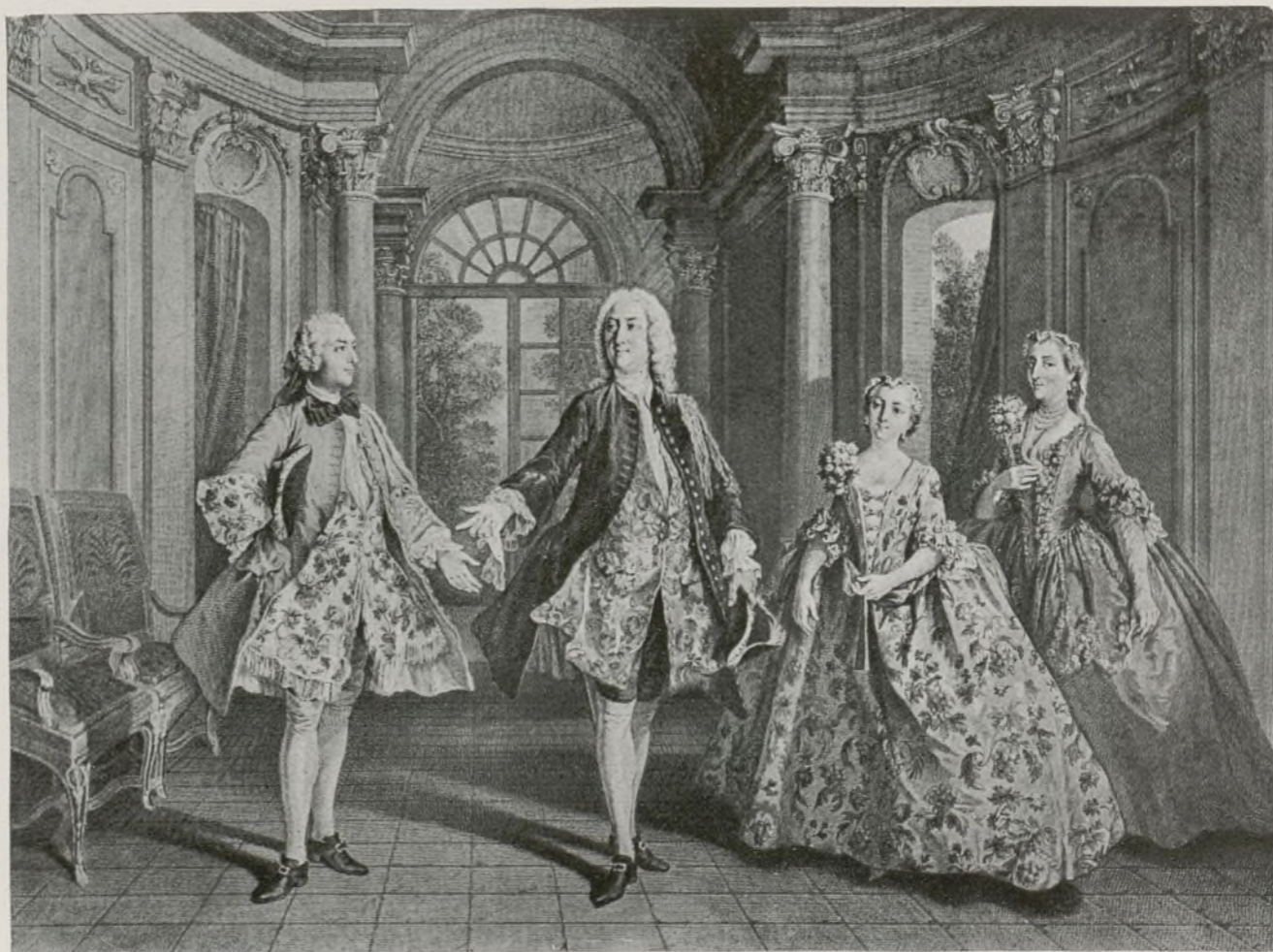
— Allons, le feu gagne ! Tout va peut-être s'effondrer. Choisissez parmi tous les marbres ceux que vous voulez sauver les premiers !

Choisir..... ! Les minutes étaient atrocement comptées et devant les flammes qui venaient mordant déjà les colonnes, il fallait comme en un affreux appel de condamnés marquer, rejeter celles des œuvres d'art qui semblaient avoir le moindre prix.

— Celui-ci ! Non, celui-là ! Le « Rotrou » !...



21 *Grandval* (1710-1784.) Gravure de Le Bas, d'après Lancret



22 *Le Glorieux*, de Destouches (1732). Gravure de N. Dupuis, d'après Lancret

sauvez le « Rotrou » ! Les « Caffieri » !... Le « Carpeaux » d'abord !... Et le « Voltaire », le « Voltaire » de Houdon !

J'interrogeais le colonel des pompiers, là, debout, son casque et son vêtement de caoutchouc ruisselant d'eau :

— Où en sommes-nous, mon colonel ?... L'incendie ?...

— Ah ! je ne vous cacherais pas que je n'ai plus qu'une idée, préserver le Conseil d'État !

Ainsi tout allait s'abîmer, s'effondrer ! Plus d'espoir de rien préserver. C'était l'effondrement... Quelle affreuse anxiété de moins, lorsque le colonel Detalle me dit enfin, une demi-heure après :

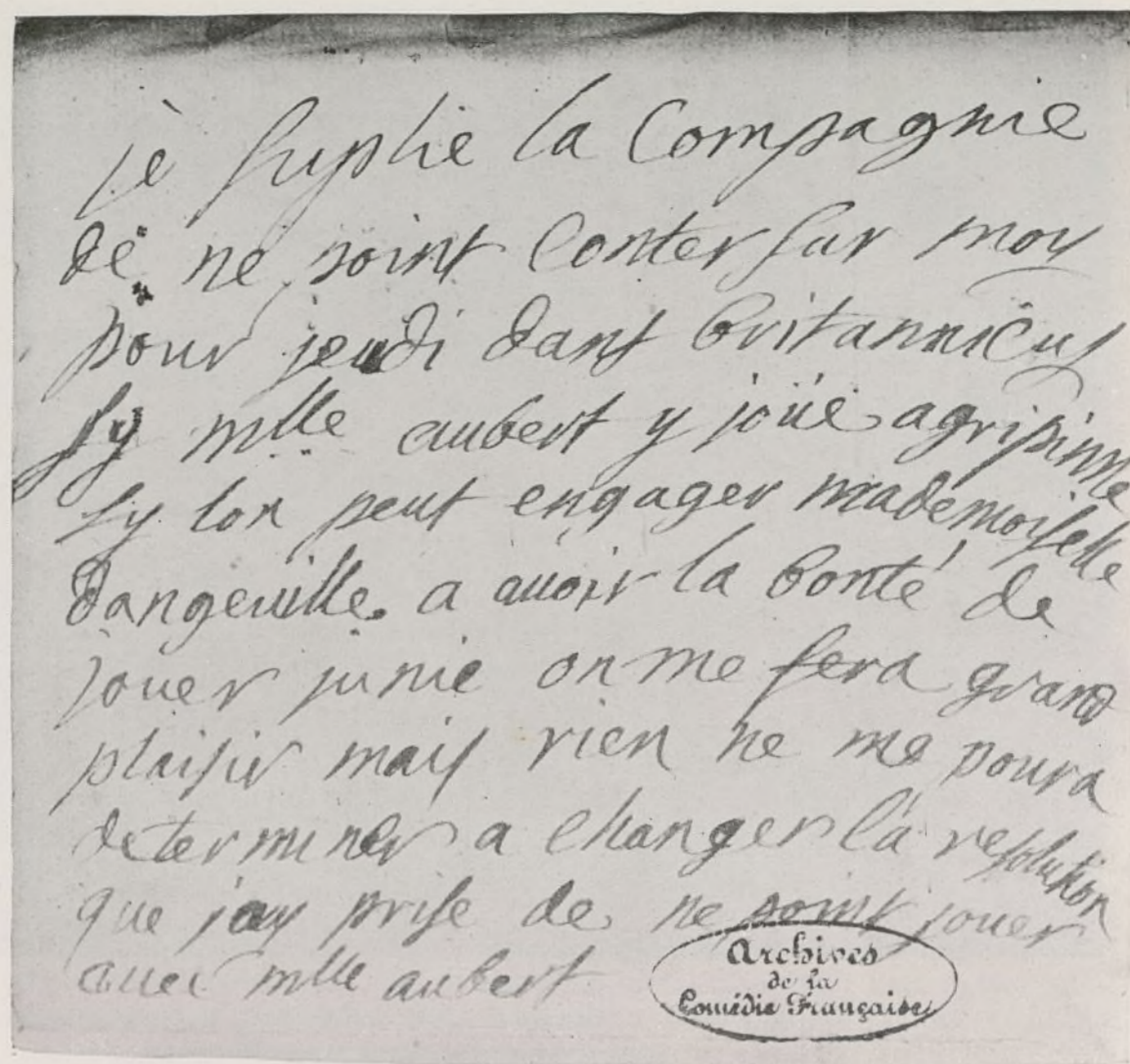
— Maintenant, nous sommes maîtres du feu !

On avait enlevé, emporté les bustes, les tableaux. On les entassait dans le bureau des omnibus, sur la place, dans le rez-de-chaussée du ministère des Finances. Tout était sauvé. Tout excepté la pauvre et charmante créature qu'on croyait hors de danger, partie

hors de sa loge et qui avait trouvé la mort, là-haut, dans l'ombre (à côté de son chien qu'elle avait voulu emporter) mais qui maintenant sourit, dans son cadre, toute jeune et jolie, immortalisée par le martyre, parmi ces comédiens et ces comédiennes à jamais célèbres.

J'avais, lors de la réouverture du théâtre, après le désastre, demandé à José Maria de Heredia la pièce de vers que devait réciter le doyen (c'est Jean Richepin qui composa ce salut à la salle nouvelle).

— Je n'oublierai pas la malheureuse Jane Henriot, me disait Here-



Portrait et autographe d'Adrienne Lecouvreur (1692-1730)

dia. C'est l'Iphigénie du 8 mars. Le 29 décembre j'évoquerai son image et, à l'heure de la résurrection de la Comédie on lui dira, comme à l'héroïne de Racine : « Vous y serez, ma fille! »

Si une consolation pouvait être donnée à une mère éternellement frappée, c'est la vue de son enfant dans ce Panthéon du théâtre. Elle est là, à jamais célèbre parmi les illustres. Carolus Duran, l'auteur du portrait, n'avait vu qu'une fois son modèle mais il avait gardé le souvenir du regard profond, mystérieux, comme prédestiné, de la pauvre enfant.

L'incomparable Voltaire, de Houdon, un des chefs-d'œuvre, le chef-d'œuvre peut-être de la sculpture française du XVIII^e siècle, fut une des préoccupations de la journée tragique. Il n'était pas facile à mouvoir. Quelques machinistes de bonne volonté (on en trouve toujours parmi ces braves gens), risquèrent leur vie pour mettre la statue en sûreté. Aujourd'hui un système spécial établi dans le socle permet de « rouler » le marbre incomparable, orgueil du grand Foyer public.

Il appartient en propre à la Société des Comédiens français. C'est à eux que M^{me} Denis, la nièce de Voltaire, légua l'admirable statue de son oncle à la condition qu'elle « ornerait leur Foyer ». Tout d'abord, le Voltaire, de Houdon, avait été destiné à l'Académie française (où l'auteur de la *Henriade* figure dans un coin de la bibliothèque, nu et maigre à faire peur, sculpté par Pigalle); mais M^{me} Denis (devenue M^{me} Mignot-Duvivier) ayant ou croyant avoir à se

plaindre des académiciens, les Comédiens français profitèrent du dépit et réclamèrent de la nièce de Voltaire l'honneur d'avoir parmi eux la statue du « grand tragique ». « Le Théâtre-Français, écrivaient-ils (26 septembre 1780), lui doit sa gloire et sa richesse; c'est là qu'ont germé les lauriers dont sa vie fut un moisson continuelle; c'est à l'ombre de ces lauriers que doit reposer sa statue. »

Et la nièce de répondre, le jour même : « La manière dont vous vous êtes conduits avec lui pendant son trop court séjour qu'il a fait dans cette capitale, m'impose pour ainsi dire la loi de remplir vos désirs et de placer la statue de M. de Voltaire au milieu de ceux qui l'ont couronné de son vivant. »

Ainsi le désir de la donatrice est formel. C'est au Foyer que la statue de Voltaire est destinée. C'est là que tout d'abord elle prend place. Mais un beau jour, à l'Assemblée, l'acteur Prévillle ne s'avise-t-il point de trouver injuste que Voltaire soit installé en plein Foyer, en pied, alors que Molière, Cor-

neille et Racine n'y ont qu'un buste? Les camarades de Prévillle sont de cet avis. On enlève le Voltaire du Foyer et on le place dans la salle où les comédiens s'assemblent, la salle du Comité, dirait-on aujourd'hui. M^{me} Duvivier apprend la nouvelle, proteste, s'insurge. Cette statue « n'a jamais été destinée à faire un meuble d'ornement pour votre chambre » écrit-elle aux Comédiens. Elle entend que la statue de son oncle soit mise sous les yeux du public. Si les Comédiens ne le



24 Gravure de Gaucher, d'après Moreau, montrant une partie de la Salle des Tuileries, où la Comédie-Française donna ses représentations de 1770 à 1782



MADemoisELLE DUCLOS

(1668 (?) - 1748)

Par LARGILLIÈRE. — Foyer des Artistes de la Comédie-Française

font point, eh bien ! qu'ils la « rendent » ou plutôt qu'ils la « vendent ». « Je la paierai ce que M. Houdon, qui en est l'auteur, l'estimera ; vous pourrez m'indiquer le jour où vous la renverrez, et le prix en sera tout prêt. » Les Comédiens s'entêtaient, la nièce n'en démordait pas. Il faillit y avoir procès. Le maréchal de Duras, gentilhomme de la Chambre, intervint et fit placer le « Voltaire » dans le vestibule où, en 1799 (dans le bâtiment actuel de l'Odéon qui était l'ancien logis de la Comédie-Française) il échappa une première fois à l'incendie.

Les marbres, comme les livres, ont leurs destins. Le Voltaire, transporté rue de Richelieu, figura longtemps entre deux piliers du vestibule. On connaît l'anecdote vraie ou fausse, de ce contrôleur qui, voyant Houdon se présenter au contrôle en disant :

« Je suis le père de la statue »,

saluait et répondait : « Laissez passer M. Voltaire père. »

Pendant le siège de Paris, la statue fut recouverte de planches, le Foyer étant devenu une ambulance. Puis, un jour, quelques années après, M. Castagnary, directeur des Beaux-Arts, voulant réunir au Louvre les chefs-d'œuvre de notre sculpture nationale, me demanda si les Comédiens français ne consentiraient pas à donner le Voltaire à l'État.

— Je commanderai une

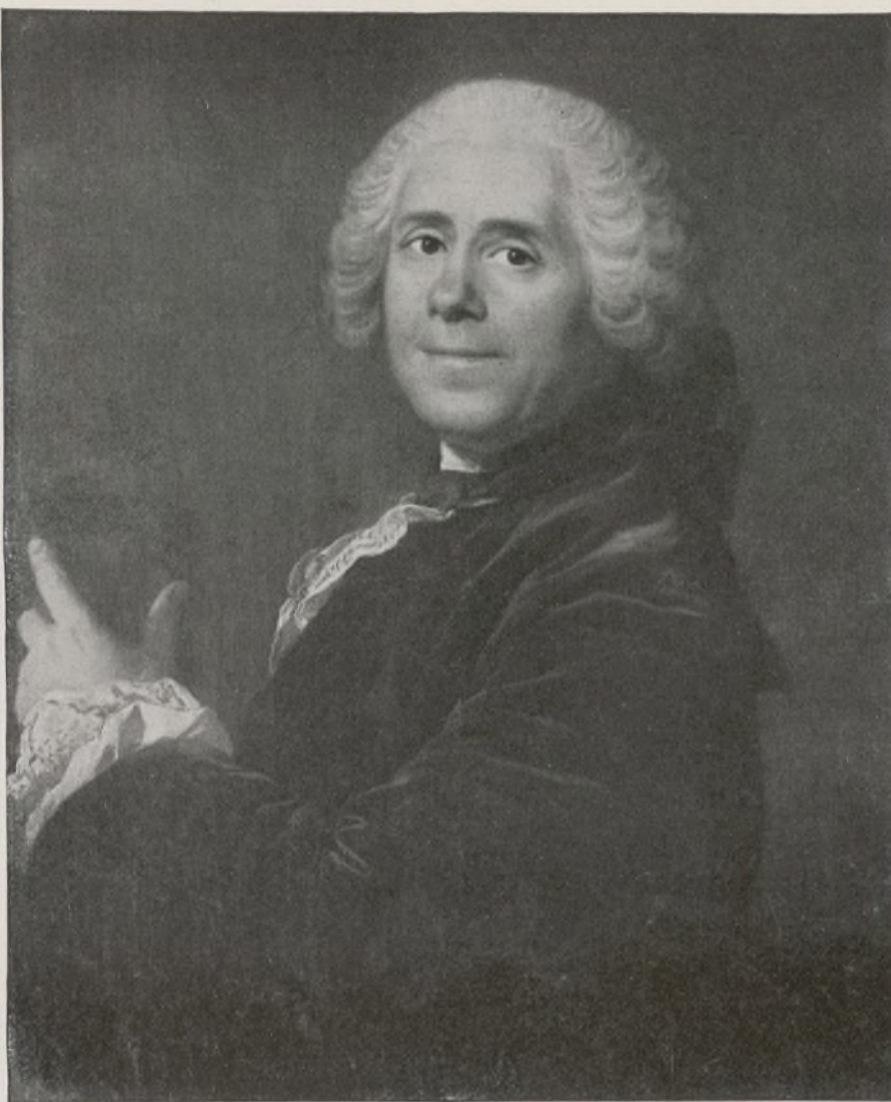
fieri ou par Houdon moyennant les

« entrées en tout temps », accordées par les Comédiens ! Le moindre nouvelliste réclame aujourd'hui « ses entrées » de par le droit de la critique ou même de la simple « information ». Caffieri sculptait, pour ces « entrées », le buste merveilleux de Piron, et « donnait », en outre, par-dessus le marché, comme on dit, « les bustes de La Fontaine et de Quinault en terre cuite, bustes qu'il vendait ordinairement

qui est la fierté de la Maison n'est pas à vendre.

Il est bien où il est, le chef-d'œuvre, et la foule des spectateurs l'admire chaque soir. Lors du gala qu'on lui donna à la Comédie, le tzar Nicolas salua le Voltaire comme une vieille connaissance. Il l'avait vu à l'Ermitage. Mais la statue « fait mieux » chez nous. On l'a bien vu, d'ailleurs, pendant les mois où le Louvre lui donna asile (après l'incendie de 1900) comme exilé dans une des froides salles du Louvre. Voltaire semblait y grelotter et attendre, nerveux, les doigts crispés sur son fauteuil, le piédestal où il se dresse parmi les fleurs qui parfois, — M. Bartholomé me le faisait remarquer, — empiètent un peu trop sur le marbre.

Quand je pense que ces bustes superbes, qui forment comme un musée des souverains de l'art, furent donnés par Caf-



Marivaux, par Van Loo



Lekain (1729-1778), par Le Noir

copie à un maître, Falguière ou Antonin Mercié, me disait-il, et vous aurez enrichi le Louvre d'une œuvre supérieure. Les Comédiens peuvent bien nous faire ce sacrifice !

Mais la volonté de la nièce de Voltaire est formelle et formellement exprimée. C'est aux Comédiens, qui jouèrent *Zaïre*, *Mérope*, *Irène*, à eux et à leurs successeurs que la statue est donnée et bien donnée ; et lorsque jadis, le voisin de la Comédie, le prince Napoléon, pour orner le grand salon du Palais-Royal, offrit aux Comédiens d'acheter le Voltaire pour cinq cent mille francs, les Comédiens refusèrent répondant que ce



Mlle Clairon, gravure de Laurent Cars et J. Beauvarlet, d'après Van Loo



Mlle Clairon (1723-1803), portrait anonyme

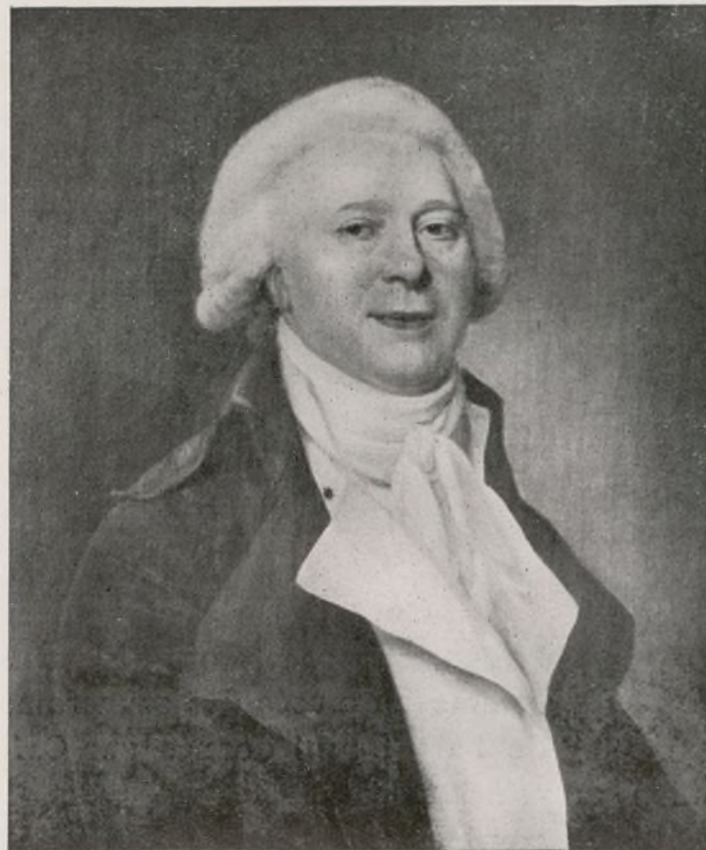
vingt-cinq louis ». Le journalisme a des privilèges que les grands artistes d'autrefois n'avaient pas.

Et, puisque l'occasion se présente, je voudrais revenir à une idée qui m'est chère, parler d'un projet qui devrait aboutir. J'ai souvent réclamé, auprès de qui de droit, l'agrandissement de ce Musée de la Comédie-Française qui pourrait, à de certains jours, être ouvert au public et offrirait, rassemblées, groupées avec méthode, tant d'œuvres éparses qu'on choisirait parmi celles que nous sommes contraints de suspendre, ça et là, dans les couloirs, dans les pièces étroites où travaillent

FIGARO ILLUSTRÉ

les collaborateurs de l'Administration. Que si la Cour des Comptes, par exemple, émigrerait du Palais-Royal, quel merveilleux local pour accrocher ces toiles, pour installer ce musée choisi d'Art dramatique !

La Bibliothèque de la Comédie, dont M. Jules Couët est aujourd'hui, après M. Georges Monval, le fidèle gardien,



29 Molé (1734-1802)
par Sicardi



30 Prévile (1721-1799), par Van Loo

contient aussi des raretés admirables, ne fût-ce que ce merveilleux registre de La Grange, qui, à lui seul, est une richesse.

La Bibliothèque Nationale nous a laissé en dépôt le manuscrit autographe d'*Hernani*, que m'avait apporté Paul Meurice sur la volonté expresse de Victor Hugo, disant à son fidèle ami :

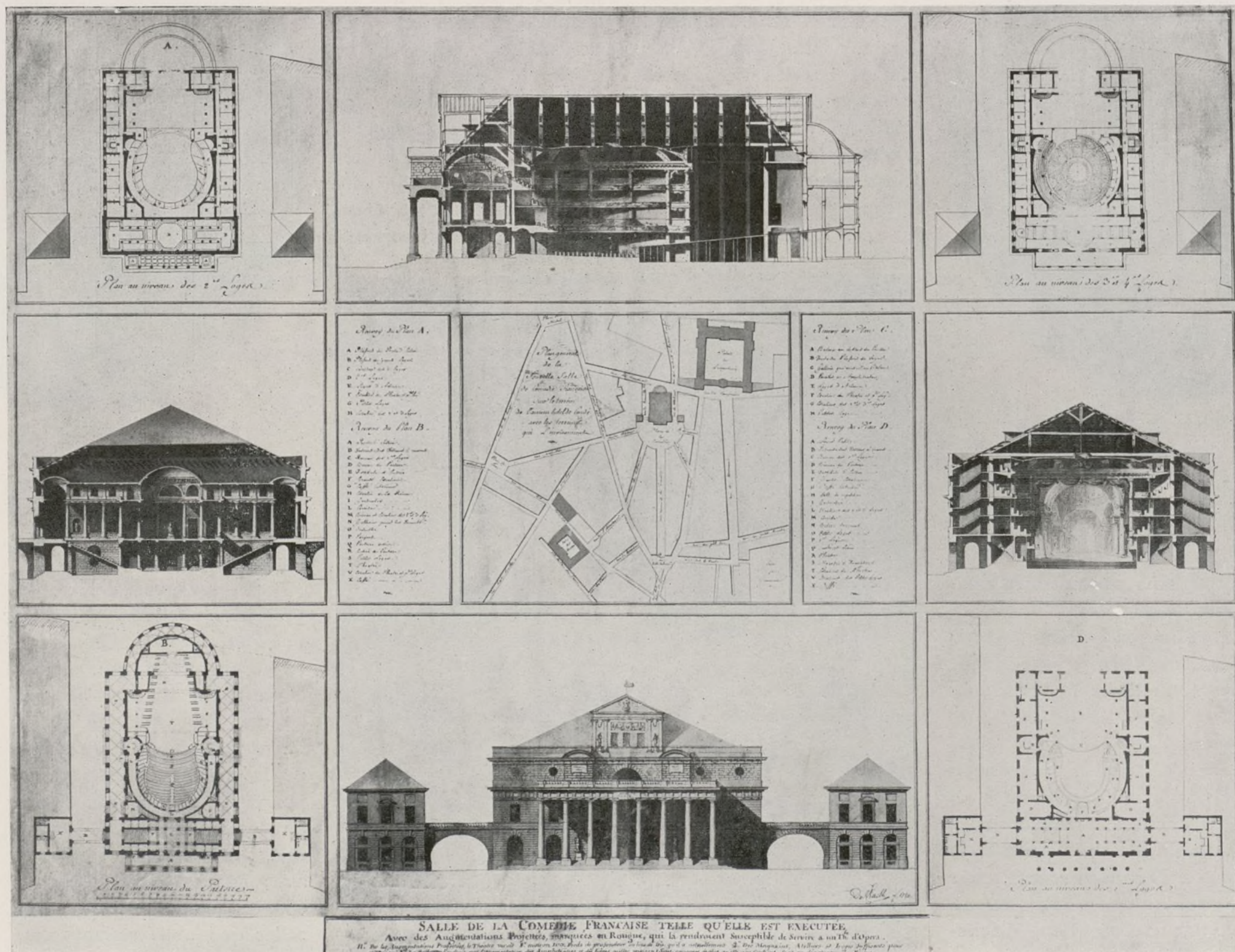
LA COMÉDIE-FRANÇAISE

« Ma première œuvre sera donnée au premier théâtre qui l'a représentée. »

Pour ce précieux manuscrit d'*Hernani*, comme pour celui de *Lorenzaccio*, ne pourrait-on avoir des vitrines spéciales et ne faut-il pas un local digne de ces joyaux ? Mais, la place nous manque, nous étouffons, en vérité,



31 M^{me} Vestris (1743-1804)
par Le Noir



32 Projet de transformation de la salle de la Comédie-Française (Odéon actuel) pour la rendre « susceptible de servir à un Théâtre d'Opéra ».

Par de Wailly (1780)



33 La Rive (1747-1827)
Attribué à David



34 M^{lle} Dangeville (1714-1796),
par Le Moyne



35 Dugazon (1746-1809)
par Danloux

dans ce monument pourtant si vaste. Les dons généreux des amis de la Comédie-Française nous enrichissent, mais encombreront le logis si le Ministère des Finances, de qui ressort la Cour des Comptes, ne nous donne point l'occasion, la possibilité de doter en quelque sorte la cité d'un nouveau musée tout spécial et particulièrement attirant. Le Ministre qui signera le décret aura bien mérité de notre Paris.

Sait-on que le Foyer des Comédiens est adossé à une petite chapelle dont on peut voir du dehors les vitraux aux armes de la maison de Savoie? Là, la princesse Clotilde venait entendre la messe que célébrait un chapelain. Elle était agenouillée à deux pas des belles comédiennes qui jetaient au vent leurs rires tandis qu'elle priait. Une muraille, qu'on pourrait facilement percer pour établir le musée que je rêve, séparait seule la pieuse épouse du prince Napoléon de la Célémène ou de la Toinette de Molière. Et la fille de Victor-Emmanuel n'ignorait pas qu'il y avait là quelque rivale heureuse, — à qui ses prières pardonnaient.

Le duc d'Aumale m'a souvent raconté qu'étant enfant il passait du Palais-Royal à la salle de la Comédie par une porte ouverte sur le palais et communiquant avec le théâtre. Il se rappelait les Romains et les Grecs casqués et endormis sur les banquettes du couloir. C'était l'heure où le local de la Comédie faisant partie du domaine de ce Palais-Royal, propriété de la famille d'Orléans, les semainiers, ces semainiers qui avaient supplié M. de Corbière, venaient demander au roi Louis-Philippe, leur propriétaire, la remise d'un loyer échu que leurs ressources ne leur permettaient pas de payer. Et le roi renonçait gaillardement à toucher le

terme qui lui était dû. Le comte Demidoff, en ce temps-là, sauvait la Comédie en lui donnant sur sa fortune privée de quoi lutter, de quoi vivre. Ah! le triste temps! Une satire de cette époque de vaches maigres, *Les Semainiers du Théâtre-Français chez le Ministre*, en a gardé le souvenir. Les comédiens expriment à leur chef leurs doléances et leurs craintes :

Nos profits, notre gloire ont passé comme un rêve.
Chaque soir, à présent quand le rideau se lève
A peine le parterre, à nos yeux éperdus
Offre quelques oisifs sur les bancs étendus,
Qui, peu touchés du sort de Phèdre ou de
[Thyeste,
Sont venus seulement pour faire la sieste
Du Théâtre-Français les beaux jours sont
[passés..

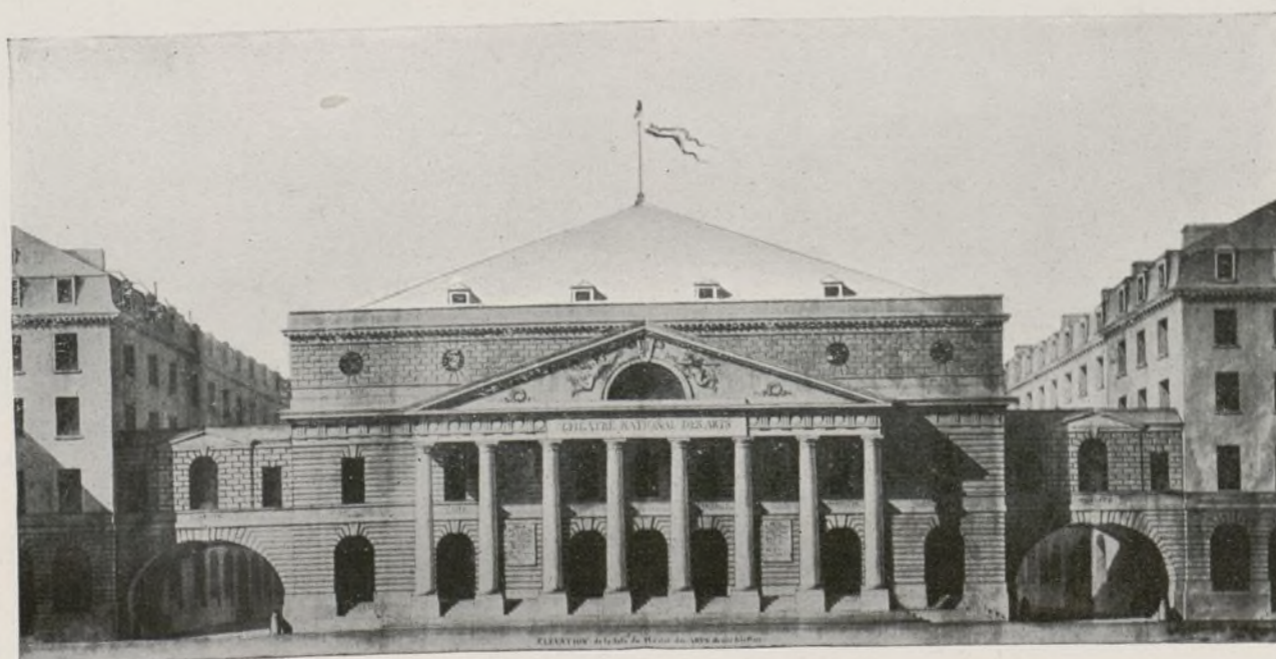
Oui, il y eût une heure où les comédiens sans ressources, terrifiés de l'avenir, offrirent au pouvoir la liquidation de leur Société. L'excellent acteur Régnier, dans une *Histoire du Théâtre*, publiée dans un excellent recueil trop oublié, *Patria*, a conté cet épisode en quelque sorte tragique. Cette liquidation, qui sonnait le glas de la Comédie-Française, on allait l'accepter lorsque le ministre qui avait alors les Beaux-Arts dans ses attributions (c'était M. Thiers), « se refusa à porter les mains sur une institution consacrée par deux siècles d'existence, raffermir les esprits abattus, prodigua les encouragements, ramena l'espérance et le bien-être. » Quand on pense qu'un comédien tel que Samson allait alors jouer sur la scène du Palais-Royal parce que, disait-il, la Comédie ne lui permettait pas de nourrir sa famille, ce qui était vrai! Un arrêt de justice le força à réintégrer le théâtre dont il fut une des gloires.

Et ce même Samson écrivait un peu plus tard :

« La Comédie-Française, après avoir



36 Le Théâtre-Français (Odéon actuel)
où la Comédie-Française joua de 1782 à 1793
Gravure de Roger, d'après Testard



37 Le Théâtre National des Arts. Aquarelle par de Wailly (18 Germinal, an II)
(L'original porte pour approbation les signatures de Barrère, Billaud-Varenne, Collot d'Herbois, C.-A. Prieur)

touché au moment de sa dissolution est debout et pleine de vie », et Félix Pyat, à la même époque, oui, encore une fois, le révolu-



38 *Façade du Théâtre Louvois*
où une partie de l'ancienne Comédie-Française donna des représentations de 1796 à 1797

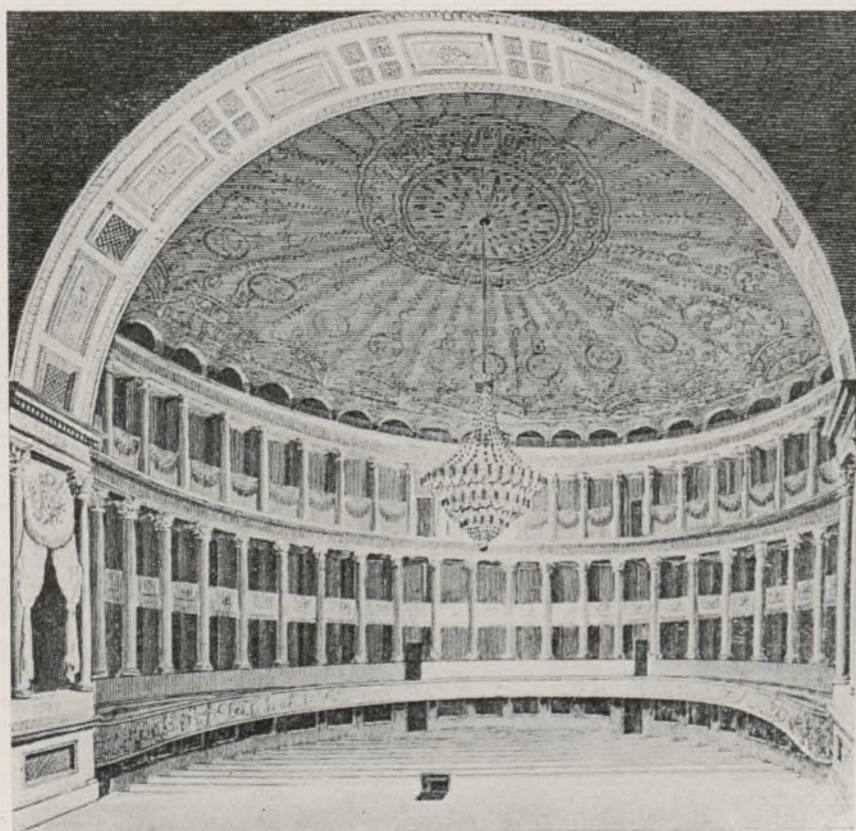
tionnaire Félix Pyat, en personne, réclamait pour la Comédie une subvention plus forte et s'écriait :

« Courage ! L'art ne peut ni reculer ni être stationnaire ; il va, il va toujours en avant. Si donc on a reconnu la légitimité d'un premier théâtre, si la Comédie-Française n'est pas destinée à périr, si le principe de la subvention est proclamé, il faut pourtant bien faire cette subvention utile... et la faire utile, c'est la faire grande, généreuse, digne enfin des Comédiens ordinaires d'une grande nation. »

« Le Théâtre-Français, disait-il encore, est un monument national. Il faut un sanctuaire immuable auquel l'art dramatique puisse sûrement confier ses chefs-d'œuvre. » Il rappelait qu'au plus fort de la Révolution, Prieur de la Côte-d'Or apportait aux Comédiens leur subvention en assignats ; que Napoléon I^{er} leur accordait 400.000 francs sur sa cassette. Il redisait, après d'autres (mais la constatation était et est encore utile), qu'au temps de Molière, « les dépenses ordinaires et extraordinaires, vin, pain et chandelles,



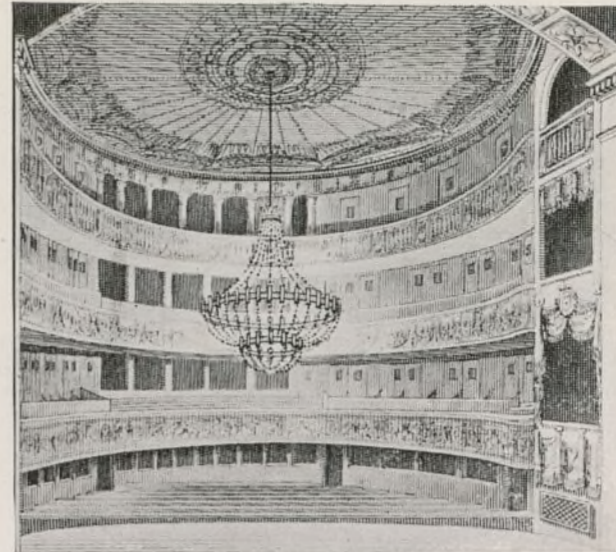
40 *M^{lle} Dumesnil (1713-1803), par Nonnotte*



41 *Salle Feydeau*
où une partie de l'ancienne Comédie-Française donna des représentations de 1795 à 1798

— les chandelles à sept sous la livre, — étaient minimes ». On ne payait alors que 30 livres par jour de loyer. L'élec-

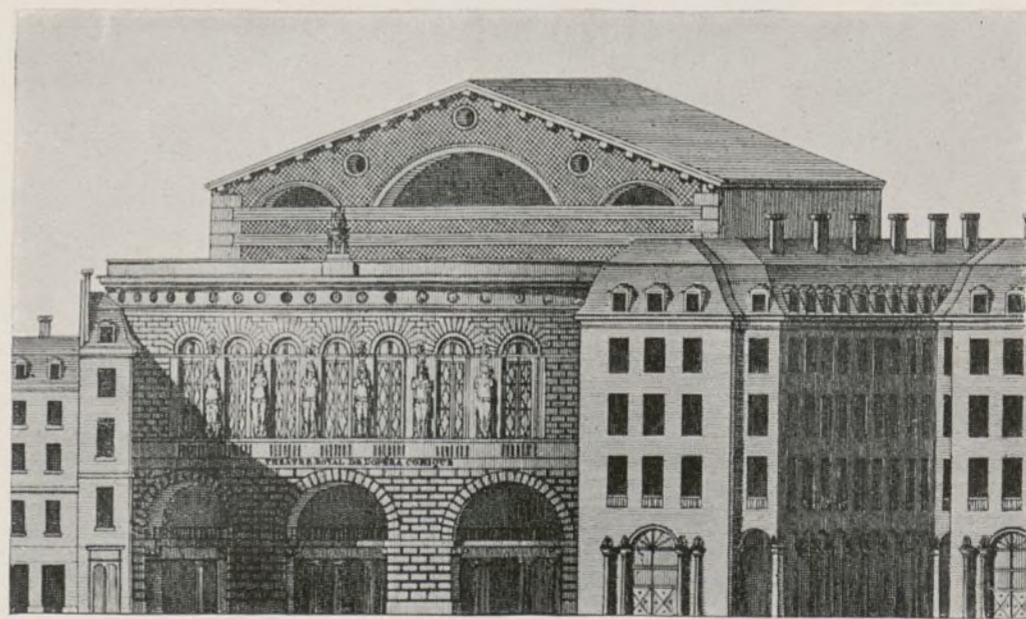
tricité seule dévore aujourd'hui les trois quarts de la subvention. Et la Comédie libérale, généreuse, a ses pensions à acquitter, ces pensions qu'elle a toujours largement accordées à ses serviteurs. Au temps de misère dont je parle, les sociétaires renonçaient, la fin de l'année, à la moitié de leurs appointements pour payer les pensionnaires, les machinistes, les collaborateurs anonymes. L'acteur Provost apportait à ses camarades l'argent de ses économies. Ce furent les années terribles mais héroïques. On les oublie aujourd'hui.



39 *Intérieur de la salle Louvois*

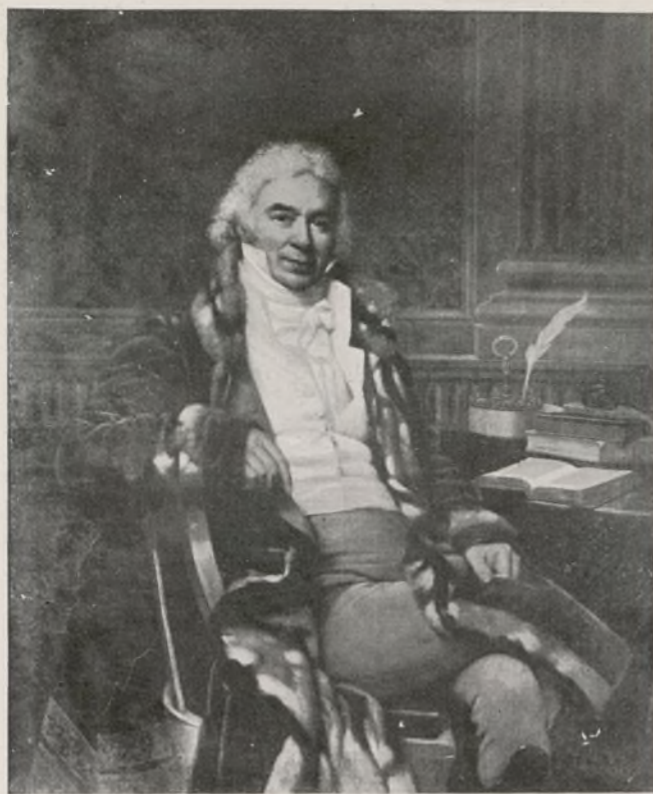
Il faut lire cette « Histoire du Théâtre en France », par Régnier dont je parlais tout à l'heure. Mais lorsqu'il l'écrivait, l'éminent comédien, tout en constatant que la crise mortelle était évitée, ne se montrait pas sans inquiétude, encore, sur l'avenir du Théâtre-Français. A son avis, l'administration collective des comédiens « loin d'être prépondérante dans les transactions dramatiques, ne pouvait lutter contre la rapidité d'action des théâtres rivaux régis par des volontés uniques ». La Comédie, disait-il, « pour être vraiment digne de la mission élevée qu'elle est appelée à accomplir dans le domaine de l'art devrait, par son organisation comme par ses ressources, pouvoir s'attacher l'élite de tous les talents, et pour cela tout lui manque... »

C'est en 1846 que le maître-artiste exprimait ces plaintes et ces craintes. Depuis cette époque, le décret de 1850 en complétant et corrigeant le décret de Moscou, en conférant à un administrateur général représentant l'État, les pouvoirs éparés entre les membres d'un Comité, a fait coïncider avec cette création nouvelle une prospérité toujours ascendante. Sans



42 *Façade du Théâtre Feydeau*

doute, la Comédie, comme au temps de Régnier, n'a pas les moyens matériels de s'attacher tous les artistes qui se distinguent sur les autres scènes, et les gains, aléatoires il est vrai, des acteurs des théâtres de genre sont plus considérables que ceux que la Comédie assure à ses serviteurs, à ses collaborateurs,



43 *Fleury (1750-1822)*
par Gérard



43 *Mlle Mars (1779-1847)*
d'après Gérard



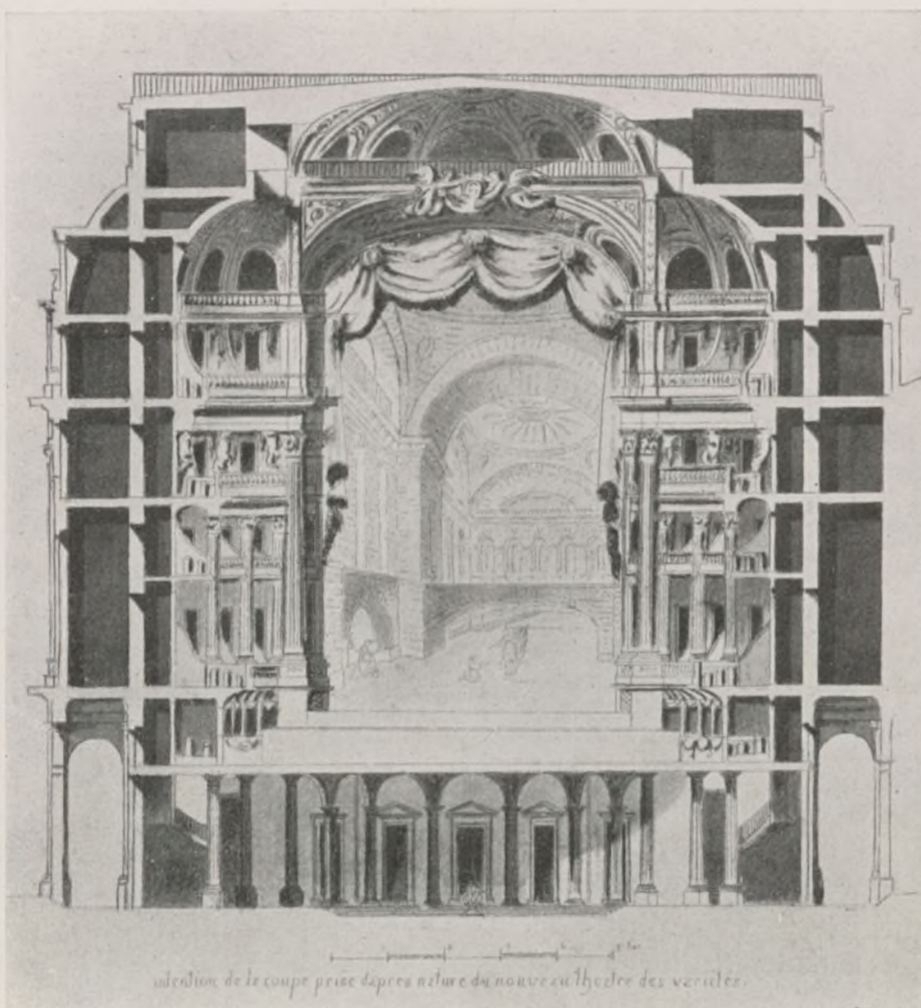
44 *Mlle Raucourt (1756-1815)*
par Adèle Romance-Romany

mais, ni Régnier, ni Samson, ne seraient obligés de demander à des scènes voisines des ressources nouvelles. La Comédie donne, avec la renommée, la sécurité à ceux qui la servent ; et les tournées et les congés — dont profitent tels acteurs qui les reprochent à l'administrateur — assurent la fortune à ceux dont les « anciens » se privaient pour payer leurs employés le 31 décembre venu.

La progression des recettes, la prospérité même du théâtre est évidente. Comptons. Goëthe assure que non seulement les chiffres gouvernent le monde mais qu'ils enseignent comment le monde est gouverné. De 1807 à 1816, les recettes du Théâtre-Français avaient été de 808.046 fr. 91. De 1833 à 1842, elles étaient descendues à 592.543 fr. 16.

A la même époque, la Porte-Saint-Martin, avec les drames romantiques, le Palais-Royal avec Déjazet, voyaient leurs recettes s'élever dans des proportions considérables. Aujourd'hui, les recettes annuelles de la Comédie-Française sont de 2 millions 200.000 francs et plus. M. Thiers n'aurait pas à intervenir pour sauver l'institution menacée. Mais quels efforts pour arriver au partage des bénéfices !

Elle est d'ailleurs toujours aussi attaquée, cette admirable Comédie. On



45 *Salle de la rue de Richelieu (1790)*



46 *Théâtre de la rue de Richelieu (1790), construit pour les Variétés-Amusantes*

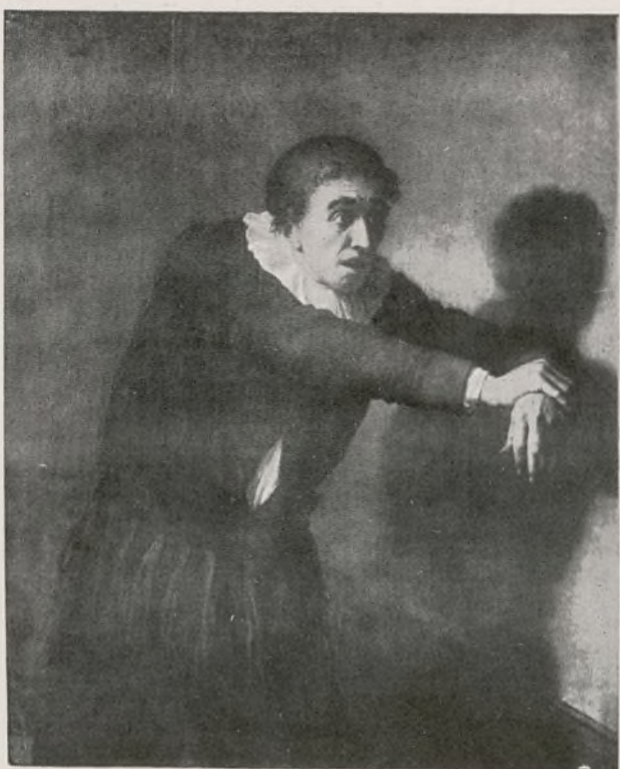
formerait toute une bibliothèque (un peu monotone) avec les brochures, volumes, pamphlets, mémoires constatant (depuis des siècles) la « décadence » de la Comédie-Française. « Depuis la mort de Molière, on a parlé de la décadence du Théâtre-Français comme on a parlé de la fin du monde dès son commencement », dit encore spirituellement Félix Pyat, dans ce vieil article du livre des *Cent-et-un* qu'il me semble paradoxal de citer et qu'on devrait bien réimprimer.

Demandez aux étrangers ce qu'ils pensent de la Comédie-Française. Tous voudraient établir chez eux une institution pareille. A Athènes, comme à Mexico, comme en Amérique, le roi et les gouvernements s'inquiètent de fonder sur le modèle de la Comédie, et avec le principe du sociétariat, des théâtres rappelant l'organisation de notre Comédie-Française. Mais il leur manquera toujours la tradition, le prestige et la majesté des siècles. Attaquez la Comédie, l'Académie, l'École de Rome tout ce qui est notre renom et notre gloire, l'étranger, cette postérité hors frontières, garde pour des institutions qu'il envie un respect dont nous devons être fiers.

Hélas ! la Comédie qui voit venir à elle les touristes de tous pays se rappelle l'heure où ses spec-

tateurs étaient des étrangers aussi, des étrangers qui l'admiraient, mais des admirateurs armés. On a constaté par les feuilles de location des théâtres qu'en 1814 et 1815 les Parisiens étaient remplacés par ces étrangers. « On se rappelle, dit Régnier, une représentation d'*Iphigénie en Aulide*, au Théâtre-Français, quelques jours après l'entrée des alliés dans la capitale, où l'on ne comptait pas dix femmes dans la salle, toute remplie d'officiers et d'uniformes étrangers. »

Ce renseignement ne concorde pas avec les impressions du marquis de Custine constatant (en avril



48 Grandmesnil (1737-1816), par de Soria

1814) que « la foule se presse à la Comédie tandis que les Russes entrent dans Paris et que Bonaparte part pour l'île d'Elbe ». Et la moitié de Paris ne sachant à quoi passer sa soirée court s'entasser sur les banquettes pour entendre crier M^{lle} Duchesnois et voir miauler M^{lle} Mézerai. « Qu'il est facile de mener un pareil peuple, dit Custine... On remplacerait ses rois plus facilement que ses acteurs !... »

Nous avons revu, hélas ! de ces représentations lugubres où, pendant le siège, on jouait, on quêtait pour les blessés. Et je ne traverse jamais le grand et beau Foyer du public sans évoquer son aspect de deuil, tel qu'en ces jours si-



47 Théâtre de la rue de Richelieu, construit par Victor Louis (1790)
Dessin de Meunier



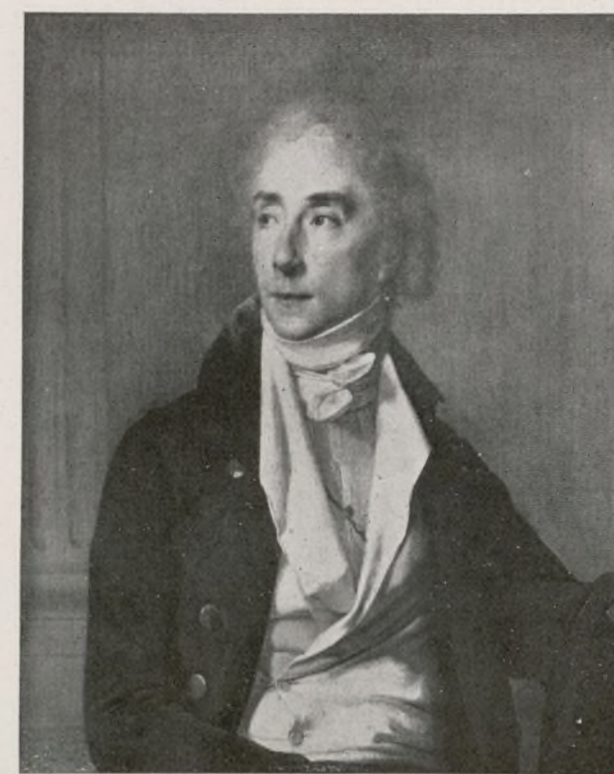
49 M^{me} Thénard (1757-1849)
par Adèle Romance-Romany



51 Salle de la rue de Richelieu (1790)

nistres, avec ses lits aux rideaux blancs où râlaient les blessés du Bourget ou de Champigny, et le Foyer des artistes, sans chercher des yeux la place où mourut le pauvre Seveste dont la statuette en habit militaire faisait dire naguère au président Roosevelt : « C'est beau le talent. Le courage et le sacrifice sont peut-être supérieurs encore. » Et le soldat de Buzenval, sculpté par Fagel et peint par Raffaelli, est comme le héros de la Maison.

Les portraits des Comédiens ont pour cadre leur Foyer, ai-je dit. Les portraits des auteurs ont pour logis la salle du Comité de



50 Baptiste aîné (1761-1835), par Drolling

lecture. Cette salle du Comité, avec son tapis vert autour duquel sont assis les sociétaires élus, est célèbre et n'a point trop changé depuis le tableau de Laissement. Elle a seulement été transportée de l'angle du logis à l'entrée de l'escalier. C'est là que se font les sociétaires, là que seront lues, acceptées ou refusées les œuvres futures. La grande pendule solennelle marquera bien des heures émues, et l'administrateur chargé de faire connaître les sentences, aura, comme l'auteur qui les écouterait, plus d'un moment désagréable à passer. Car, en vérité, si l'écrivain qui vient de lire son œuvre est angoissé à l'idée qu'on le juge là,



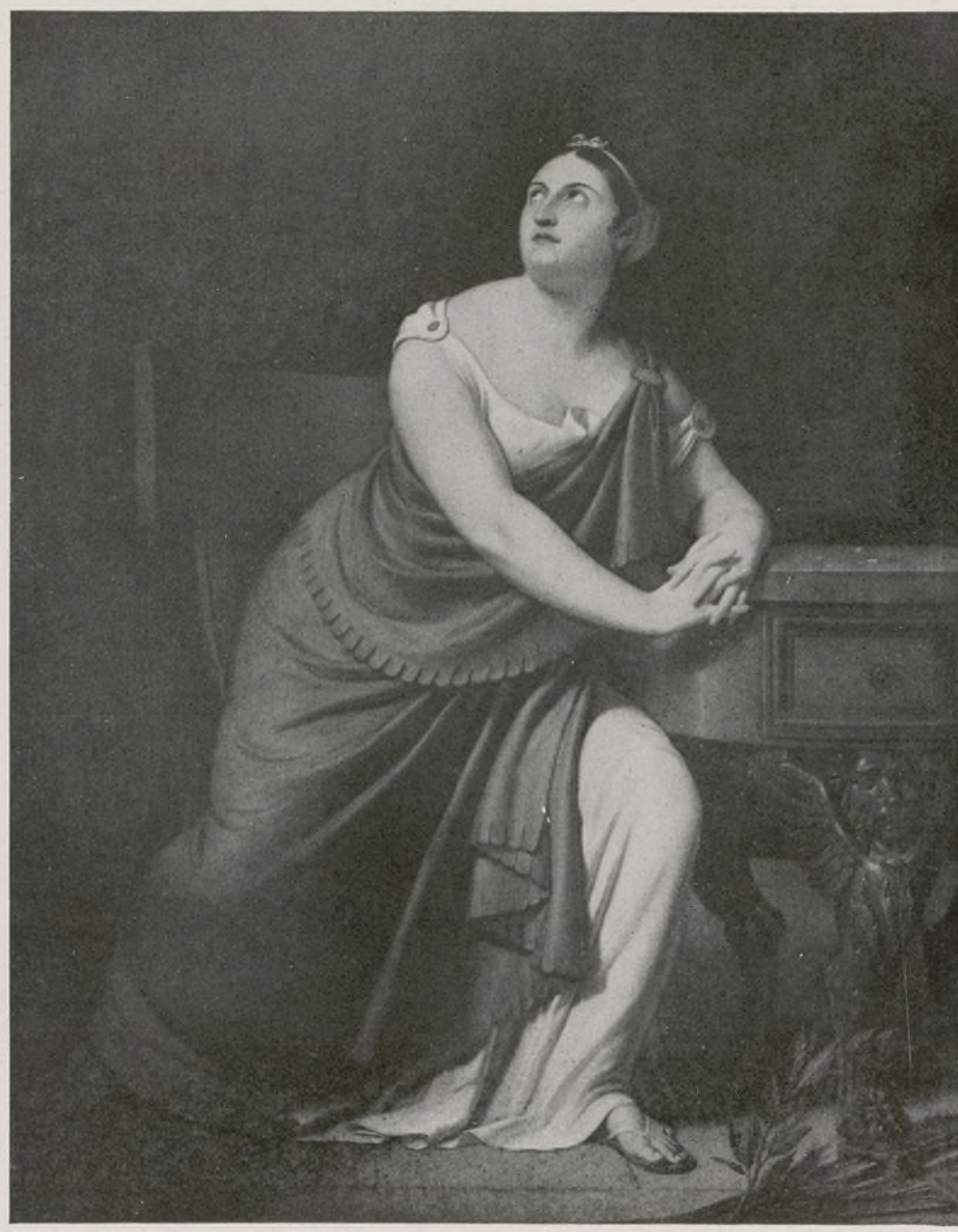
52 Talma (1763-1826) par Eugène Delacroix

derrière cette porte close, le confrère qui doit, par sa fonction, lui transmettre le résultat du vote, le verdict, éprouve un sentiment pénible lorsque le résultat est négatif. Autant il y a de joie à annoncer une bonne nouvelle, autant le devoir paraît dur lorsqu'il s'agit de faire écrouler une espérance. C'est en ces moments-là qu'on regrette le temps où, par sa plume et son labeur, on était libre. *Liber libro*. Ce fut ma devise. Je n'ai pas renoncé à finir ma vie littéraire en la reprenant.

Le sort des pièces devant un Comité ou une Commission de Lecture (car c'est le nom donné par le décret nouveau à ce tribunal littéraire), le résultat de la lecture dépend parfois du talent même du lecteur. C'est bien ce qui pousse la plupart des auteurs à lire eux-mêmes, à se faire leurs propres interprètes, je dirai leurs propres



54 Talma
d'après une miniature



53 Mlle George (1787-1867) par Lagrenée fils

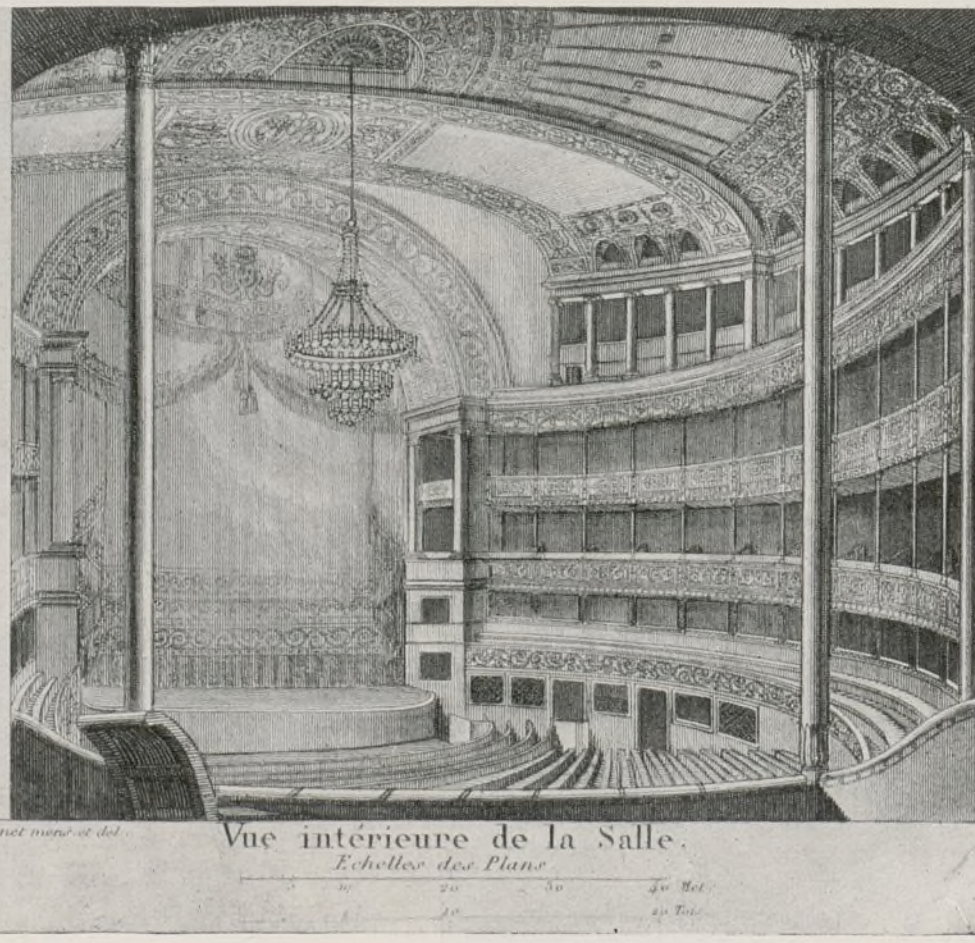
avocats. Edmond Got, qui avait entendu en sa longue vie de comédien tant de lectures et de toutes qualités, affirmait avec raison qu'un auteur qui lit médiocrement sa pièce, la lit mieux pourtant qu'un acteur qui la lit bien. Ce n'est point là un paradoxe : l'auteur fait mieux comprendre le sens de son œuvre. Sa façon de lire explique ce qu'il a voulu faire. J'ai vu tel drame en vers admirablement lu au point de vue du son, de la musique, si je puis dire, par un acteur supérieur, être reçu seulement à *corrections* et être accepté à l'unanimité lorsque l'auteur, lecteur excellent, vint nous le relire en seconde lecture.

Elles sont douloureuses, ces séances de Comité, lorsque la pièce qu'il faut entendre (et dont l'auteur a le "droit de lire") est ennuyeuse, lorsqu'on s'aperçoit dès le premier ou le second acte que



Vue intérieure de la Salle.

Echelle des Elevations Verticales.



Vue intérieure de la Salle.

Echelle des Plans.



Les Sociétaires de la Comédie-Française en 1840, par Geffroy.

la comédie ou la tragédie ne sera point reçue après le cinquième acte. Les visages des auditeurs traduisent l'impression pénible qui fort heureusement échappe à l'auteur penché sur son manuscrit et poursuivant son rêve. Et il est bien rare, disons-le, que l'impression de ce *petit public* ne soit pas, si la pièce est représentée, l'impression du *grand public*. On peut citer bien des pièces reçues par sympathie, par entraînement, par miséricorde (cela s'est vu) on ne saurait donner le titre d'un chef-d'œuvre refusé. « D'ailleurs, à quoi reconnaît-on un chef-d'œuvre ? disait en riant Dumas fils. A ce qu'il ne fait pas d'argent. »

Il lisait fort bien ses pièces,

Dumas fils, et li-
sait même
avec un

⁶⁰ M^{lle} Joly (1761-1798)
Portrait attribué à David

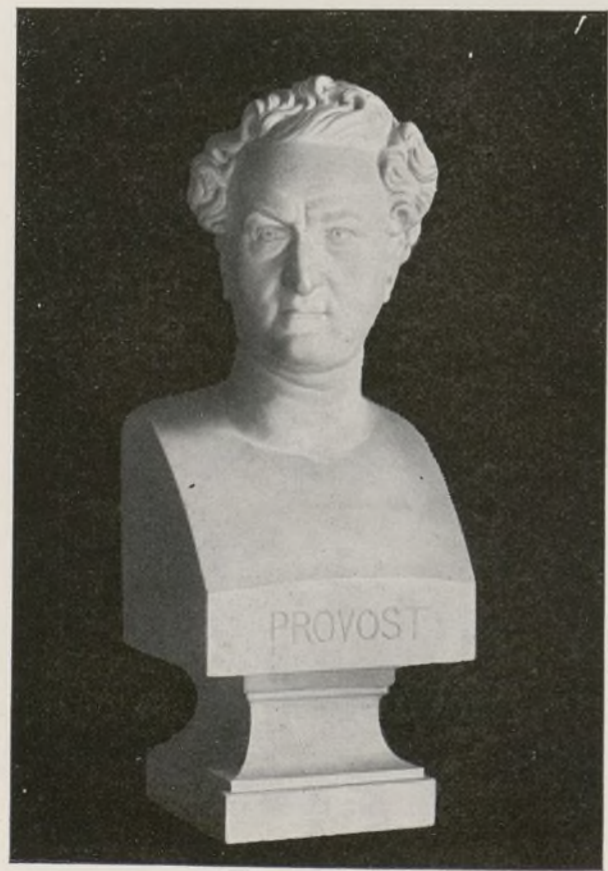
avez
plus de ta-
lent que
moi ! »

art parfait, une dic-
tion rare, les pièces
des jeunes auteurs
auxquels il s'intéres-
sait. C'est lui qui vint
nous donner lecture
de la comédie pos-
thume de Guy de
Maupassant, *La Paix
du Ménage*. Et il en
martela si bien les
phrases, de son débit
coupant comme de

On a gardé de ces
lectures passées des
souvenirs pittoresques.
Lorsque Balzac, par
exemple, vint lire aux
Comédiens son *Mer-
cadet*, qui s'appelait
alors *L'Homme de
paille*, la pièce n'était
pas achevée. Etouf-
fant, arrachant sa
cravate qui le gênait,
enlevant son gilet, puis

l'acier et si personnel, que certaines répliques de Maupassant semblaient tomber des lèvres d'Olivier de Jalin.

Un lecteur exquis, c'était Octave Feuillet. *Irrésistible* disaient ceux qui l'entendirent. M. Henri Lavedan lit avec un art parfait, très fin, séduisant, pénétrant. M. Brieux enflammé, M. Richepin, sonore et entraînant, M. Paul Hervieu, net, précis, impeccable. Il y aurait à comparer l'art de ces lecteurs avec leurs conceptions dramatiques. Beaucoup d'entre eux font dire aux auditeurs : « Il faudrait jouer votre pièce comme vous l'avez lue ! » A quoi un dramaturge répondait en souriant : « Mais il me semble que dans l'art de dire vous

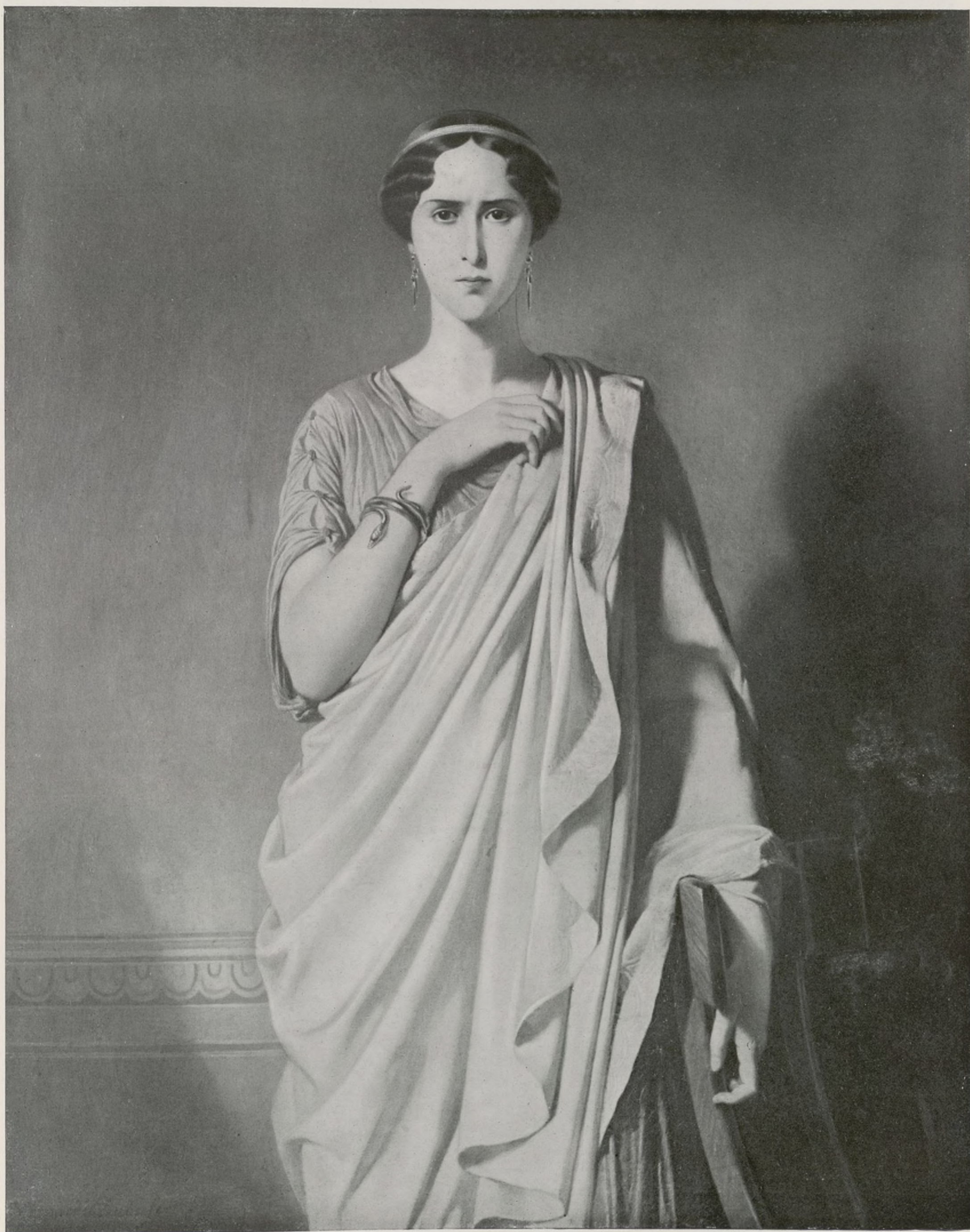
⁶¹ Provost (1798-1865), par Feuchère⁶² Samson (1793-1871), par Crauk



MADAME DUVAL-DESROZIERS

(1776-1807)

Portrait attribué à VESTIER. — Foyer des Artistes de la Comédie-Française



RACHEL (1820-1858)

Par Edouard Dubufe

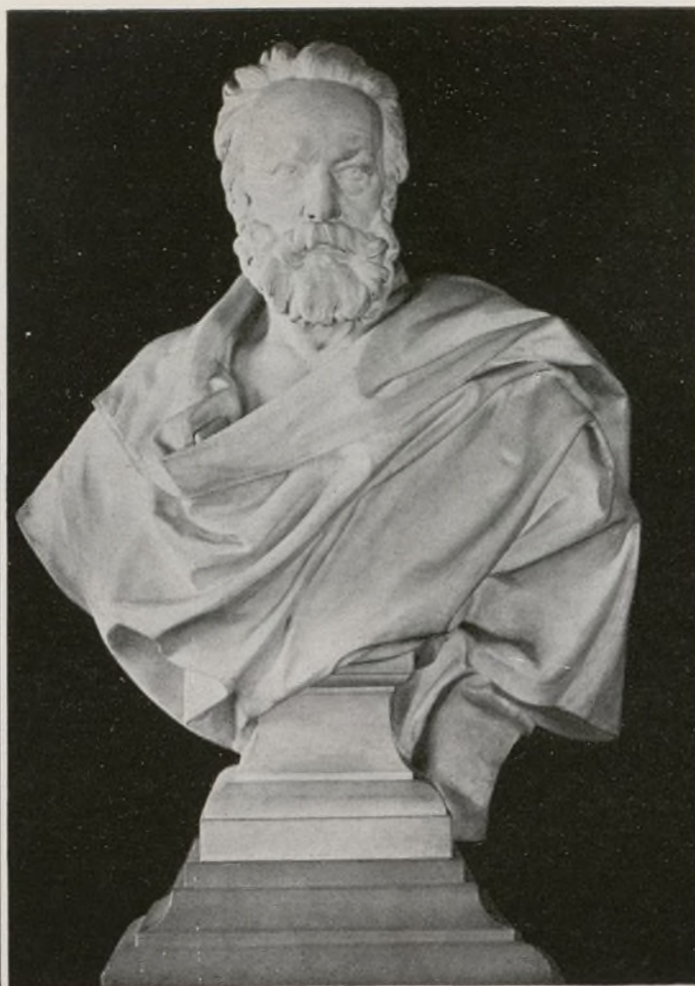
son paletot, le gros homme inspiré, improvisa là, en manche de chemise, joua, mima tout un acte, le dernier, inventé sur place, avec les répliques, les mots, le dénouement, l'arrivée de Godeau, le fameux Godeau, et ce fut tout simplement sublime, le triomphe de l'art que



64 Alexandre Dumas père
par Chapu

ses. *Mercadet*, mis au point par d'Ennery, très glorieux de cette collaboration posthume avec Balzac, passa du Gymnase à la Comédie ; il fait aujourd'hui partie du répertoire, et Balzac a son buste à côté de Molière.

On parle souvent avec raison, du répertoire que la Comédie doit honorer et conserver. Mais avant d'être « du répertoire » toute œuvre dramatique fut une pièce nouvelle. Et il y a quelque chose d'aussi glorieux que de jouer le



65 Victor Hugo, par Dalou

cette *Commedia dell'arte* jouée là, impromptue, par un homme de génie.

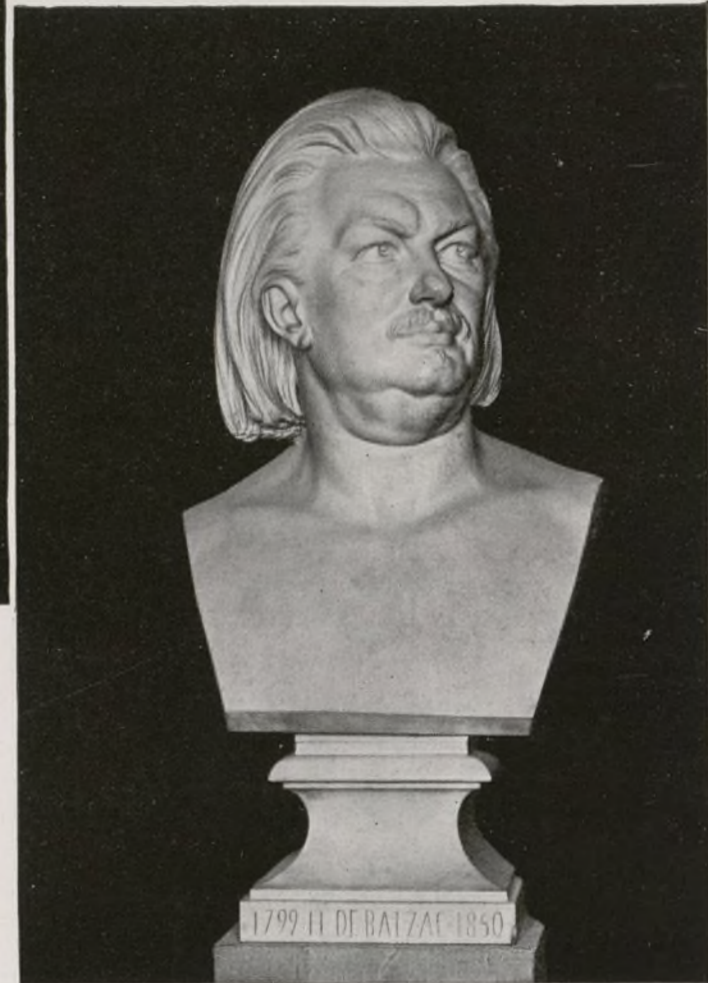
Je souhaite que les Comités futurs aient de pareilles surprises.

siècle, on l'aime d'autant plus profondément qu'on la connaît mieux et dans tout ce qu'elle offre d'admirable et de généreux. Voltaire,

ironique, l'appelait le « tripot comique » ou tragique. Il faut savoir tout ce qui se cache de dévouement et de bonté dans ce « tripot » dont les reporters ne racontent volontiers que les incidents tapageurs. La Comédie-Française est de toutes les fêtes de bienfaisance. Elle se multiplie pour les œuvres de charité. Jamais en vain nul n'a fait appel à la charité de ses sociétaires, de ses pensionnaires. Même lorsqu'un fléau vient l'atteindre, comme l'inondation qui changeait ses caves en

répertoire, c'est de tâcher de créer du répertoire. « *Hernani* n'eût passé, à l'Ambigu, que pour un mélodrame, si Taylor ne l'avait pas reçu au Théâtre-Français », me disait Victor Hugo.

Quand on a eu l'honneur d'administrer la Comédie pendant un quart de



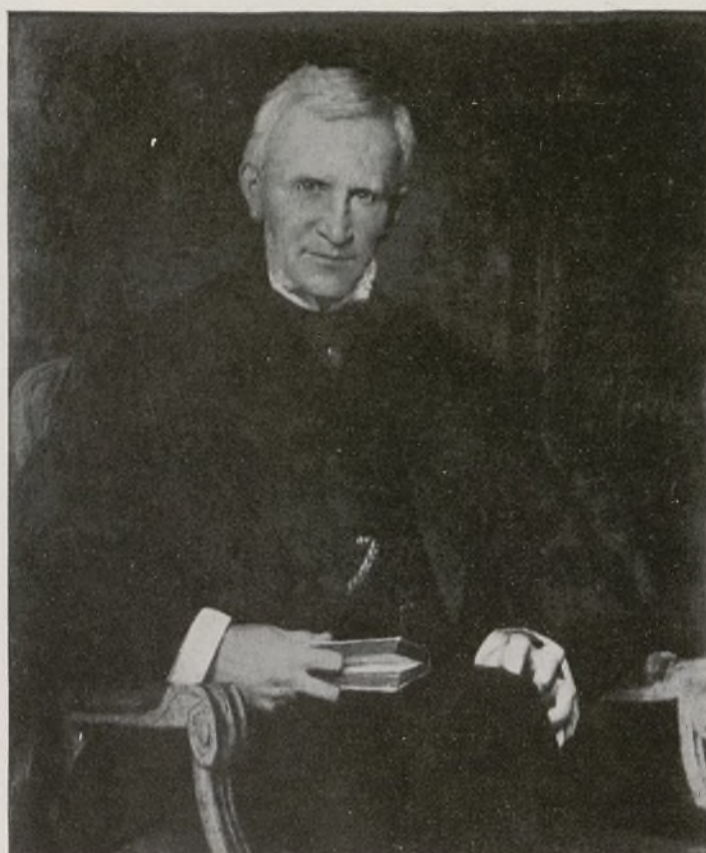
66 Honoré de Balzac
par Marquet de Vasselot



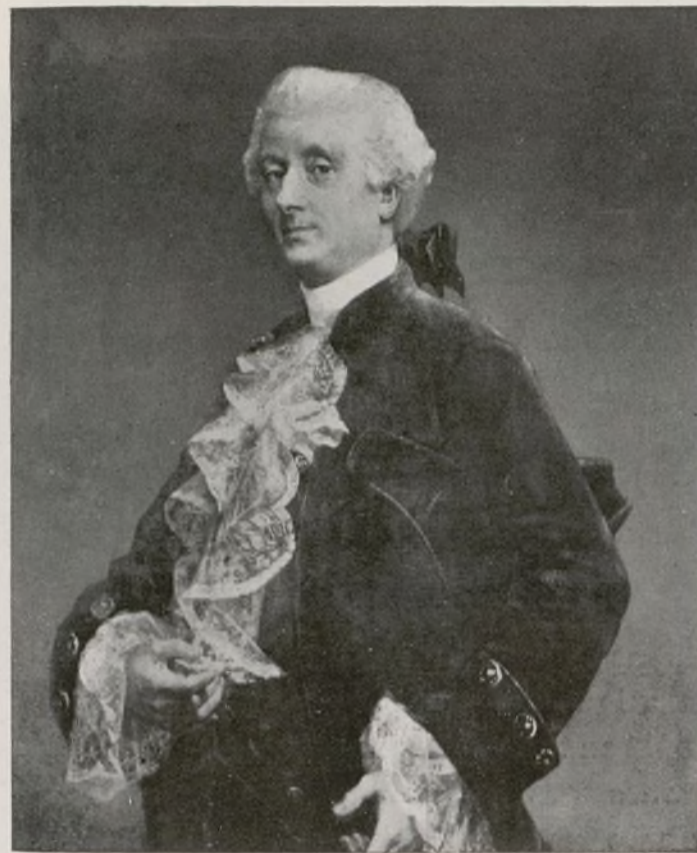
67 Les Sociétaires de la Comédie-Française en 1864, par Geffroy



68 Worms, par Albert Maignan



69 Régnier (1807-1885), par Elie Delaunay



70 Delaunay (1826-1903), par Dupain

canaux où l'on allait en barque, comme à Venise, et qui noyait ses machines, la privait de chauffage et de lumière, la Comédie, pour qui ces journées de désastre étaient ruineuses, jouait pour autrui, apportant son secours, son obole aux inondés. On serait étonné de connaître le total des représentations de bienfaisance où la collaboration, l'appui de la Comédie-Française sont sollicités ! Et les galas pour les monuments, la multiplicité des statues ! La Comédie est comme la tirelire des malheureux. Et ce sont parfois quelques-uns de ses obligés qui parlent de la briser.

J'aurai donc vécu vingt-cinq années de ma vie dans ces coulisses ou dans ce cabinet où j'ai vu passer tant de personnalités diverses et hautes, où j'ai vu naître tant d'espoirs, où l'on m'a annoncé tant de deuils ! Que de disparus sont entrés par cette porte qui ne s'ouvre guère que devant une requête à laquelle on ne peut toujours répondre comme on le voudrait ! « Monsieur, me disait un acteur qui venait de passer une audition, si vous



71 Madeleine Brohan (1833-1900) par Heilbuth



72 Mlle Croizette (1847-1901), par Franceschi

ne m'engagez pas aujourd'hui je me brûle la cervelle sous vos yeux ! » Et il tirait de sa poche un revolver. J'aurai assisté là à bien des scènes tragi-comiques. Francisque Sarcey, il y a bien longtemps, me répétait : « Vous aurez de beaux souvenirs à raconter lorsque vous quitterez la Comédie-Française. Dans dix ans ! » Et je lui répondais : « Dans dix ans, il y aura beau jour que j'aurai quitté la Comédie-Française. »

Dix ans ! Ces dix ans dont me parlait

Sarcey sont devenus vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans de labeur et souvent d'épreuves. Le cabinet de l'administrateur général donne sur un coin de Paris tout à fait délicieux. C'est la petite place plantée de marronniers où les voyageurs attendent en bas l'omnibus, et où, les soirs d'été, les passereaux du voisinage viennent s'assembler sur les arbres. « Il me sera doux, me disais-je, autrefois quand j'entrai là, d'ouvrir la fenêtre et, accoudé au balcon, de regarder ces Parisiens, badauds de la rue ou moineaux de l'air. » En tant d'années je n'ai pas ouvert dix fois ma fenêtre et je n'ai point regardé bourgeonner puis jaunir les feuilles des branches mes voisines. Les visites sont trop nombreuses, les soucis trop divers, les « questions » à résoudre sur le champ trop multiples.

Le buste de M. Perrin, que j'ai fait placer en ce cabinet écoute, en même temps que ceux de Beaumarchais, de Sedaine, de Lekain

et de la Clairon, ce buste de Frétilon que venait étudier Edmond de Goncourt en le trouvant si vivant et si beau. Et le défilé des visiteurs continue et continuera devant les belles tapisseries flamandes qui sont la fierté du réduit, tapisseries sans prix qui furent légèrement tailladées, lors de l'incendie, par les sabres des sergents de ville les « découpant » en hâte pour les sauver mais, qui, réparées, sont un des ornements du monument-musée qu'est la Comédie-Française.

Elles ont leur histoire, ces tapisseries, comme toutes les œuvres d'art de la Maison



73 Coquelin aîné (1841-1909), par Friant

et je la conte volontiers lorsque quelque amateur les admire. « Savez-vous que ces belles tapisseries n'ont pas de prix? » Certes. Et ces nymphes qui plafonnent et cet *Enlèvement d'Europe* qui décore un des côtés de la pièce et ce Polyphème qui, derrière la table de travail où je me suis si longtemps assis, menace et menacera encore après moi Acis et Galatée, sont de superbes échantillons d'un art qui a ses fanatiques. Or, elles ont coûté en tout quatre cents francs, ces tapisseries. Il y a là quatre tapisseries ornant les parois. Chacune d'elles a été payée par Arsène Houssaye cent francs à un marchand de bric-à-brac du voisinage du Palais-Royal.

Lorsque le rédacteur en chef de l'*Artiste* fut nommé administrateur général (c'est le premier représentant de l'État qui porta ce titre), il trouva le bureau de son prédécesseur meublé de meubles en acajou et tendu d'un papier à fleurs. « Un bureau de chef de bureau, me disait l'auteur du *Violon de Franjolé*. Je le fis modifier bien vite. » En ce temps-là, les occasions n'étaient point rares chez les brocanteurs. Arsène



Plafond de Mazerolle (1879)

Houssaye entra dans la boutique de l'un d'eux, là, tout près. Des tapisseries, roulées, disparaissaient sous a poussière « Combien ces rouleaux? » — Il y en a quatre, Monsieur. — Cent francs la pièce ». Et voilà comment, pour cinq louis, on pouvait avoir des *tendidos* qui valent sans doute une vingtaine de mille francs aujourd'hui.

C'est le décor du cabinet où j'aurai passé un quart de siècle. Et si j'ai pu, de là, révéler un auteur nouveau, un comédien ou une comédienne qui continueront demain la tradition et la gloire du logis, former une jeune troupe digne des anciens, donner à des dramaturges l'autorité suprême par l'auréole de la Comédie,

inspirer au personnel de travailleurs, aux bons collaborateurs anonymes ce sentiment que leur chef fut juste et les aima, je ne regretterai pas les années longues et souvent fiévreuses où j'aurai, comme c'était mon devoir, travaillé pour les autres.

JULES CLARETIE.



Fragment du nouveau plafond de P.-A. Besnard (En cours d'exécution)

NOTES HISTORIQUES. — L'Histoire de la Comédie-Française commence officiellement le 21 octobre 1680, date de la lettre de cachet par laquelle Louis XIV réunissait en « une seule et même troupe » les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne à ceux de l'Hôtel de Guénégaud, c'est-à-dire à la troupe de Molière qui, depuis 1673, après la mort de son illustre chef, avait déjà absorbé les Comédiens du Marais. En réalité, cette fusion était faite depuis deux mois, et la nouvelle troupe avait commencé ses représentations, le dimanche 25 août 1680, par *Phèdre* et *Les Carrosses d'Orléans*.

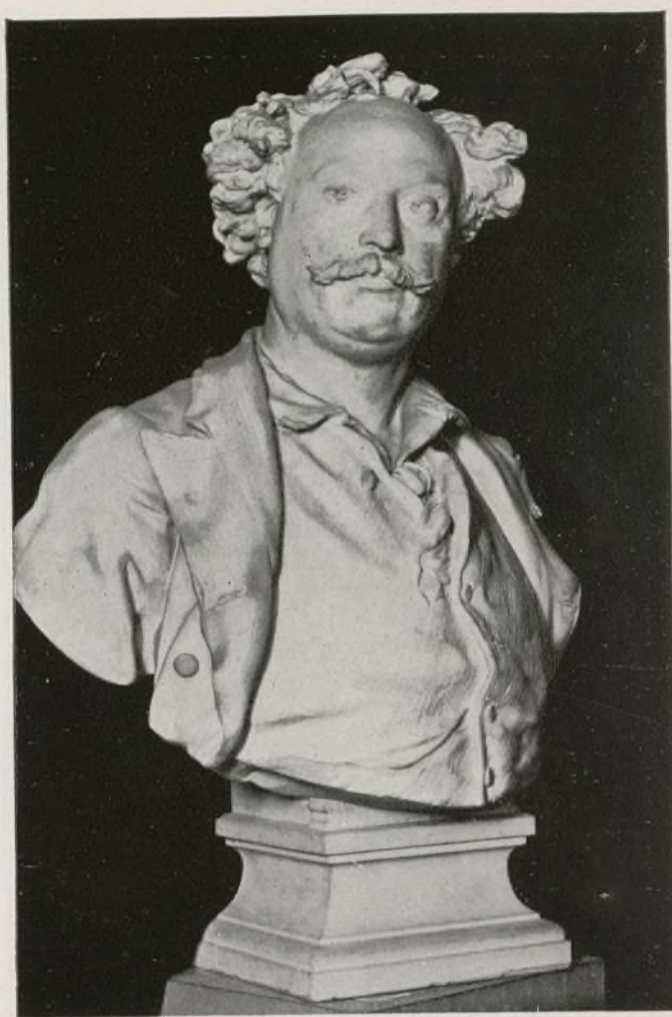
Mais ce n'est pas en vain que la Comédie-Française est appelée la « Maison de Molière »; sa véritable fondation remonte au jour où Molière et sa troupe, revenus à Paris après treize ans de pérégrinations en province, et ayant débuté devant le Roi, au Louvre, le 24 octobre 1658, s'installèrent au Petit Bourbon et commencèrent à représenter en public le samedi 2 novembre 1658.

Le document le plus complet et le plus sûr qui existe sur cette période antérieure à 1680 est l'*Extrait des Receptes et des affaires de la Comédie depuis Pasques de l'année 1659, appartenant au s^r de La Grange, l'un des comédiens du Roy*. Si cet excellent recueil commençait une année plus tôt, on

connaîtrait avec exactitude les titres de toutes les pièces représentées par Molière et sa troupe depuis leur établissement à Paris. Malheureusement La Grange est très laconique pour la période antérieure à son entrée dans la compagnie. On sait seulement qu'après avoir joué successivement *Héraclius*, *Rodogune*, *Cinna*, *Le Cid*, *La Mort de Pompée*, et y avoir été sifflé, Molière donna *L'Etourdi*, déjà représenté à Lyon en 1653 ou 1655, et que la pièce fit « merveille », décidant ainsi l'auteur à abandonner le tragique pour le comique.

On a reproduit plus haut (page 4) un feuillet du registre de La Grange, si précieux à consulter pour l'histoire de Molière et de ses comédiens. C'est celui qui porte l'inscription relative à la mort du grand auteur comique, le vendredi 17 février 1673. Le théâtre avait fait ce jour-là une recette de 1.219 livres, avec la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, joué pour la première fois huit jours avant.

« Ce même jour après la Comédie, sur les 10 heures du soir, Monsieur de Molière mourut dans sa maison rue de Richelieu, ayant joué le roolse dud. *Malade imaginaire* fort incommodé d'un rhume et fluxion sur la poitrine qui lui causoit une grande toux de sorte que dans les grands efforts qu'il fist pour



76 *Alexandre Dumas fils*, par Carpeaux



77 *Emile Augier*, par Jalabert



78 *Victorien Sardou*, par Franceschi



79 *Seveste (1846-1871)*, par Raffaelli



80 *Coquelin Cadet (1848-1909)*, par Dagnan-Bouveret

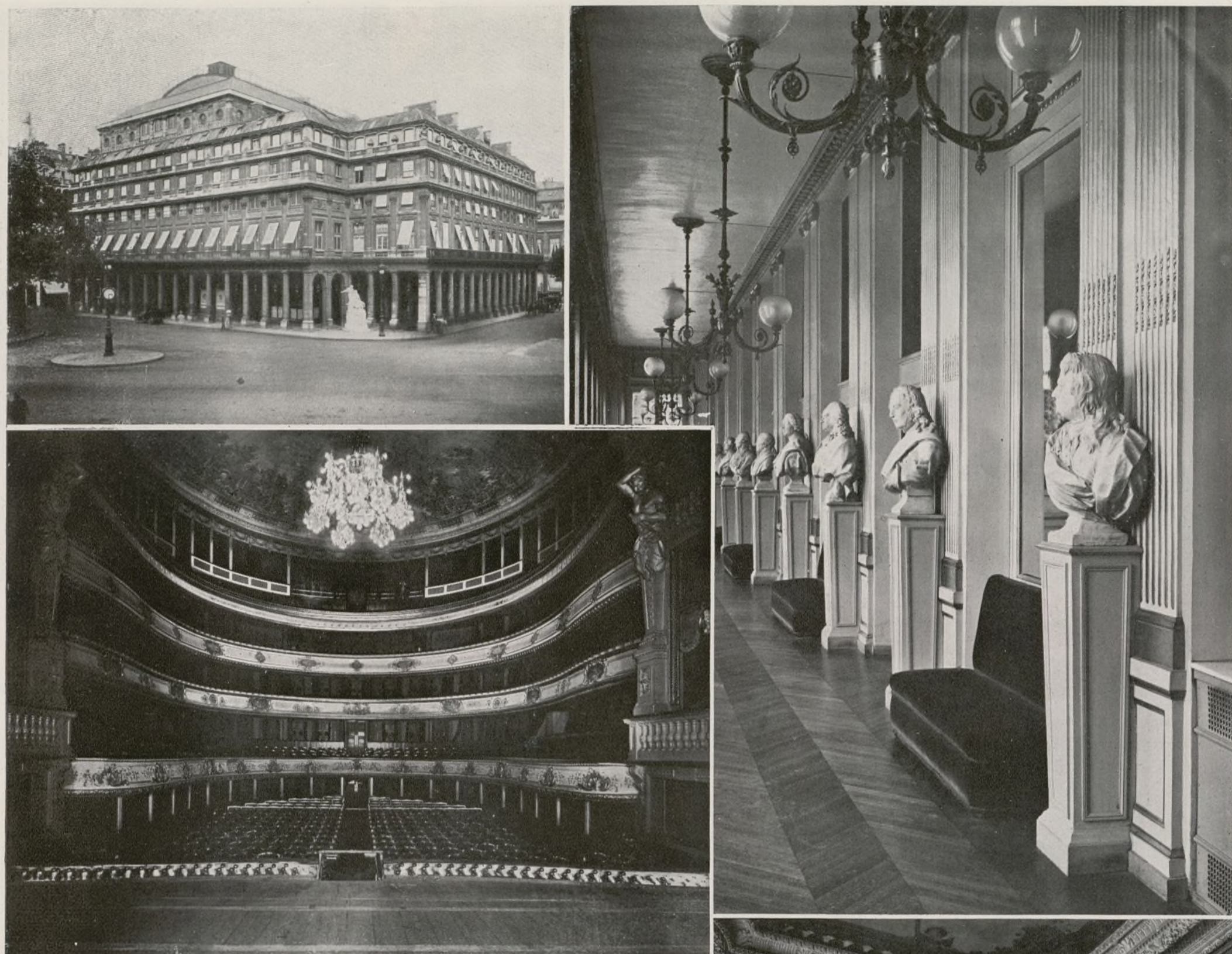


81 *Céline Montaland (1843-1891)*, par Boldini



82

Les Sociétaires de la Comédie-Française en 1894, par L. Béroud



83 La Comédie-Française actuelle : la Façade et la Salle

cracher il se rompit une veyne dans le corps et ne vescu pas demye heure ou trois quarts d'heure depuis lad. veyne rompue. Son corps est enterré à Saint-Joseph ayde de la paroisse Saint-Eustache. Il y a une tombe eslevée d'un pied hors de terre.

» Dans le désordre où la troupe se trouva après cette perte irréparable le Roy eust dessein de joindre les acteurs qui la composaient aux Comédiens de l'Hostel de Bourgogne. »

Ce dessein fut réalisé, comme on l'a dit en commençant, par la charte du 21 octobre 1680, il y aura ce mois-ci 230 ans.

De 1680 à 1689, la Comédie-Française joua au Théâtre Guénégaud, rue Mazarine. Baron et Poisson, dont les portraits par de Troy et Netscher (reproduits page 3) sont conservés au Foyer, étaient, avec le couple Champmeslé, la veuve de Molière et son nouveau mari, François Guérin, La Grange, Rosimond, les enfants de La Thorillière et Hauteroche, les principaux acteurs.

C'est en 1689 que fut inaugurée la salle de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (actuellement rue de l'Ancienne-Comédie), où M^{lle} Duclos, Adrienne Lecouvreur (page 8), Lekain (page 9), M^{lle} Gaussin, Clairon (page 9), Damesnil (page 12) brillèrent d'un si vif éclat dans les tragédies de Voltaire et de Crébillon, durant que les comédies de Regnard, de Dancourt et de Marivaux, avec celles de Molière, commençaient la gloire de M^{lle} Dangeville (page 6), de Bellecour, de Prévile et de Molé (page 10). C'est le théâtre des familles Dancourt, Poisson, Le Grand et Quinault.

En 1770, nouveau transfert. Le vieux local de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés menaçait ruine (malgré cet on-dit, il est toujours debout). La Comédie-Française traverse la Seine et va donner ses représentations aux Tuileries, dans la Salle des Machines, laissée vacante par l'Opéra. Les Comédiens du Roy y couronnent, le 30 mars 1778, le buste de Voltaire (page 8) dans le même local où plus tard siégera la Convention.

Mais on songe enfin à loger l'illustre théâtre dans un immeuble digne de sa réputation depuis longtemps consacrée. On y songe même un peu malgré les Comédiens, médiocrement flattés de l'exil qu'on leur propose dans les parages lointains du Luxembourg. Le projet rencontre d'autres difficultés dans sa réalisation. Les plans de Moreau, d'abord adoptés, reçoivent un commencement d'exécution, puis on leur préfère ceux de Peyre et de Wailly (p. 10). Enfin, la construction du nouveau théâtre est commencée en 1779 sur l'emplacement de l'ancien Hôtel de Condé. C'est l'Odéon actuel. On inaugura la scène le 9 avril 1782, sous le titre de *Théâtre-Français*. De 1784 (l'année du *Mariage de Figaro*), date une innovation importante : l'emploi des quinquets, substitués aux chandelles pour l'éclairage de la salle et de la scène.

La Comédie y prospéra jusqu'à l'époque où la Terreur commença ses matinées tragiques. En 1789, le Théâtre-Français était devenu le *Théâtre de la Nation*. En 1791, une scission s'étant opérée entre les acteurs, une partie de la troupe : Dugazon, Talma, Grandmesnil, M^{lle} Vestris, etc., quitta le théâtre du faubourg Saint-Germain pour celui de la rue de Richelieu construit de 1787 à 1790 par l'architecte Victor Louis, pour les *Variétés-Amusantes* et devenu, depuis un an, le *Théâtre-Français de la rue de Richelieu*.



84 La Galerie des Bustes. — Le Foyer du public

Les Comédiens du Théâtre de la Nation, arrêtés le 3 septembre 1793, puis remis en liberté, jouent, les uns à l'Odéon, les autres à Feydeau, ou à Louvois, ou encore au Théâtre-Français de la République. C'est là que se réunissent, en 1799, les éléments de l'ancienne Comédie épars depuis six ans.

Napoléon, qui s'intéressait au théâtre, signa, comme Premier Consul, le 28 nivôse an XI, l'organisation définitive de la Comédie-Française, et en vertu de cette organisation, les Comédiens passèrent, le 27 germinal an XII (17 avril 1804), un acte de Société, toujours en vigueur, auquel adhère chaque nouveau sociétaire. Le 15 octobre 1812, Napoléon, devenu empereur, signait, au quartier impérial de Moscou, le Décret sur « la surveillance,



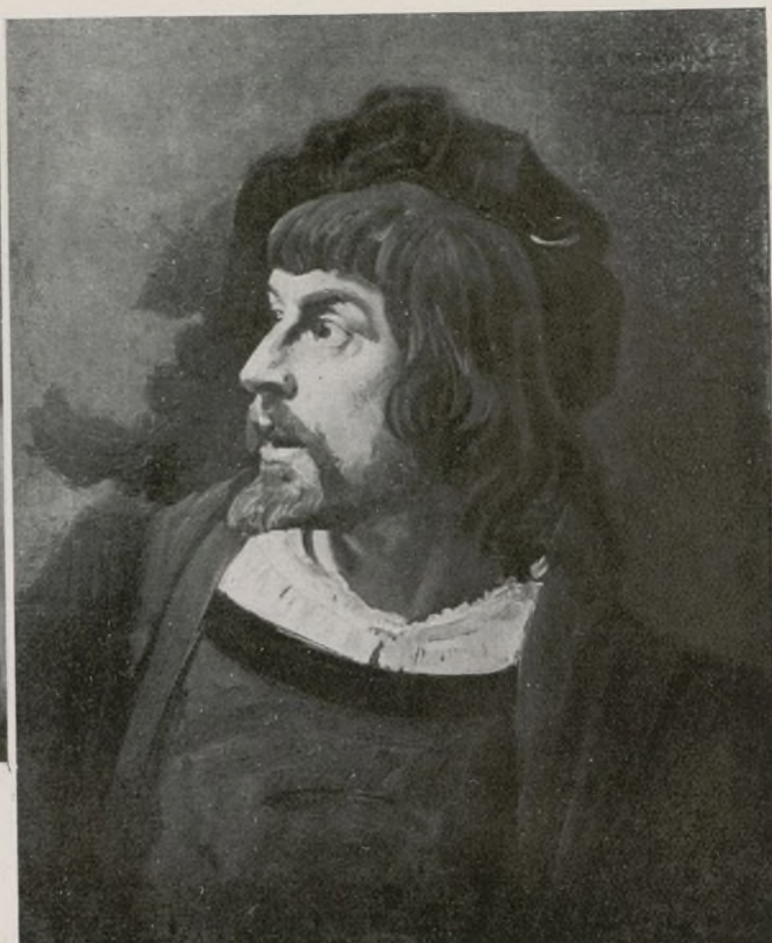
M. Jules Claretie
administrateur général
depuis 1885

(Cl. Stebbing.)



M. Mounet-Sully,
doyen de la Comédie-Française

par Jean-Paul Laurens



M^{me} Bartet,
doyenne de la Comédie-Française

par Dagnan-Bouveret

Théâtre-Français », qui reste la Charte de la Maison. La plupart des grands comédiens et surtout les tragédiens de son époque, Talma, entre autres, reçurent de nombreuses marques de sa bienveillance.

Une anecdote souvent contée prouve que le côté matériel de la prospérité du théâtre ne l'inquiétait pas moins que le côté artistique.

Un jour, aux temps les plus prospères de l'Empire, le ministre de l'Intérieur présentant au Conseil les comptes de la Comédie-Française, Napoléon se récria à l'aspect du déficit : « Cinq cent mille francs de dettes, et cependant la salle est toujours pleine, et toute ma cour y va ! — Oui, sire, la cour y va, *gratis* ! — *Gratis*, mais c'est une honte ! J'entends qu'à dater de ce jour les loges de faveur soient supprimées. » Et elles le furent.

La salle actuelle de la Comédie, restaurée en 1799 par Moreau, en 1822 et en 1847 par Fontaine, en 1863 par P. Chabrol, a été reconstruite par J. Guadet après l'incendie du 8 mars 1900.

En 1847, la salle reçut, pour la première fois une décoration en blanc et or, avec des draperies rouge sombre. L'effet en fut discuté. Il se trouva des critiques pour affirmer qu'elle « attristait la toilette des femmes ». Par contre, le plafond de Gosse ne recueillit que des approbations : il représentait le ciel lui-même, avec le soleil au mi-

lieu, les douze signes du zodiaque autour et les divinités mythologiques

évoluant parmi les nuées. Il fut remplacé par un plafond dessiné par Barrias et peint par Nolau et Rubé, représentant Apollon monté sur Pégase, entouré des Muses. Celui de Mazerolle (page 20) qui lui succéda en 1879, et qui fut détruit lors de l'incendie du 8 mars 1900, se rattachait encore davantage au caractère de l'immeuble. La Comédie-Française, rajeunie et embellie depuis

le sinistre, aura enfin bientôt un plafond digne d'elle. L'Etat l'a demandé au maître Albert Besnard ; il est à peu près achevé, et l'on peut déjà se faire une idée de la beauté de la composition dont nous reproduisons (page 20) la partie la plus avancée.

Devant un temple, sous la colonnade duquel sont les statues de Corneille, Racine, Molière et Victor Hugo, Eve tend au premier homme le fruit qu'elle a reçu du Tentateur, et ce groupe illustre l'immuable thème de la Comédie humaine.

Ailler, de gracieuses figures de femmes symbolisent les Heures ; et en avant du char d'Apollon on voit les neuf Muses qui viennent déposer des fleurs et des couronnes de laurier.

La composition se complète spirituellement d'une figure du Temps, qui, assis sur la corniche du monument où nos poètes reçoivent ces hommages, s'appuie sur la Vérité.

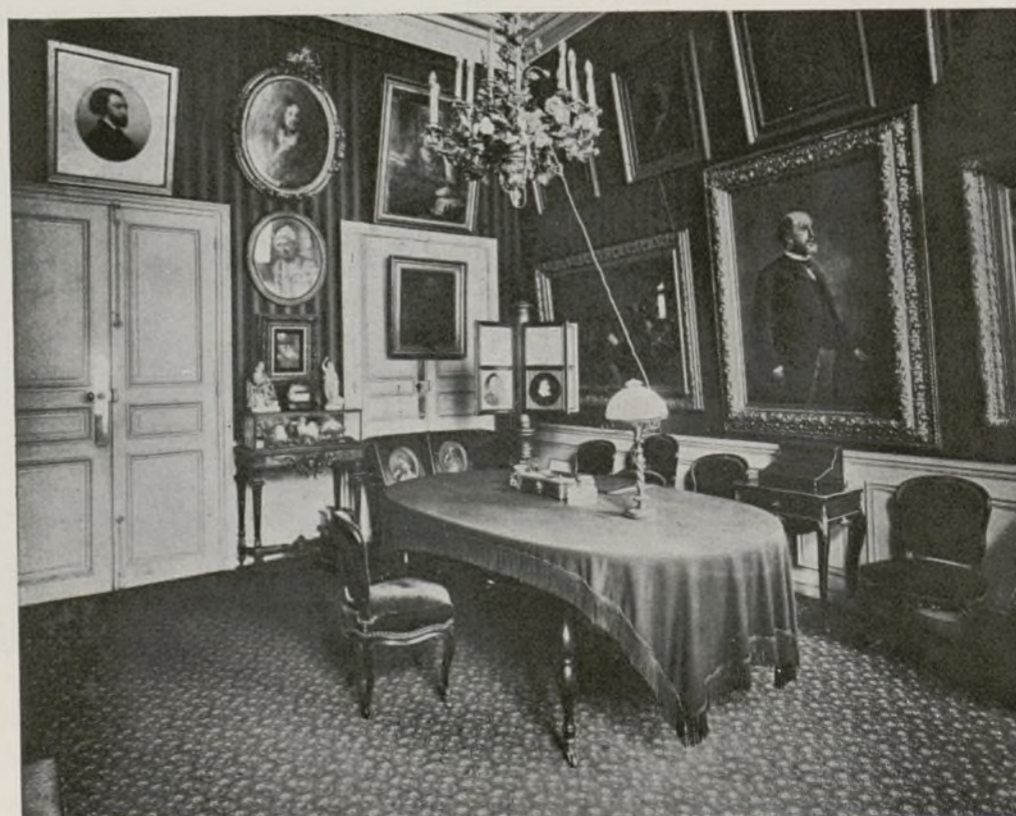
Le plafond du Théâtre-Français sera certainement



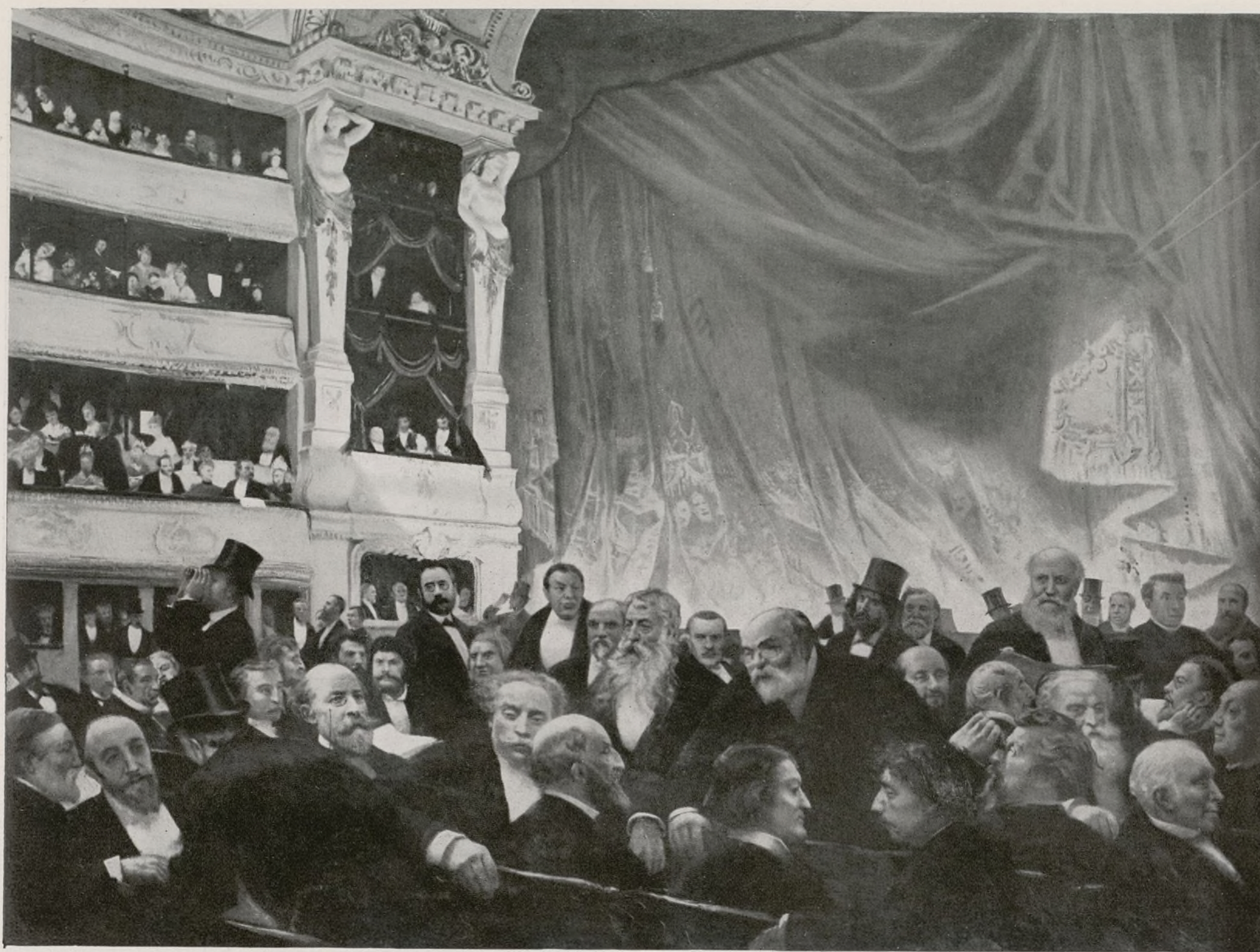
Le Foyer des Artistes



Cabinet de l'Administrateur



Salle du Comité



91 *Un entr'acte à la Comédie-Française* par E. Dantan (1885)

l'un des plus beaux qu'on ait jamais faits pour une salle de spectacle. Reste à savoir quand on pourra le poser, car cette pose demande plusieurs semaines et elle nécessitera donc une fermeture du théâtre, fermeture dont on est loin d'envisager la date.

Nous n'avons ajouté ces notes à l'article de M. Jules Claretie que pour aider nos lecteurs à se reconnaître dans la succession des vues, portraits et documents conservés à la Comédie-Française et reproduits ici (quelques-uns pour la première fois) grâce à l'extrême bienveillance de l'administrateur général. Au bibliothécaire-archiviste, M. Jules Couët, digne successeur de M. Georges

Monval nous devons d'avoir pu y introduire la méthode et la précision désirables.

Depuis son origine, l'histoire de la Comédie-Française se confond avec celle de la littérature et de l'art dramatiques. Ce n'est point en quelques colonnes qu'on pourrait la résumer. Et quand on lui aura consacré des livres importants, érudits et consciencieux, comme l'a déjà fait M. Frédéric Loliée, il y aura encore beaucoup à glaner dans les Mémoires et les Souvenirs des auteurs, des comédiens, de tous ceux qui ont travaillé et quelquefois combattu pour l'illustre théâtre, de ceux qui l'ont défendu, enrichi, et aussi de ceux qui, simplement, l'ont aimé.



92 *Une Lecture au Comité de la Comédie-Française*, par Laisement (1888)
(Alexandre Dumas fils lisant *Francillon*, le 4 novembre 1886. Les membres du Comité, présidé par M. Jules Claretie, sont, de gauche à droite : MM. Laroche, Maubant, Mounet-Sully, Barré, Thiron, Coquelin cadet, Febvre, Got et Worms.)



Vue générale de Trianon-Palace, à Versailles (Cliché Chevojon)

“Trianon-Palace” à Versailles

Les constructeurs qui viennent d'édifier le Trianon-Palace n'ont pas oublié qu'il s'agissait de construire, dans ce Versailles qu'on ne se lasse pas d'admirer, un établissement moderne dans la réalisation des services qu'il est appelé à rendre, mais ne donnant aucune fausse note d'art.

En effet, Trianon-Palace est du plus pur style Louis XVI, style plié aux circonstances, modernisé sans être déformé.

Joindre l'utile à l'agréable était donc la préoccupation de l'architecte M. Sergent, qui a su donner à ce grand hôtel l'aspect d'un château.

Mais si l'architecture est fort bien comprise, la distribution intérieure ainsi que la décoration offrent un plus grand intérêt encore par leur diversité.

Le sous-sol renferme tout ce qu'un hôtel de premier ordre comporte de services insoupçonnés des voyageurs : cuisines, légumier, fruitier, garde-manger, plonge, argentier, pâtissier, cafetier, glacier, économat, caves de jour, salle à manger des courriers, vestiaire du personnel, fleuriste, garde-meuble, bar américain avec escalier particulier venant du dessus, chaufferie, dépôt de charbon, etc...

Le rez-de-chaussée, la partie la plus intéressante de l'ensemble, a son entrée principale dans l'un des pavillons ; on ne pouvait autrement la concevoir à cause du parc et des terrasses à ménager.

Un hall, de forme ovoïde, laisse ouverte la jolie perspective de la galerie de thé conduisant au Restaurant.

Une petite partie entresolée contient les services de l'Administration.

Cette galerie mérite de retenir l'attention : elle est des mieux comprises, c'est une suite de voûtes formant coupes avec pendentifs sur colonnes revêtues de stucs ainsi que les murs.

La richesse décorative de la galerie ainsi que celle du hall résulte du contraste qui existe entre le ton pierre des murailles et des plafonds et les bronzes aussi bien que le mobilier.

Le Restaurant à la suite se prolonge par des terrasses et des petites installations dans le jardin formant une sorte de second restaurant en plein air.

Les saillies produites par les colonnes intérieures, les évidements masquant les canalisations, les ébrasements de baies forment des coins très demandés où on s'isole par petits groupes sans gêner la circulation.

La salle de Restaurant est traitée avec le même soin décoratif que le reste ; elle est en lambris de hauteur, imitation de bois peint en gris, sans or, puisque d'une façon générale la note éclatante est donnée par les appliques et par les lustres.

Le motif général, sans être nouveau, n'en est pas moins très artistique : il est produit par de larges baies en anse de panier laissant le plus possible la vue s'étendre sur le parc, elles alternent avec des colonnes à pendeloques d'ordre ionique français.

Les deux premiers étages se composent d'appartements complets : salon, chambre, toilette-bain et d'autres appartements plus somptueux aux extrémités dans les pavillons. Il y a aussi quelques chambres isolées. Aux deux étages supérieurs on a mis des chambres avec toilettes-bains.

L'entreprise générale de cette importante construction revient à l'Industrielle Foncière (Société anonyme, 129, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris) qui a dirigé tous les travaux avec une maîtrise remarquable.

Il est vrai que des constructions analogues ont déjà été édifiées sous sa direction tant à Paris qu'en Province, notamment à Aix-les-Bains, Monte-Carlo, Biarritz, Compiègne, etc.

A Trianon-Palace, l'Industrielle Foncière s'est chargée elle-même de tout l'ameublement et l'agencement de l'hôtel. Cet ameublement est du meilleur goût tant par le style conforme à l'ensemble de la décoration, que par son fini.

Pour les autres corps d'états, l'Industrielle Foncière s'est adressée aux meilleurs spécialistes.

Couverture et plomberie. — Maison Ph. Monduit (31, rue Poncelet, Paris). Les travaux ont bien été commencés sous la direction de M. Ph. Monduit, président de la Chambre de commerce de Paris, mais une mort prématurée est venue en novembre 1909, enlever presque subitement cet honorable et si actif industriel, unanimement estimé et aimé.

Le soin de continuer les travaux échet donc à ses successeurs.

A en juger par la perfection de l'ensemble, ces travaux sont en tous points dignes de la maison Monduit.

Rien de particulier dans la couverture et les ornements couronnant les pavillons ; mais la partie comprenant la fourniture et l'installation des lavabos en granit-porcelaine est ici d'une importance exceptionnelle et traitée avec le plus grand soin. Chaque chambre est accompagnée d'une salle de bains où tous les appareils satisfont à la fois aux plus grandes exigences de l'hygiène et à la facilité d'entretien.

Ces appareils sont tous de provenance française puisque fabriqués aux usines de Belevoye.

Les services de plomberie comprennent en outre les conduites et installations d'eau et de gaz ; les services d'incendie, à raison de deux postes par étage.

Éclairage, sonnerie, téléphonie. — Maison Saunier, Duval et C^e (99, avenue de la République, Paris). L'éclairage est assuré par 2.500 lampes à incandescence. Les pièces principales sont éclairées

par des lustres très puissants et des appliques style de l'époque. Dans les chambres, l'éclairage est assuré par un lustre central et cinq ou six prises de courant disséminées sur les murs donnant ainsi la lumière partout.

A noter que les canalisations sont entièrement dissimulées, invisibles dans les murs et plafonds.

Dans chaque chambre et salle de bain, il est installé un appel sonnant à l'office de l'étage et répétant le signal au bureau de l'hôtel.

Le service de sonnerie est complété par un service de téléphonie privée.

De toutes les chambres, à chaque étage, le voyageur peut appeler, demander immédiatement ce qu'il désire.

Une disposition particulière lui permet même de communiquer avec son domestique logeant au 5^e étage.

Tous les services de l'hôtel sont ainsi dotés des perfectionnements les plus récents.

Marbrerie. — Maison Dervillé et C^e (164, quai Jemmapes, Paris). Un meilleur choix ne pouvait être fait pour la marbrerie et le carrelage en

la décoration fixe et mobile des chambres et des pièces de réception, les parquets, les agencements de meubles fixes et mobiles, pour les services des sous-sols et des étages. Ce genre de travaux est une des spécialités de la maison A. Vergne, très connue déjà pour les installations de magasins et la menuiserie d'art et de bâtiment, dont on peut voir des spécimens aux Hôtels Régina et Majestic à Paris, à l'Hôtel de l'Hermitage à Monte-Carlo, du Parc à Thonon-les-Bains, de l'Ermitage à Evian-les-Bains, du Rond Royal à Compiègne, etc., et qui exécute depuis longtemps tous les travaux de bâtiment des Grands Magasins du Bon Marché et tous les meubles servant à leur agencement.

L'électricité est fournie par une Station électrique dont la construction a été confiée à la Société Française d'Électricité A. E. G. Cette installation comprend les moteurs dont il est parlé ci-après et 2 dynamos pouvant débiter 220 ampères sous 110 volts, 1 batterie d'accumulateurs, 1 tableau de distribution et les câbles souterrains. La station alimente simultanément les ascenseurs, les pompes et l'éclairage. Elle donne une lumière d'une très belle fixité.

L'usine, située à l'extrémité du Parc, ne laisse rien apercevoir de son fonctionnement.

Les moteurs. — On a adopté le moteur à gaz comme générateur de puissance, force et lumière. Les types choisis offrent non seulement une garantie de marche silencieuse et irréprochable, mais encore une robustesse de construction à l'abri de toute critique.

Ils proviennent des Établissements bien connus : Les fils A. Piat et C^e, dont nous félicitons les Directeurs pour la façon élégante dont ils ont résolu le délicat problème qui leur était posé.

Deux moteurs de chacun 30 HP actionnent directement deux dynamos et malgré les variations constantes de la puissance absorbée, la lumière produite est d'une fixité remarquable. Ces moteurs, dont nous donnons une vue d'ensemble, sont du dernier modèle "Piat" et leur fonctionnement particulièrement silencieux et régulier, tant au gaz de ville qu'au gaz pauvre, les recommande d'une façon toute spéciale pour les installations de grands hôtels, châteaux, etc.

Les ascenseurs et monte-charge électriques sortent des ateliers Abel Pifre, l'ingénieur spécialiste le plus expérimenté et dont les importantes installations ne se comptent plus.

Le service des voyageurs est assuré par un ascenseur d'une puissance de 450 kilos permettant de monter 6 à 7 personnes à grande vitesse. Cet ascenseur est conduit par un liftier au moyen d'un commutateur : les arrêts et démarrages s'effectuent à une vitesse réduite, de façon à être faits progressivement et sans à-coups.

La cabine de cet ascenseur, établie avec tout le confort moderne, est munie de tous les appareils de sécurité possibles.

Le service des bagages se fait au moyen d'un monte-charge d'une puissance de 400 kilos. Les bagages devant être accompagnés par les employés de l'hôtel, cet appareil est muni de tous les mêmes perfectionnements et appareils de sécurité que l'ascenseur ; et de cette façon peut également servir d'ascenseur pour le personnel.

Enfin dans les offices sont installés deux monte-plats électriques à grand service desservant tout l'hôtel et permettant d'envoyer la benne à l'étage demandé.

Ces appareils ont eu un service très intense pendant toute cette saison et ils ont donné toute satisfaction comme il était facile de le prévoir.

La miroiterie. — Pour cette partie, qui joue

un rôle décoratif si important, M. P. Joussemet (27, boulevard Diderot) a fourni une collaboration très remarquée pour le bon goût qui en a inspiré tous les détails, ainsi que pour les intéressantes innovations qu'elle comporte. A côté des beaux cadres des glaces, de style XVIII^e siècle, qui décorent toutes les cheminées, et qui sont surmontés de peintures dans le goût des trumeaux anciens, nous signalerons les glaces de toilette montées sans cadre et avec tablette cristal, sur supports nickelés, système breveté que les intéressés pourront voir dans la galerie récemment ouverte par M. Joussemet, 22, rue Cambon, où sont d'ailleurs exposées toutes les créations de la maison, qui a également concouru à l'aménagement des plus beaux hôtels modernes d'Europe : Riviera Palace, Monte-Carlo ; Winter Palace, Menton ; Hôtel Mirabeau, Aix-les-Bains ; Hôtel Régina, Biarritz ; Hôtel Ermitage, Evian-les-Bains ; Hôtel Terminus, quai d'Orsay, Paris ; Elysée Palace Hôtel, Paris ; Hôtel Meurice, Paris ; Grand Hôtel, Paris ; Mercédès Hôtel, Paris ; Princess Hôtel, Paris ; Royal Palace Hôtel, Paris ; Princess Hôtel, Londres.

Horloges. — « Trianon-Palace », comme la plupart des hôtels récents : Majestic, Meurice, Astoria, Carlton, Brighton, etc., possède des horloges "Magneta". Les "Magneta" ne nécessitent ni remontage ni entretien, elles fonctionnent avec régularité parfaite. De plus, fait essentiel pour un hôtel, tout bruit est absolument supprimé. Les horloges sont rigoureusement silencieuses.

Chronique Immobilière

Au moment de la reprise des affaires, nous publions à nouveau une *Chronique Immobilière*, avec l'espoir qu'elle sera aussi bien accueillie que les précédentes par les lecteurs du *Figaro Illustré*.

L'organisation des différents services de notre cabinet nous permet de traiter toutes les opérations immobilières aux meilleures conditions, et très rapidement.

Par nos relations avec de gros capitalistes et de puissants groupes financiers, nous disposons de capitaux importants, soit en ouvertures de crédit pour construire, soit en prêts hypothécaires, aux taux de 4, et 4.10 0/0 (inférieurs par conséquent à celui du Crédit Foncier), et nous faisons prêter de 20 à 25 0/0 de plus que cet établissement.

Parmi les immeubles à vendre, nous en signalons aujourd'hui un certain nombre que nous considérons comme des affaires de tout premier ordre.

Passy. Immeuble en bon état, 4 étages. Surface : 258 mètres. Ravalement récent. 2 locataires par étage. On peut construire sur cour. Rapport : 6.000 francs. Prix : 103.000 francs. Il reste dû au Crédit Foncier : 30.000 francs à 4,48 0/0 pour 75 ans. Occasion urgente.

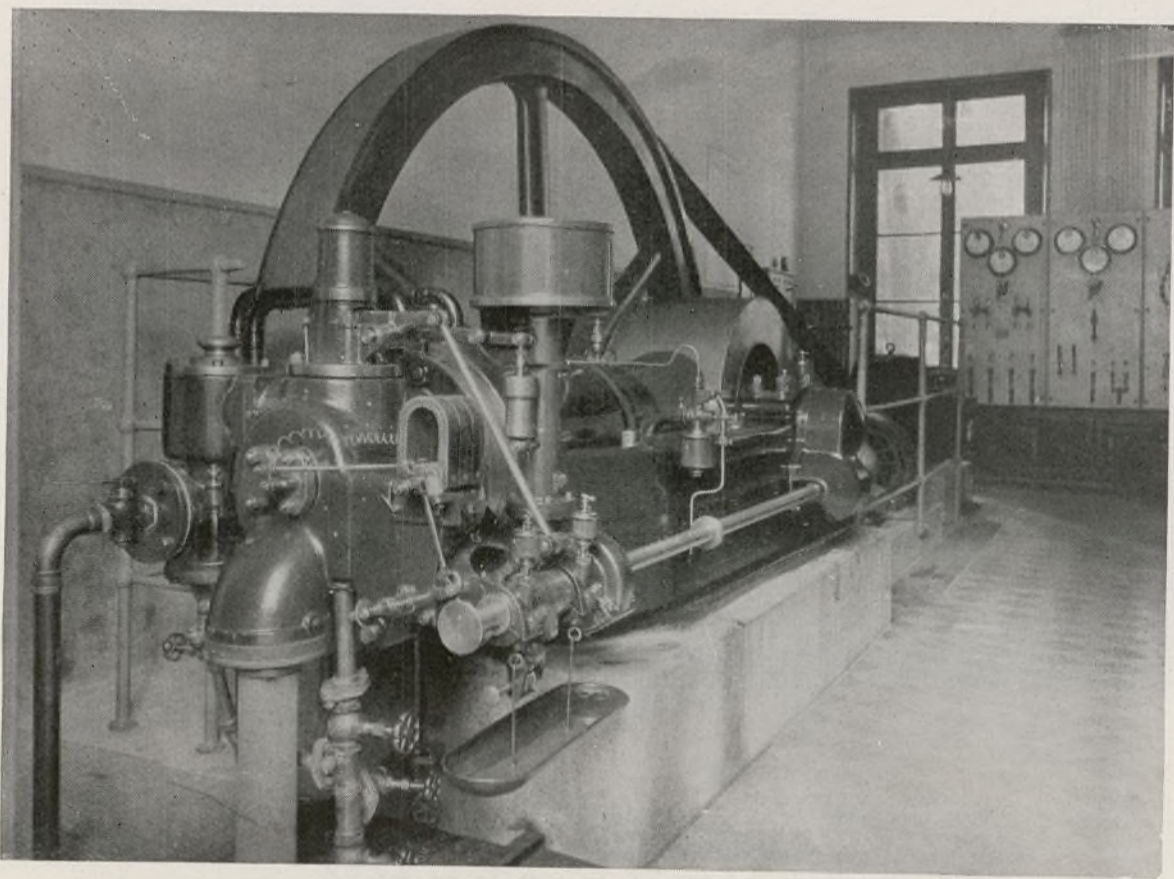
Batignolles. 1^{re} Belle maison d'angle. Jamais de non-valeur. Parfait état. 6 étages. Tout à l'égout. Locations de 500 francs. Rapport : 10.050 francs. Prix : 135.000 francs. Vente pressée.

Rue Lamarck. Bel immeuble d'angle. Grande façade développée. Surface : 300 mètres. Rapport : 17.200 francs. Prix : 255.000 francs. Il est dû 130.000 francs à 4 0/0.

Boulevard Saint-Germain. Superbe maison en pierre de taille. Construction très soignée, de 25 ans. Parfait état. Rapport : 19.700 francs (à augmenter). Prix : 265.000 francs.

Faubourg Poissonnière. Construction moderne. Surface : 350 mètres. 6 étages. 2 appartements par étage. Jamais de non-valeur. Locations avec baux et sans baux. Rapport : 23.000 francs. Prix : 330.000 francs. Affaire à voir de suite.

Avenue Henri-Martin. A l'entrée du Bois de Boulogne. Maison moderne. Construction de premier ordre. Électricité, téléphone, chauffage, ascenseur. Surface : 425 mètres. Toutes les locations avec baux de 3, 6, 9. Rapport : 44.085 francs. Prix : 575.000 francs.



(Cl. Chevojon) La salle des Machines de "Trianon-Palace". (Moteurs Piat.)

marbre que celui de cette importante maison, bien connue pour la richesse et la variété de ses marbres, les plus beaux du monde.

Un des derniers travaux de cette maison, l'escalier de descente aux coffres-forts du Crédit Lyonnais à Paris, que tout le monde peut admirer, nous montre du reste un joli spécimen de la marbrerie Dervillé.

Toiture-terrasse. — M. J. Deschamps, 8, rue Labie, Paris, a fait la couverture des remises et de la salle des machines en ciment volcanique. Ces produits, qui ont fait leur preuve, sont comme l'on sait d'une étanchéité absolue, offrent une grande souplesse, résistent aux tassements et aux trépidations et leur durée est indéfinie. On a considéré avec raison ce genre de toiture comme un isolant parfait contre la chaleur et le froid. Exécuté par un entrepreneur consciencieux comme M. J. Deschamps, ce genre de toiture donne les meilleurs résultats.

Carrelage et revêtements. — La maison Boch frères (77, rue Lafayette) pour les carrelages en grès cérame et les revêtements en faïence — produits qui doivent toujours figurer en première ligne quand on applique les principes d'une hygiène bien entendue.

MM. Boch, en créant en 1860 leur usine de Maubeuge (Nord), ont introduit en France la fabrication du carreau en grès cérame, aujourd'hui universellement connu. Ils n'ont cessé depuis de se maintenir à l'avant-garde de leur industrie par les améliorations incessantes apportées à leur fabrication et la création de modèles inédits dont paraît en ce moment une nouvelle série dans les styles Empire et Louis XVI.

Menuiserie et parquets. — La menuiserie a été admirablement traitée par la maison Albert Vergne, 5 et 7, rue de la Petite-Pierre, à Paris, pour

6,40 0/0, un quart déduit. Près boulevard du Temple. Immeuble bien construit. Boutiques. Surface : 500 mètres. Rapport : 18.800 francs. Jamais de non-valeur. Prix : 230.000 francs.

Rue Richer. Au centre des affaires. Belle maison d'angle. 6 étages. Grande façade. Toujours tout loué. Rapport : 16.700 francs. Prix : 195.000 francs. A vendre de suite.

Près le Bon Marché. Belle maison d'angle. 6 étages. 12 fenêtres de façade. Plusieurs baux. 3 boutiques. Parfait état. Tout à l'égout. Beaux appartements. Rapport : 20.000 francs. Prix : 270.000 francs. Facilités de paiement.

VII^e Arrondissement. Immeuble d'angle en très bon état. Façade : 30 mètres. Boutiques. 2 appartements par étage. Construction très soignée. Rapport : 22.000 francs. Prix : 325.000 francs.

Boulevard Saint-Germain. Maison d'angle 7 étages. Façade développée. Surface : 284 mètres. Parfait état. Rapport : 35.647 francs. Prix : 500.000 francs. Il est dû au Crédit Foncier 250.000 francs à 4,30 0/0.

XI^e Arrondissement. Immeuble de 5 étages. 7 fenêtres de façade. Boutiques. Grande cour. Caves sous tout l'immeuble. Tout à l'égout. Jamais de non-valeur. Surface : 1.460 mètres. Rapport : 45.403 francs. Prix : 625.000 francs. Il est dû 428.000 francs à 4,48 0/0 pour 75 ans.

Madeleine. Maison d'angle. Construction de 20 ans. Pierre de taille. Tout le confort moderne. 2 bâtiments. A l'expiration prochaine des baux, augmentation sensible du revenu. Surface : 750 mètres. Façade : 50 mètres. Rapport : 81.895 francs.

Prix : 1.400.000 francs, dont 650.000 seront payés dans le délai de 10 ans à la mort du propriétaire actuel.

Gare Saint-Lazare. Bel immeuble 3 façades. Surface : 580 mètres. Grande façade. Tout le confort. Peut convenir pour Banque ou grande administration. Rapport : 105.000 francs. Prix : 2.500.000 francs.

HOTELS

XVI^e Arrondissement. Rez-de-chaussée et 1 étage. Jardin. Tout à l'égout. Prix : 25.000 francs.

Montmartre. Rez-de-chaussée et 2 étages. Eau, gaz, tout à l'égout, téléphone. Chalet d'artiste. Surface : 450 mètres. Prix : 65.000 francs. A enlever de suite.

A l'entrée du Bois de Boulogne. 2 façades. Surface : 364 m. 50. 2 étages. Atelier d'artiste. Prix : 190.000 francs.

XVI^e Arrondissement. A l'angle de 2 belles voies. Surface : 454 m. 58. Façade : 35 mètres. Belle construction. Prix : 600.000 francs (faire offres).

Avenue des Champs-Élysées. Situation exceptionnelle. Surface : 1.100 mètres. Vastes dépendances. Prix : 1.200.000 francs.

PROPRIÉTÉS

En Normandie. Château historique et ancienne chapelle. Écuries, remises. Bois, chasse, pêche. Contenance : 47 hectares. Prix (faire offres).

Eure-et-Loir. A 100 kilomètres de Paris. Belle maison d'habitation. Parc, jardins, terres, bois. Ferme. Contenance : 80 hectares. Prix : 120.000 fr.

Eure. Beau domaine de 125 hectares. Plusieurs

bâtiments. Belle ferme. Les terres sont très bonnes. Prix : 180.000 francs.

Manche. Maison moderne, tout le confort, chauffage central. Au bord de la mer. A 10 minutes de la gare. Parc, jardins, herbages. Communs. Superficie totale : 5 hectares. Prix : 200.000 francs.

Oise. A 1 heure de Paris. Très jolie propriété. Château en très bon état. Jardins, pâturages, bois, parc. Chasse et pêche. Contenance : 43 hectares. Prix : 200.000 francs. Vente très pressée.

A 88 kilomètres de Paris. Belle propriété de rapport et d'agrément. Deux fermes avec maison de maître. Contenance : 250 hectares. Chasse et pêche. Prix : 225.000 francs. A voir de suite.

Calvados. Beau domaine de 1.750 hectares. Composé de 13 fermes louées avec baux, impôts à la charge des fermiers. Bois. Chasse superbe. Prix : 700.000 francs. Il est dû 550.000 francs que l'on peut conserver.

A 120 kilomètres de Paris. A vendre en totalité ou en deux lots. Belle propriété. Prix : 2.000.000 fr.

TERRAINS

Vente et lotissements. Échanges. Études gratuites. Répertoire complet de terrains situés à Paris et en banlieue. Véritables occasions à enlever de suite.

Pour tous les renseignements concernant notre Chronique Immobilière, écrire ou voir : M. Léon Gamotot, 28, rue de Montpensier, Paris (Palais-Royal), de 9 à 10 heures et de 4 à 6 heures. Téléphone : 268-57.

L'EXPOSITION DE BRUXELLES



Vue de la nouvelle façade principale de l'Exposition de Bruxelles.

Qui donc a dit qu'un incendie avait dévoré une partie de l'Exposition de Bruxelles? — Dans la multitude joyeuse qui, à l'heure de la retraite, roule ses flots pressés vers le centre de la ville, interrogez cent mille personnes; elles vous diront : « Un incendie? Où ça? Nous n'en avons pas vu la trace! » — Ah! ces journalistes! De quelles sinistres inventions ils remplissent leurs gazettes!... Avoir le toupet de raconter au monde entier que l'Exposition de Bruxelles avait flambé!

A qui croire? — Descartes nous apprend qu'entre deux opinions extrêmes, il faut choisir... la moyenne; et c'est la sagesse même, car la vérité est que si les journalistes ont de l'imagination, il arrive aussi que les organisateurs d'Expositions n'en manquent point non plus et qu'elle soit servie chez eux par une rare force d'action et d'initiative. Dans le cas qui nous occupe, si les journalistes n'ont pas eu tort, les organisateurs ont eu bigrement raison! — Oui, l'Exposition de Bruxelles a connu l'horreur tragique d'un incendie; mais un effort surhumain a fait sortir de ces ruines d'une

nuit de nouvelles et triomphantes beautés : en l'espace de trente jours, ce qui était desséché a superbement refleurir, et de majestueux palais ont surgi des cendres à peine refroidies.

Et vraiment, le visiteur le plus attentif cherche en vain, dans ces 90 hectares de halls, de palais, de pavillons, de jardins, d'avenues verdoyantes et fleuries, la trace, le vestige de l'incendie du 14 août, et parmi toutes les surprises qui provoquent l'admiration du nouvel arrivant, il n'en est pas de plus impressionnante peut-être que cette énigme posée par le magnifique et chatoyant décor de l'Exposition rajeunie : « Où donc a-t-il brûlé? »

En ce mois d'octobre, qui est généralement en Belgique le plus beau mois de l'année, devant les superbes frondaisons du Bois de la Cambre que l'automne a enluminées de cuivre, d'or et de vermeil, l'Exposition de Bruxelles offre, aux yeux de la foule énorme qui l'envahit chaque jour, un des spectacles les plus imposants et les plus prestigieux qui se puissent voir, dans lequel la nouvelle façade de l'architecte Acker, rehaussée d'une incompa-

rable parure de plantes et de fleurs rares, est comme l'affirmation radieuse du triomphe de l'homme sur les puissances adverses...

Cet automne, qui vient de commencer, sera l'apothéose de la grande œuvre internationale qu'au milieu de la sympathie des peuples a entreprise la petite Belgique. C'est dans une succession de fêtes splendides, et pour ainsi dire ininterrompues, que l'Exposition de Bruxelles, — une des plus belles qui se soient jamais vues, — s'achemine vers la clôture, c'est-à-dire vers les frimas.

L'étranger, un moment désorienté par le bruit d'un désastre irréparable, a repris, en rangs pressés, le chemin de la capitale belge et de son Exposition; il semble que chacun veuille s'éviter le regret de n'avoir pas vu l'admirable spectacle que présente Bruxelles en ce moment, et, à voir la multitude cosmopolite qui s'y presse éperdument, on peut dire qu'en ce mois d'octobre la vieille cité brabançonne est la capitale du monde!

A. M.

Le Cabinet de Toilette

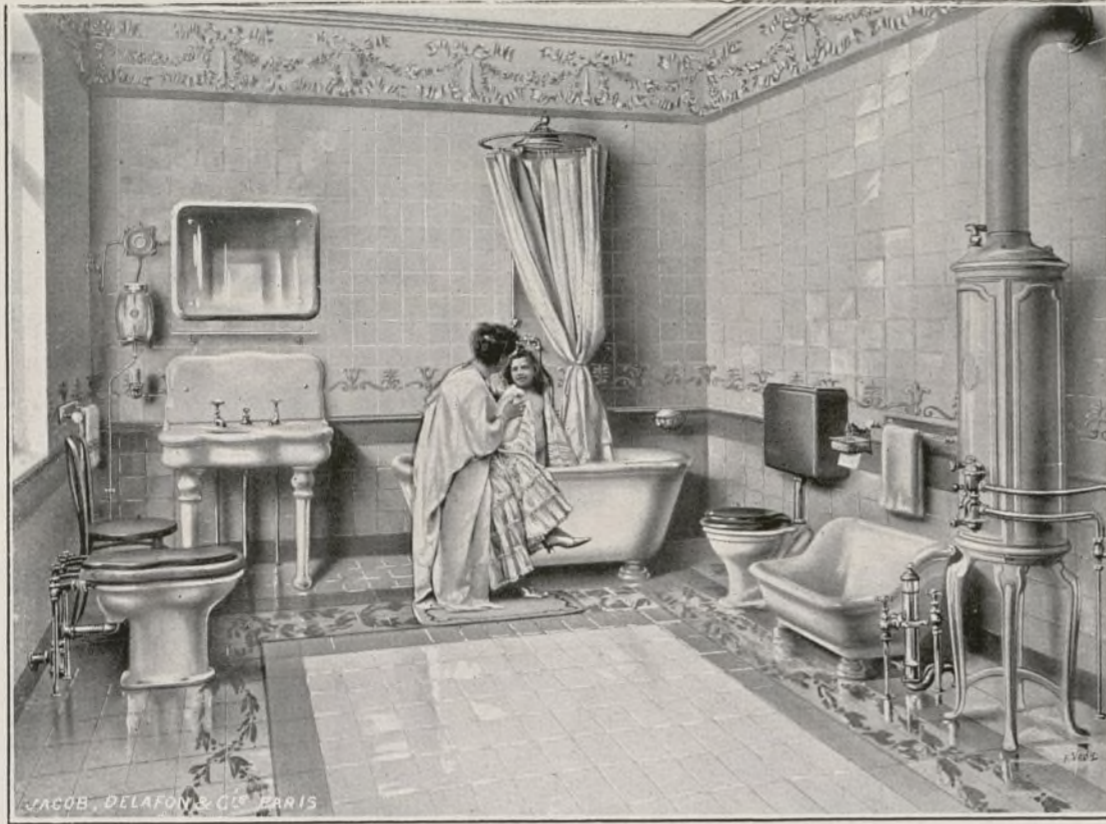
Ce n'aura pas été un mince mérite pour notre temps que d'être enfin parvenu à rendre au cabinet de toilette sa place dans l'habitation de toutes les classes. On pourra médire du XX^e siècle (de quel siècle n'a-t-on pas médité?) on accusera si l'on veut nos mœurs de décadence, nos esprits de frivolité, nos âmes de scepticisme : les censeurs les plus amers

de la propreté. Non seulement nos maisons de rapport, jusque dans les quartiers ouvriers, comprennent des salles de bains, d'abondantes et pratiques distributions d'eau, mais on voit se multiplier jusque dans les logis qui paraissent moins s'y prêter des installations sanitaires, telles qu'on n'en trouvait ni chez le grand Roi ni chez l'Empereur, dans leurs palais magnifiques.

L'improvisation d'un cabinet de toilette avec

construits, où leur place est naturellement prévue. Et nombreux sont à Paris, à la campagne, en province, les demeures qui bénéficient de cette transformation.

Le développement acquis de nos jours par l'industrie spéciale des installations sanitaires indique assez l'importance des ressources dont elle dispose et les services de toute sorte que le public peut en attendre dans les cas les plus divers.



Salles de bain et cabinets de toilette installés par la Maison Jacob, Delafon et C^e.

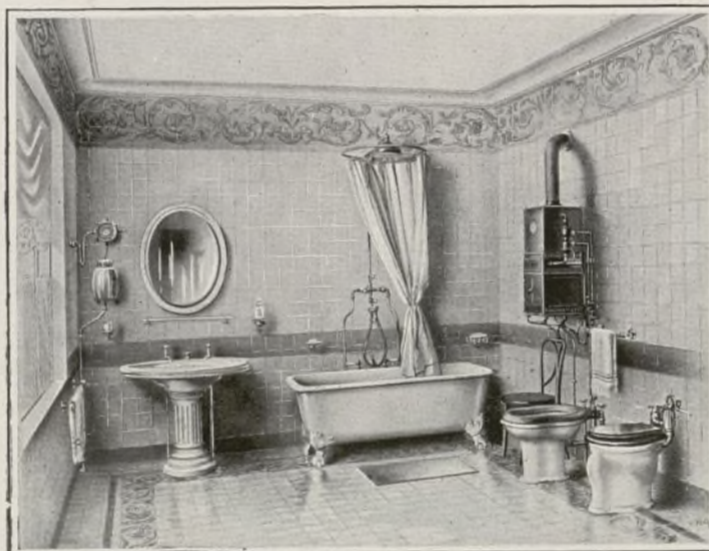
n'en seront pas moins obligés de reconnaître que les générations présentes surent réagir avec force contre... l'oubli de la propreté.

Ce siècle est propre !

Voilà une exclamation qui eût fait au plus humble citoyen grec ou romain, l'effet d'une lapissade ou d'une injure. Dans les temps heureux de l'antiquité, les philosophes eux-mêmes prenaient soin de leur corps, et les préoccupations de l'hygiène tenaient dans la vie civile une place importante. Pourquoi fallut-il que de tels soucis parussent négligeables non seulement aux cours des âges héroïques, mais jusque dans les siècles les plus brillants, les plus galants ? La conséquence de ce mépris prolongé des raffinements de la toilette est que, sur ce terrain, il a fallu de grands efforts aux hygiénistes, aux ingénieurs et aux architectes d'aujourd'hui pour nous ramener à peu près au niveau des anciens.

Mais, quoi qu'il en soit, le résultat est désormais acquis. Les soins du corps sont observés à peu près partout, et le développement des sports contribue à entretenir, à faire progresser le goût

ou sans salle de bains dans un immeuble ou dans un appartement où les dispositions primitives ne prévoyaient pas cette pièce désormais capitale,



Vue d'une installation de salle de bains de la Maison Jacob, Delafon et C^e.

est un des problèmes que l'industrie a le plus souvent à résoudre, en dehors des installations nouvelles, dans les immeubles nouvellement

Les figures reproduites ici et que nous empruntons au catalogue d'une maison bien connue, celle de MM. Jacob, Delafon et C^e, montrent quelques dispositions heureuses qu'on peut réaliser partout, comme cabinet de toilette ou salle de bains. Cette partie du home, qui doit être à la fois pratique et agréable, a reçu de MM. Jacob, Delafon et C^e des perfectionnements fort appréciables, dont nos lecteurs pourront se rendre compte en allant visiter les magasins d'exposition, 45, rue Laffitte. Ils n'auront que l'embarras du choix entre les nombreux modèles de baignoires, de lavabos-toilettes, de chauffe-bains et d'accessoires de toute sorte, dont le luxe et la décoration peuvent varier à l'infini, mais dont le principe reste le même, toujours en rapports étroits avec les exigences de l'hygiène la plus sérieuse et la plus complète.

Les établissements publics importants, les grands hôtels, etc... s'adressent couramment à la maison dont nous venons de parler pour l'ensemble de leurs installations sanitaires. C'est dire qu'on y trouvera les conditions les plus avantageuses en même temps que le choix le plus important.

Un Centenaire

Le 1^{er} janvier 1910, un citoyen éminent de Trieste, Domenico Rossetti, historien et lettré, fondait dans cette ville la *Société Minerva*, qui réunit bientôt tous les intellectuels du pays, et qui n'a pas cessé de prospérer depuis, contribuant avec activité à maintenir et à développer dans son entourage la culture littéraire et scientifique.

Les Triestins, qui ont conservé un bon souvenir du gouvernement français, ont voulu fêter à la fois le centenaire d'une institution dont ils sont justement fiers, et l'époque qu'il leur rappelle.

Ils ont donc offert à la *Société Minerva*, en même temps que des témoignages d'admiration portant des milliers de signatures, une fort belle médaille, modelée par un de leurs compatriotes, le sculpteur Giovanni Martin, et fondue par Stefano Johnson, de Milan.

L'artiste a représenté Minerve au moment où elle reçoit de Napoléon I^{er} les statuts de la Société qui prend son nom. A côté de Napoléon se trouvent Murat, Bessières, duc d'Istrie et Duroc, duc de Frioul.

Sur le fond entre les deux groupes, se détache l'historique villa Murat, style empire, où Caroline Murat passa son triste veuvage, jusqu'en 1827, et où mourut en 1820 sa compagne d'exil Elise Bacciochi.

Le revers de la médaille rappelle une partie des principaux bienfaits les plus importants qu'eurent ces provinces du court et libéral gouvernement français; le plus important de tous est la reconnaissance de leur nationalité moyennant l'institution spontanée de nombreuses écoles italiennes.

C'est à cette époque que le pays doit le succès du style empire qui marque dans ses constructions la période la plus brillante.

Des exemplaires en argent de cette médaille ont été offerts aux Invalides, aux villes d'Ajaccio, Rome, Milan, Zara, Trieste, etc.

« Par ces hommages », dit notre correspondant, « les Triestins veulent fêter non seulement la Société de Minerva centenaire, mais encore le gouvernement français qui malgré sa durée si brève laissa chez eux des traces indélébiles de son haut sentiment de justice et de liberté. »

Théorie et Pratique de l'Aviation

Ce nouvel ouvrage du doyen de l'Aviation française arrive à l'heure du succès des monoplans, type qu'il a toujours préconisé même au moment où il y avait du mérite à le défendre.

La clairvoyance de l'auteur en cet instant dif-

ficile ne fait que donner plus de poids à ses opinions. Il ne se borne pas seulement à exposer d'une façon claire les connaissances actuelles en aviation et les résultats déjà obtenus, il en aborde franchement l'examen rationnel et l'étude critique.

Des chapitres spéciaux sont consacrés à la résistance de l'air, aux hélices aériennes, à l'étude détaillée de l'aéroplane, l'hélicoptère, l'ornithoptère et le vol des oiseaux (1).

Dans la partie « *Considérations générales sur l'Aviation* », l'auteur traite diverses questions sujettes à controverse, telles que le gauchissement des ailes, la disposition des propulseurs, les roues porteuses et même la valeur de nos dirigeables et de leur empennage.

En résumé, l'auteur donne au lecteur un exposé méthodique et précis de la théorie et de la pratique de l'aviation, tout en donnant les éléments nécessaires pour opter entre les doctrines divergentes. Cet ouvrage intéressera ceux qui veulent avoir une idée nette et sûre des principes, difficultés et avantages de la locomotion nouvelle, ainsi que ceux qui veulent pousser plus avant l'étude de l'aviation.

(1) *Théorie et Pratique de l'Aviation* par V. Tatin, Ingénieur. Ouvrage publié sous les auspices de *L'Aérophile*. Un volume in-8^o (18x12) de VIII-318 pages, avec 73 figures. Cart. : 7 fr. 50. Broché 6 francs (H. Dunod et E. Pinat, éditeurs, 47 et 49, quai des Grands-Augustins, Paris).

LE MOIS FINANCIER

Un des épisodes les plus saillants du mois, ce sont les tiraillements et les polémiques qui se sont produits autour de l'emprunt turc. Cet incident dépasse, en effet, les limites du cas particulier pour revêtir un caractère d'intérêt général. Et jamais la question ne s'était posée avec tant de précision.

Sur la question des garanties, il n'y a que peu d'observations à faire. On ne peut contester sérieusement à un prêteur le droit d'apprécier la valeur des gages qu'on lui offre. D'autant plus qu'il ne faut pas oublier que si, depuis de longues années, le service des emprunts ottomans a régulièrement fonctionné, c'est grâce à la commission de la Dette, c'est-à-dire aux garanties prises. Lorsque ces garanties n'existaient pas, l'épargne française avait éprouvé, de ce côté, de grosses déceptions. Le gouvernement français ne dispose que d'une sanction : le refus de l'inscription à la cote officielle. On ne saurait lui reprocher de l'employer en matière d'emprunts étrangers lorsqu'il estime qu'ils ne sont pas assez solidement gagés. C'est par là qu'il peut mettre à l'abri sa responsabilité.

Le second point mis en discussion, c'est l'obligation imposée au pays emprunteur de réserver au pays prêteur une partie des commandes qu'il peut avoir à faire à l'industrie. En toute impartialité, il paraît assez abusif et d'ailleurs un peu illusoire de faire de cette question un article d'un contrat de prêt. Il semble d'abord, en droit, que si un emprunteur reçoit un service de son prêteur, il s'acquitte envers lui en lui servant les intérêts convenus et en le remboursant à date fixe. On fait un grief aux chefs d'industries d'obliger leurs employés et ouvriers à se fournir aux magasins de l'entreprise, et à retourner ainsi à celle-ci une partie de leurs salaires. On ne voit pas pourquoi ce qu'on blâme chez les particuliers serait permis aux collectivités.

Et puis, comment pourra-t-on vérifier la proportion des commandes réservées par l'État prêteur à l'État emprunteur dans l'ensemble de ses achats à l'industrie ?

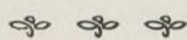
Nous reconnaissons volontiers qu'il est très vexant de voir un État auquel nous avons prêté de l'argent le dépenser en Allemagne. Mais c'est son droit strict. Tout ce qu'on peut faire, c'est demander qu'il s'engage, dans un contrat, à traiter avec le plus de bienveillance possible l'industrie française. Mais s'il ne le fait pas, il n'en est pas moins quitte envers nous à la seule condition de tenir ses engagements pécuniaires. Maintenant nous aurons le droit, nous, la prochaine fois qu'on fera appel à notre bourse, de la fermer impitoyablement. Un ou deux exemples très sévères suffiront pour que, sans que cela soit spécifié dans les contrats, on nous réserve un pourcentage sérieux dans les commandes futures.

Au surplus cette question des emprunts étrangers est tout à fait « dans l'air ». Elle s'est posée aussi à propos de l'emprunt hongrois. Là, les raisons sont spéciales. Il ne s'agit ni de garanties, ni de commandes à faire à l'industrie française, mais du préjudice éprouvé par les porteurs français de titres des Chemins Lombards, préjudice qui n'est pas réparé, et auquel se sont ajoutés, récemment, à l'occasion de l'affaire des pétroles de Galicie, des procédés véritablement vexatoires pour les industriels français.

Enfin, nous avons eu à enregistrer un mouvement d'opinion assez vif contre l'attitude du Brésil. Le gouvernement brésilien, lui, ne prépare pas actuellement d'emprunt en France, mais la grande République Sud-Américaine a trouvé chez nous, par le passé, des capitaux abondants. Or, elle donne à l'Allemagne toutes ses commandes de matériel militaire et naval, et c'est à une mission d'officiers allemands qu'elle va confier l'instruction de son armée.

Il est bien évident qu'il y a là un ensemble de

faits sur lesquels l'attention publique est attirée et qui touchent aux intérêts économiques français.



Les vacances sont à peu près terminées, et les affaires vont reprendre leur activité. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette année, même pendant le calme de la période d'été, le marché s'est soutenu. Si la quantité des transactions a naturellement diminué, les tendances sont, en général, restées fermes. Il est donc permis de bien augurer de la « Campagne d'Automne » qui va s'ouvrir.

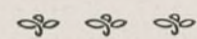
Les circonstances sont particulièrement favorables. A l'intérieur, le calme est complet, et l'on ne s'attend à voir surgir aucune de ces questions qui émeuvent le monde des affaires et du travail. Nous n'ignorons pas, il est vrai, que M. Cochery va apporter à son budget quelques légères retouches, — pas dans le sens de la réduction, — et qu'il va exhumer de ses cartons quelques vieux projets de taxes pour extraire des poches des contribuables 45 millions d'impôts nouveaux destinés aux retraites ouvrières. Mais la chose n'a rien d'inattendu. Nous savons pertinemment depuis longtemps que chaque budget nouveau nous amène des charges nouvelles. Réjouissons-nous, cette année, d'en être quittes avec 45 millions. L'an prochain, il en faudra davantage.

A l'extérieur, rien ne peut donner prise, à moins d'incident imprévu, à aucune inquiétude. Il y a, en Orient, quelques tiraillements comme il y en a toujours, et comme il y en aura sans doute longtemps encore. Mais ils ne semblent pas de nature à menacer la paix.

La situation, en Espagne, a été un moment troublée par l'agitation ouvrière qui s'est développée parallèlement à la crise politico-religieuse que traverse ce pays. De cette dernière, nous n'avons rien à dire, parce qu'elle sort de nos attributions. Mais la crise ouvrière nous touche, parce qu'elle tient aux intérêts économiques les plus immédiats. Or, le gouvernement de M. Canalejas a montré, dans ces circonstances, une habileté et une énergie égales. Dans ce centre industriel si important qu'est Bilbao, la grève générale a paru bien près de se substituer aux grèves minières, et elle eût pu avoir une répercussion redoutable sur le reste de la Péninsule. Par des mesures vigoureuses, rapides, et en même temps par une remarquable modération d'attitude, le gouvernement

espagnol a su l'éviter, et c'est avec plaisir qu'on voit l'ordre rétabli dans ce pays où sont placés tant de capitaux français.

L'ambiance est, en somme, tout à fait favorable au développement des affaires. Aussi prévoit-on une période très brillante, qui s'ouvrira, le 15 octobre, par l'émission de la première tranche (245 millions) de l'emprunt de la Ville de Paris, et qui continuera par les émissions nombreuses que les établissements de crédit tiennent en réserve.



Nous avons dit que, bien que les transactions se soient ressenties de la période des vacances, la note dominante du marché, pendant le mois écoulé, avait été la fermeté. Parmi les valeurs qui justifient cette appréciation et qui nous paraissent intéressantes, nous citerons les suivantes :

En première ligne, les obligations 5 0/0 des Etats mexicains d'Aguascalientes et de Durango, fort avantageuses depuis la conversion en 4 0/0 de la dette nationale du Mexique.

Les emprunts des provinces brésiliennes sont toujours aussi goûtés du public. MM. Louis Dreyfus et C^e ont mis en vente le 24 écoulé les 30.000 obligations de 500 francs 5 0/0 de l'Etat de Ceara (Etats-Unis du Brésil). Ces 15 millions de francs ont été aussitôt absorbés par l'épargne qui a porté aussi ses demandes sur l'emprunt 5 0/0 or de Rio Grande du Nord coté actuellement aux environs de 472.50.

On a noté des transactions suivies en Obligations Compagnie Générale de Rio 5 0/0, bon marché à 450 ; en Obligations Mexican Union 6 0/0 à 460. Ce taux de 6 0/0 doit éveiller l'attention des amateurs de valeurs à revenu rémunérateur encore que parfaitement gagé.

Et pour terminer, signalons la mise en vente par les soins de la Banque de Rome de 25.000 obligations 5 0/0 du Chemin de fer de l'Est central du Chili, au prix de 475 francs. Cette affaire nous paraît d'excellent ordre et destinée à diversifier heureusement le portefeuille de nos capitalistes.

PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX^e)

Téléphone { 134.63, 1^{re} ligne
279.84, 2^e ligne
200.37, 3^e ligne

Adresse
télégraphique :
Pauperlès-Paris

VIENT DE PARAÎTRE :

Annuaire de la Banque, de la Bourse et du MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

CHAMBRE SYNDICALE des BANQUIERS et CHANGEURS

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisiers, et de leur personnel.
ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier,
ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation ;
Liste des sociétés abonnées au timbre ;
Tableau des tirages des valeurs à lots ;

Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes ;
Liste des journaux économiques et financiers ;
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION-DIRECTION : 7, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS

TÉLÉPHONE 316.18

Notes et Informations

SAISON VAGUE, TOILETTE INCERTAINE

Nous sommes dans une période de transition durant laquelle on ne sait pas au juste ce qui restera debout de la mode actuelle, si, dans huit jours, on pourra endosser sans ridicule des costumes ayant un lien de famille avec ceux dont nous avons fait nos délices cet été.

Le ciel permette qu'un rayon de bon sens nous éclaire et que nous renoncions à des modes aussi peu seyantes que dangereuses, que l'entrave aille rejoindre les instruments de torture des musées et le chapeau cache-pot les objets hétéroclites des marchands brocanteurs!

Par la même occasion, disons donc adieu au maquillage intensif dont jeunes et vieilles dames ont abusé... aux lèvres trop rouges, aux sourcils trop noirs, si noirs qu'on a peur de les voir déteindre les jours de pluie... Rien n'est beau que le vrai... et pour obtenir des cils et sourcils vrais, longs, épais et soyeux, il n'est que la Sève Sourcilère de la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, où ce produit vaut 5 francs et 5 fr. 50 franco.

REGRETS SUPERFLUS

Le Photographe amateur qui sait choisir son sujet et surtout l'orientation sous laquelle le sujet donnera le plus beau cliché, fait véritablement œuvre d'artiste et en ressent toutes les émotions. C'est pourquoi il se surprend parfois à envier la palette du peintre, regrettant que son cher appareil ne lui permette pas de fixer les splendeurs d'un coucher de soleil ou les teintes délicates d'un paysage automnal. Regrets aujourd'hui superflus, car l'amateur n'a désormais plus rien à désirer et la fixation de tous les sujets avec toutes leurs couleurs naturelles est à sa portée, grâce aux *Plaques Autochromes Lumière*.

La plupart de nos lecteurs savent que ces Plaques ont fait leurs preuves et qu'il est facile d'obtenir d'elles, avec quelques soins, de véritables chefs-d'œuvre.

Sur simple demande adressée à la Société *A. Lumière et ses Fils*, à Lyon, celle-ci adresse un opuscule spécial contenant toutes les indications nécessaires pour arriver dès le début à un résultat excellent.

DÉPLACEMENTS D'HIVER

A peine rentré des villégiatures d'été, après un court intermède de vie mondaine coupé d'excursions en forêts et de parties de chasse, voici déjà qu'on se préoccupe des déplacements hivernaux. Jamais l'humanité ne manifesta d'une manière aussi vive son goût pour les voyages. Ce serait presque le retour à la vie nomade, si l'élégance n'intervenait ici pour caractériser d'une note bien moderne nos déambulations... et ce qui les facilite. De tout temps, certes, l'homme de goût soigna ses bagages comme le reste. Mais aujourd'hui, ce qui n'était qu'une préoccupation personnelle devient une loi, un article du protocole mondain. Et à ce point de vue, les voyages d'hiver comportent certainement plus d'exigences que les voyages d'été. A nos lectrices les plus difficiles, à ceux de nos lecteurs qui entendent unir la perfection pratique à toutes les qualités d'agrément et de chic, nous signalerons les incomparables nécessaires de voyage de la maison E. Pinteaux (52, rue de Turbigo) dont un joli modèle est reproduit aux annonces.

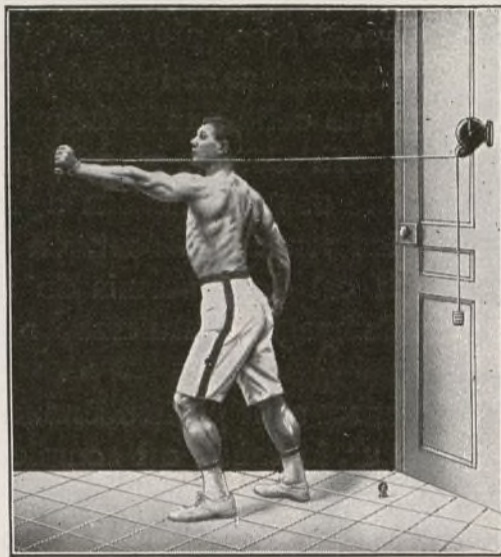
Cette maison fabriquant entièrement tout ce qu'elle livre, aussi bien l'orfèvrerie que la maroquinerie, etc... est en mesure de réaliser aux conditions les plus avantageuses les combinaisons de nécessaires les plus simples comme les plus luxueux, sur devis fournis à l'avance.

GYMNASTIQUE RATIONNELLE

Les nombreux visiteurs du Congrès d'Hygiène Scolaire et du Concours Lépine ont pu admirer un nouvel appareil : Le « Rationnel Exerciseur »

qui est appelé à détrôner tous les exercices, et Dieu sait s'ils sont nombreux, dans lesquels le caoutchouc fatigué de se laisser tirer, ou fâcheusement impressionné par la chaleur ou l'humidité finit souvent par vous jouer le mauvais tour de vous sauter au visage, bien heureux s'il n'est pas accompagné du petit crochet.

Avec le « Rationnel Exerciseur », rien de pareil à redouter : il ne renferme aucune parcelle de caoutchouc ; il se compose d'une poulie en bois, sur laquelle s'enroule une corde solide : un jeu



LE RATIONNEL EXERCISEUR

de contrepoids interchangeable, permet de doser l'effort, suivant l'âge, le sexe et la force de la personne qui s'exerce ; il est inusable, tout en servant à toutes les personnes d'une même famille.

Il est construit d'après les données du Dr P. de Champtassin, dont les travaux sur le développement et le travail musculaire font autorité.

Le « Rationnel Exerciseur » est facile à placer partout : il ne pèse pas plus de 2 k. 500, livré tout prêt à poser dans une boîte élégante ; il est entièrement nickelé, de forme gracieuse et trouve sa place dans tous les milieux soucieux de l'esthétique, de l'hygiène et de la santé.

Prix de l'appareil complet . . . 25 francs.

En vente chez Y. Le Montréer, 9, rue Charlot, Paris.

Téléphone : 1019-87.

TRAVAUX EN FAMILLE

Avec l'hiver déjà menaçant, voici le retour à la vie familiale et aux occupations du foyer, sources de plaisir, d'utilité et d'économie. La machine à coudre, qui avait quelque peu chômé pendant la belle saison, va reprendre son activité. Elle a sa place aujourd'hui dans tous les milieux, les plus élégants comme les plus humbles, ici comme instrument de travail, là comme un moyen de multiplier les ressources de la toilette, d'appliquer son propre goût, son esprit inventif à des détails du costume, à des transformations, à des adaptations.

Si parmi nos lectrices il s'en trouve qui ne possèdent pas encore de machine à coudre, qu'elles écrivent de notre part à la Maison Brunswick, 29, rue de Richelieu. Elles recevront le catalogue indiquant les prix et facilités de paiement de ces délicieuses Machines à coudre Brunswick, garanties cinq ans, et dont un demi-siècle de succès a consacré la réputation. (Expédition dans toute la France.)

UNE INJUSTE PRÉVENTION

Sans remonter bien loin, il fut un temps où la poudre de riz jouissait, pour employer le mot consacré, d'une réputation déplorable vis-à-vis de certaines personnes aux idées bizarres. Se poudrer, s'enfariner, disaient-elles, leur paraissait un manque de convenance, presque une faute témoignant de sentiments subversifs qu'il fallait surveiller, et des femmes qui ne remontent pas au roi Dagobert, ont eu à lutter pour un rien de poudre sur leur visage.

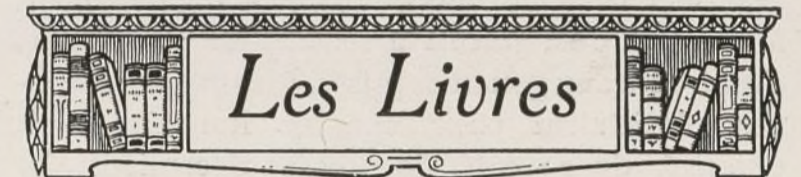
Après cela, on est tombé d'un excès dans l'autre, des gamines comme des grand-mères ont manié ouvertement la houppe et ne s'en sont pas applaudies quand les poudres de riz n'étaient pas absolument pures, car c'est un produit ne suppor-

tant pas la médiocrité. Parmi les poudres dont on peut user sans crainte, celle dite *Fleur de Pêche* tient une bonne place ; elle est fine, adhérente, rafraîchissante et son parfum exquis achève de la rendre supérieure. Elle vaut 3 fr. 50 et 4 francs franco, à la parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, quelle que soit sa nuance : blanche, rosée, naturelle et Rachel.

LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME



M. Jules Troubat nous donne (Librairie du *Mercure de France*) un nouveau volume de souvenirs sur le célèbre critique à la mémoire duquel il reste si fidèle, après l'avoir secondé avec un admirable dévouement durant les dernières années de sa vie. On trouvera dans *La Salle à manger de Sainte-Beuve* un grand nombre de portraits, souvent piquants, de contemporains et contemporaines, beaucoup de détails encore inédits sur les habitudes et la méthode de travail du maître, enfin des pages curieuses sur Albert Glatigny. Ce livre substantiel est écrit avec beaucoup de vie et d'agrément : M. Jules Troubat a su y faire passer la fraîcheur de ses souvenirs et nous faire ainsi oublier que la plupart des faits et des hommes dont il nous entretient sont déjà fort loin dans le temps.

C'est dans un milieu infiniment pittoresque, celui des volontaires de la marine de commerce anglaise, qu'évoluent les héros du roman de Joseph Conrad, *Le Nègre du « Narcisse »*, que publie la librairie du *Mercure de France* dans une excellente traduction de M. Robert d'Humières. Le dessin des caractères est intense et accusé, l'action dramatique : c'est une œuvre originale à tous égards, et qui met bien en relief le talent de composition de l'excellent conteur anglais.

À la même librairie paraît un curieux volume de mélanges de Jean Moréas, sous ce titre : *Variations sur la vie et les livres*. Il y a de belles pages sur Lamartine, sur la mort et l'amitié, et des critiques entremêlées d'anecdotes sur de nombreux auteurs contemporains. Il y a aussi des essais sur Goethe, sur Carlyle, sur Alfred de Vigny, et quelques croquis où se révèle avec douceur la philosophie du poète récemment disparu.

M. Emile Magne, l'agréable et consciencieux historien du XVII^e siècle, ajoute à ses précédents ouvrages un important volume sur *Madame de Chatillon* (Isabelle-Angélique de Montmorency). La vie mouvementée de cette héroïne de la Fronde, plus tard princesse de Mecklembourg et ambassadrice en Allemagne, touche en plus d'un endroit au roman ; elle se déroule dans les milieux aristocratiques du grand siècle, encore si peu connu, où l'auteur nous guide avec une érudition adoucie d'infiniment de grâce. C'est là un livre précieux et du plus grand attrait. (*Mercure de France*.)

L'Angleterre a son Jean-Paul Choppart, dans le héros du roman de F. Anstey : *Vice-Versa*. La librairie Stock réédite aujourd'hui (en un volume in-18 à 3 fr. 50) cette traduction, épuisée depuis quelques années, d'une des plus charmantes œuvres contemporaines d'outre-Manche. La vie de pension et le monde des affaires sont peints de main de maître dans ce livre plein d'humour et de verve qui peut être mis dans toutes les mains.